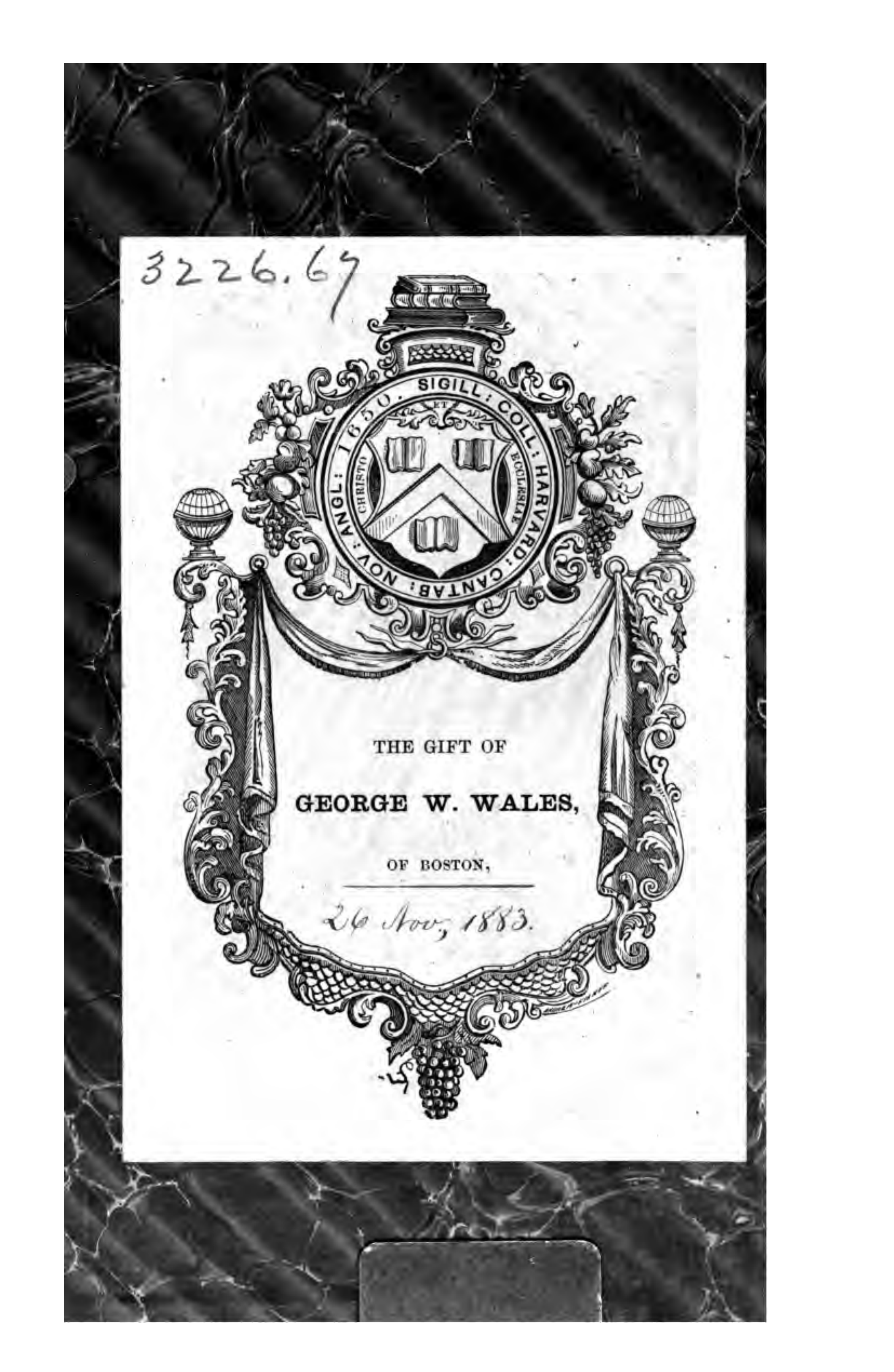



3226.67
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
THE GIFT OF
GEORGE W. WALES,
OF BOSTON,
26 Nov, 1883.



RECHERCHES ANALYTIQUES

SUR LES

INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES

DU SYSTÈME MÉDIQUE

EXTRAIT N° 13 DE L'ANNÉE 1849

DU JOURNAL ASIATIQUE.

RECHERCHES ANALYTIQUES

SUR LES

INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES

DU SYSTÈME MÉDIQUE

(Louis) Félicien (Joseph Caignart)

PAR M. F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT, DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, ETC.



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC L

RECHERCHES ANALYTIQUES

SUR LES

INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES

DU SYSTÈME MÉDIQUE

RECHERCHES ANALYTIQUES

SUR

LES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES

DU SYSTÈME MÉDIQUE.

Mon cher Mohl,

Vous aimez trop les études philologiques, pour ne pas prendre un vif intérêt à toutes les tentatives qui ont pour but le déchiffrement des écritures cunéiformes. Permettez-moi donc de dédier à votre bonne amitié ce premier résultat de mes recherches sur le système d'écriture que tous les philologues, d'un commun accord, et avec une très-grande apparence de raison, ont considéré comme représentant l'idiome des Mèdes. Vous savez que M. Westergaard le premier, avec la sagacité qui caractérise tout ce qui sort de sa plume, a pénétré les ténèbres dont cette mystérieuse écriture était enveloppée. En lisant son beau mémoire, j'ai pensé cependant qu'il y avait encore quelques épis à glaner sur ce terrain, tout bien défriché qu'il eût été, et je me suis efforcé de suivre les traces de mon savant devancier. Ai-je, au gré de mes espérances, recueilli chemin faisant une moisson qui méritât l'honneur de vous être offerte? C'est à vous que je laisse le soin de le juger. Je suis bien loin de croire que j'ai

dit le dernier mot sur les textes précieux que j'ai discutés; mais si j'ai pu ajouter quelques faits nouveaux aux faits déjà connus, je m'estimerai très-heureux.

Agréez, mon cher Mohl, l'expression bien sincère de tous mes sentiments de cordiale confraternité.

F. DE SAULCY.

PREMIER MÉMOIRE.

Tous ceux qui se sont occupés du déchiffrement des différents systèmes d'écriture cunéiforme connaissent le travail de M. Westergaard sur les inscriptions médiques. Ce travail, publié en 1844 à Copenhague, dans les Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord, n'a pas reçu des philologues l'accueil bienveillant auquel il avait droit. De ce que les mots obtenus à l'aide des valeurs attribuées aux caractères cunéiformes médiques par Westergaard, semblaient ne se rattacher à aucun idiome connu, on a généralement pensé que les lectures proposées ne méritaient pas toute confiance, et que, par suite, la besogne était à recommencer. J'avoue que j'ai longtemps moi-même partagé cette injuste prévention. Sans doute, à la première vue, le mémoire de M. Westergaard, en tant que résultats, peut et doit paraître effrayant; mais je ne saurais le dire trop haut, quand on examine ce travail de plus près, on reconnaît bien vite qu'il n'est pas possible de trouver, sur un sujet aussi difficile, un essai philologique qui présente des indices plus

nombreux, plus constants veux-je dire, d'une insigne bonne foi, d'une inaltérable loyauté et d'une vaste érudition. Si M. Westergaard n'a pas recueilli tous les fruits de son consciencieux travail, si, après sa moisson faite, il a laissé quelques épis à glaner sur le sol qu'il avait parfaitement défriché, ce n'est pas moi qui serai tenté de l'en blâmer, puisque c'est en suivant les sillons qu'il a péniblement tracés le premier, que je crois avoir eu le bonheur de rencontrer quelques faits importants qui intéressent un sujet d'étude digne, je ne crains pas de le dire, de toute l'attention des érudits. Je vais donc reprendre la question des inscriptions médiques, en constatant d'abord les valeurs de tous les caractères qui peuvent se déterminer *à priori* avec certitude, et, ces valeurs une fois établies, j'aborderai de nouveau l'analyse des inscriptions médiques connues jusqu'à ce jour.

DÉTERMINATION DES CARACTÈRES MÉDIQUES.

Les éléments de l'analyse préliminaire à laquelle nous pouvons nous livrer pour arriver à la détermination des caractères médiques, sont jusqu'ici :

1° les noms propres de dieux ou d'hommes, Ormuzd, Darius, Hystaspes, Cyrus, Xerxès, Artaxerxès, Arsa pour Arsama et Achéménès.

2° les noms géographiques de nations ou de contrées, contenus dans l'inscription trilingue de Nakch-i-Roustam, et dont nous devons la possession au dévouement de M. Westergaard lui-même.

Pour chaque caractère je vais donner les différents noms qui le contiennent, et de la comparaison de ces noms résultera la transcription forcée du caractère en question. Toutes les fois que les valeurs ainsi déterminées auront été données par Westergaard, et je déclare que ce sera presque toujours le cas, l'initiale de son nom entre parenthèses suivra la transcription donnée.

Indice des noms propres et signe d'attention, précédant très-souvent les mots du discours (W). Les preuves de la réalité du rôle que joue le clou vertical, surabondent dans tous les textes; il serait donc superflu de donner un seul exemple à l'appui.

Da et Ta. (W.)

Darius,
Da Ri Ya Wa OU Ch.
en persan *Daryäwäouch.*

Hystaspes, en
OUI Ch Ta S Pa.
persan *Vistaspä.*

Ormuzd, en per-
A OU Ra Z Da.
san *Aurämäzda.*

Mèdes, en persan *Madä.*
Ma Da.

Ṭakabara, en persan
Ta Ka Ba Ra.
Täkäbära.

Ri. (W.)
Voir Darius.

Arie, en persan *Häriwä.*
Ar ou Ha Ri Wa.

Bactriane,
Ba Kh Tha Ri Ch.
en persan *Bakhtaris.*

Arien, en persan
Ar ou Ha Ri Ya.
Ariyä.

Ya. [Signe composé de Y. Y et YA (W.), et de A. H (W.).]

Voir Darius, Arie, et plus bas, Ionie.

Achéménide,
A Ka Mi Ni Chi Ya.
en persan *Hakhamänishiyä.*

Arabie, en persan *Arbayä.*
Ar ou Ha Ba Ya.

Égypte,
Ma Sa Ra Ya.
en persan *Mudraya.*

Arménie, en
Ar ou Ha OUI ou MI Ni Ya.
persan *Arminä.*

Cossæi? en persan *Qusiya.*
Qou Chi Ya.
(C'est probablement l'Éthiopie, Couch.)

Wa ou Ma. (W.)

Voir Mèdes, Arie, Darius.

Perse, en persan *Parthawa.*
Pa Sa Wa.

Wa Ra · Ch Mi Ch. Kha-
rizm, en persan *Uwarâzmis.*

Ar ou Ha Rou Wa Ti Ch. Arouwatis,
Arachosia? en persan *Hâruwâtis.*

OU. (W.)

Voir Darius, Ormuzd.

Ti S Ra Ka OU Da Gh.
Tigrakhaouda, en persan *Tigrâkhuda.*

YA OU Na. Ionie, en persan *Yuna.*

Ch. S. (W.)

Voir Darius, Hystaspes, Bactriane, Kharizm, Arakhosia.

Kh Sa Ra Ch Cha. Xerxès, en per-
manque san *Khsayarsa.*

Ra Th Ta Kou Ch. Sattagètes, en
persan *Thâtâgus.*

Sa Y Tou Ch. Sindh, Hindus,
en persan *Hithus.*

Ch Pa Da. Sparte, Svarda, Sardes? en
persan *Spârdâ.*

Ch Qou Ta Ra. Sqodric, Scythes?
en persan *Squdrâ.*

KH. (W.)

Voir Xerxès, Bakhtaris.

Artaxerxès,

Ra Ta Kh Cha Ra Cha.

en persan *Artâkhshâtra.*

Sa. (W.)

Voir Xerxès, Sindh.

Ra. (W.)

Voir Xerxès, Artaxerxès, Sattagètes.

Gandhara, en persan

Ra Da Ra.

Gâdâra.

Cha. Sa. (W).

Voir Xerxès, Artaxerxès..

Cha K Ka.

Gh.

Sakes, Scythes, en persan *Sâka.*

Â. O. (W.).

Voir Achéménide.

Assyrie, en persan

Â Sou Ra.

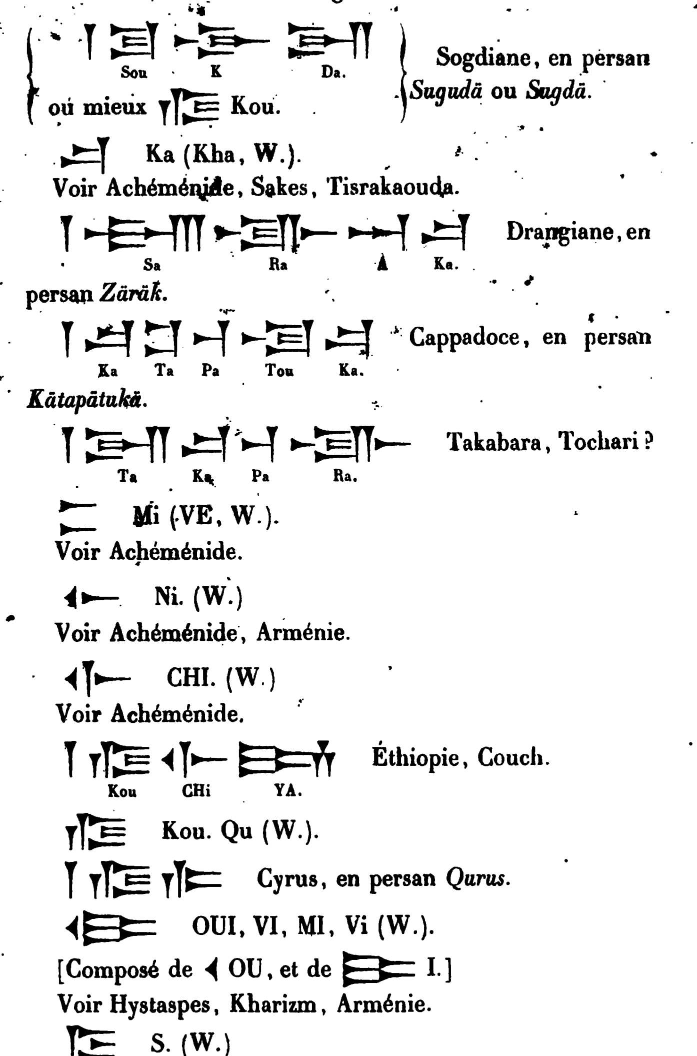
Athurâ.

K. (W.)

Voir Achéménès, Sakes.

Â K Ka Mi Ni Ch Chi Ya.

Achéménide.



[cuneiform] Sou K Da. ou mieux [cuneiform] Kou. — Sogdiane, en persan *Sugudă* ou *Sugdă*.

[cuneiform] Ka (Kha, W.).
Voir Achéménide, Sakes, Tisrakaouda.

[cuneiform] Sa Ra A Ka. — Drangiane, en persan *Zărăk*.

[cuneiform] Ka Ta Pa Tou Ka. — Cappadoce, en persan *Kătapătukă*.

[cuneiform] Ta Ka Pa Ra. — Takabara, Tochari ?

[cuneiform] Mi (VE, W.).
Voir Achéménide.

[cuneiform] Ni. (W.)
Voir Achéménide, Arménie.

[cuneiform] CHI. (W.)
Voir Achéménide.

[cuneiform] Kou CHi YA. — Éthiopie, Couch.

[cuneiform] Kou. Qu (W.).

[cuneiform] Cyrus, en persan *Qurus*.

[cuneiform] OUI, VI, MI, Vi (W.).
[Composé de [cuneiform] OU, et de [cuneiform] I.]
Voir Hystaspes, Kharizm, Arménie.

[cuneiform] S. (W.)
Voir Hystaspes, Tisrakaouda.

et Pa, Ba. Pa (W.)
Voir Hystaspes, Bactriane, Arabie.

Z. (W.)
Voir Ormuzd.

A. (W.)
Voir Ormuzd et Drangiane.

Ra. (W.)
Voir Ormuzd, Drangiane, Gandhara, Tisrakaouda, Assyrie, Masraya, Sqoudra, Takabara.

Pa (Pha, W.).
Voir Cappadoce, Sparte, Takabara.

Pa Sa Wa. Perse, en persan *Pärthäwä.*

Pa Sa Persan, en persan *Parsä.*

Pa Bi ? . . . Babylone, en persan *Babirus.*

Sa (Asa, W.).

Arsa, en persan *arsaya,* adjectif nominal.

Ar ou mieux Ha. A (W.).
Voir Arie, Arien, Arachosie, Arabie, Arménie, etc.

Ha OUa Za Ti. Susiane, en persan *Uwäzä* ou *Uwäjä.*

THa. TH (W.).
Voir Bactriane.

TH. T (W.).
Voir Sattagètes.

Sou. (W.)
Voir Assyrie.

Sou . K Da. — plutôt Kou. — Sogdiane.

Rou. (W.)
Voir Arachosie.

. Ti. (W.)

Ha Wa Za Ti. — Susiane.
Voir Arachosie et Tisrakaouda.

Tou. (W.)
Voir Sindhus et Cappadoce.

Bi. (W.)

Ba Bi ?. . . . . Babylone, en persan *Babirus*.

Ta (ainsi que pour Westergaard.)
Voir Cappadoce.

Na, N, Na. (W.)
Voir Ionie.

Telles sont les lettres dont il est possible, *à priori*, de déduire la valeur de l'analyse des noms propres.

Il suffit de la plus légère attention pour reconnaître que chacune de ces lettres joue perpétuellement le même rôle. De ce que nous voyons pour les caractères déjà reconnus, nous pouvons hardiment conclure que l'alphabet médique était sylla-

bique, c'est-à-dire que chaque articulation avait une image propre à la représenter, lorsqu'elle était quiescente, et autant d'images distinctes que cette articulation pouvait recevoir de motions, c'est-à-dire comporter de sons voyelles différents. Ceci posé, classons les caractères déjà déterminés et dressons-en un tableau synoptique; car c'est le seul moyen de reconnaître la loi de formation de ces caractères, si elle a existé, ou de constater immédiatement sa non-existence.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES SIGNES DE L'ÉCRITURE MÉDIQUE

DÉTERMINÉS :

1° par l'analyse des noms propres d'hommes et de lieux, 2° par l'analyse des inscriptions du mont Elvend près Hamadan.

VOYELLES SIMPLES.

A. Â. I. Y. OU bref.

ou OUè? OU long? Ô.

VOYELLES ASPIRÉES DOUCES.

H. Ha. Hou.

VOYELLES ACCOUPLÉES FORMANT DIPHTHONGUE.

YA.

CONSONNES.

GUTTURALES.

	Quiescente.	Avec la motion A.	E ou I.	O ou OU.
K.				
Q.				
KH.				
GH.				

DENTALES.

T.				
TH.				
D ou T.				

LABIALES.

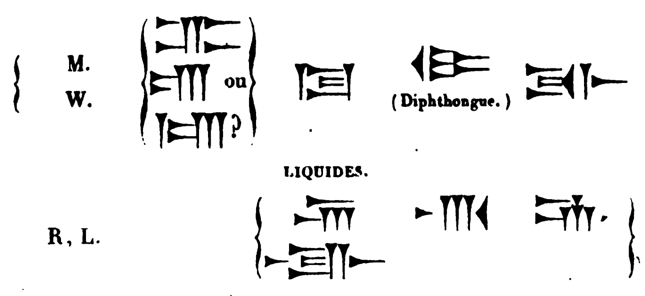
P.				
B ou P.				
F.				

SIFFLANTES.

S.				
CH.				
Z.				

NASALES.

N.				



Le signe représente, dans tous les noms propres tirés du persan, la syllabe Ar, par exemple dans les noms Arbaya, Arminia, etc.

Le signe imprononçable précède les noms propres et les mots à distinguer.

Les lettres suivantes s'accouplent pour renforcer la consonne d'un signe syllabique :

KKa, KHKHo, CHCHa, NNa, CHCHi, KHKa, ZZa, GHKI?

A l'inspection du tableau précédent, on reconnaît sur-le-champ qu'aucune loi fixe n'a déterminé la composition des signes, images des articulations médiques quiescentes, ni celle des signes syllabiques qui constituent l'alphabet.

Nous allons maintenant aborder l'analyse des textes médiques, et chemin faisant nous parviendrons, non pas à compléter, mais à enrichir notablement notre tableau alphabétique.

Nous suivrons l'exemple de M. Westergaard, et nous nous occuperons, en premier lieu, des deux

inscriptions de l'Elvend, parce qu'elles contiennent des formules qui se reproduisent constamment dans les divers textes que nous avons à étudier.

Voici le sens précis de la première période que nous avons à retrouver dans nos inscriptions médiques; il nous est fourni par le texte persan suivant :

Bägä Wäzärkä Aurämäzda, hyä imam bumim ada, hyä awäm asmanäm ada, hyä märtiyäm ada, hyä shiyatim ada märtiyähya, hyä Daryäwaum (ou *Khshayarsham*) *Khshayäthiyäm akunaush, aiväm pärunam Khshayäthiyäm, aivam pärunam främataräm.*

Nota. Les *a* surmontés d'un tréma sont suppléés à la lecture comme dans l'écriture sanscrite.

La traduction mot à mot nous donne :

« Deus magnus Auzamazdes, qui hanc terram « dedit (pour creavit), qui istud cœlum dedit, qui « mortalem dedit, qui fortunam? vitam? dedit mor- « talis, qui Darium (ou Xerxem) fecit regem, uni- « cum multorum regem, unicum multorum impe- « ratorem. »

Une inscription de Persépolis offre le mot *näqäm* au lieu du mot *khshayäthiyäm;* de plus, l'inscription de Xerxès de l'Elvend, comme l'inscription trilingue de Van, copiée par Schulz, après le nom d'Ormuzd, porte le membre de phrase : « *hyä mä-* « *thistä bäganam,* qui (est) maximus deorum. »

 Dieu.

Ce mot, dans une inscription de Persépolis (n° 2

de Rich, F de Westergaard), est écrit [cuneiform], et sauf le troisième signe, qui nous est encore inconnu, les caractères en sont déterminés. Nous avons ainsi ANa? et ANa? Bi. Commençons par voir s'il est possible de déterminer la valeur du caractère [cuneiform].

1° Il sert fréquemment de finale à certains noms de peuples; ainsi, dans l'inscription de Nakch-i-Roustam, nous lisons les mots [cuneiform: CHa K Ka] [cuneiform: Ti S Ra Ka OU Da]. « Les Sakes Tisrakhudes. » D'un autre côté, le dernier nom géographique correspondant au persan *kărka* ou *kărăka*, qui désigne le Gurdjistan, selon Westergaard, ou les Grecs, suivant Rawlinson, se présente sous la forme [cuneiform]. Mais il n'est pas possible de compter sur la correction du premier caractère, qui se rencontre cette fois seulement; il n'y a donc aucun fonds à faire sur le déchiffrement de ce nom, et l'on n'en peut dire qu'une chose, c'est que le signe cherché lui sert aussi de finale. Enfin Westergaard donne, pour le nom correspondant au persan Babirus, la forme [cuneiform], dans laquelle le dernier signe, qui est douteux, semblerait pouvoir se rapprocher du signe [cuneiform]. Si cette identification était certaine, le caractère final en question serait un L ou un R. En effet, dans la première hypothèse, le nom BaBiL, serait identique avec la forme sémitique بابل, du nom

de Babylone, et dans la deuxième, il se rapprocherait de la forme persane, mais nous ne devons pas perdre de vue que la lecture de ce nom ne saurait fournir pour le dernier signe aucun argument solide. Quant aux autres noms de nations terminés par ce caractère, il est assez naturel de les considérer comme des pluriels caractérisés par l'adjonction même de ce caractère; c'est du moins l'opinion qui a été émise par Westergaard. De la forme même du mot qui nous occupe, ce savant philologue a conclu que le signe jouait, devant le signe dont la valeur Be ou Bi est incontestable, le rôle que joue, par exemple, dans les noms , l'Achéménide, , le Rattagus, le pays des Sattagètes, la première lettre des groupes bilittères , et . Évidemment cette première lettre est quiescente, et elle n'a d'autre effet à produire que de renforcer vigoureusement l'articulation essentielle des caractères éminemment syllabiques qui suivent, Ka, Ta et Chi.

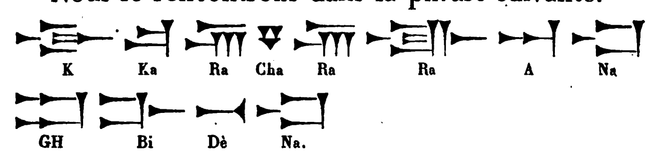
A en juger par l'analogie de formation de ces groupes bilittères bien déterminés, il faudrait, en admettant avec Westergaard que représente une syllabe Bi ou Pi, à consonne fortement accentuée, il faudrait, dis-je, que le premier caractère du groupe fût un B ou un P quiescent et rien

de plus : c'est là ce qu'admet Westergaard. Toutefois ce savant philologue constate lui-même que toujours notre mot Dieu, dans la position où nous le voyons ici, c'est-à-dire au singulier, est écrit [cuneiform], et une fois seulement, par exception, [cuneiform]. Ou bien, il faut admettre qu'une seule fois par exception, je le répète, ce mot si important a été écrit en toutes lettres, l'abréviation étant pour ainsi dire de règle, ou bien la véritable forme du mot est [cuneiform] seulement, le signe [cuneiform] étant l'image d'un affixe dont le rôle resterait à déterminer, ou même le résultat d'une faute du lapicide, qui aurait pu mettre un pluriel pour un singulier. Westergaard y voit le type de la terminaison ordinaire du pluriel géorgien, qui est Bi; je suis bien tenté d'admettre aussi cette hypothèse, précisément parce que le mot [cuneiform], comportant pour signe final un des affixes ordinaires du pluriel, a fort bien pu en recevoir un autre pour constater que le premier jouait cette fois le rôle d'une articulation radicale. Si réellement le signe Bi était un affixe du pluriel, analogue à l'affixe géorgien, notre mot [cuneiform], appliqué à Ormuzd, jouerait ici, en quelque sorte, le même rôle que le titre Elohim appliqué à Jehovah; mais j'aime mieux admettre qu'il y a ici une faute de copie commise par le lapicide. Tant que le signe [cuneiform] n'aura pas une valeur très-nettement fixée, le mot médique qui re-

présente l'idée Dieu, sera condamné à rester fort obscur. Toutefois, nous devons aussi proposer une hypothèse qui ne nous paraît pas trop invraisemblable. Le signe final du nom géographique des Grecs, correspondant au Karaka persan, est incontestablement notre signe ; là donc il pourrait se lire Ka; mais le signe Ka nous est connu, c'est donc plutôt une quiescente GH que représenterait . Or, ce signe qui est si souvent l'affixe indice du pluriel, n'est peut-être pas autre chose que l'indice du pluriel arménien ք. (En arménien le pluriel se forme par l'adjonction de l'une des articulations ք *kh*, ս *s* ou ց *ts*.) Si nous admettons provisoirement cette valeur, sauf à la vérifier plus tard, nous pouvons comparer notre mot ANaGH au mot persan *naqa*, « roi », des inscriptions trilingues, et au grec *ἄναξ*, « souverain, prince ». Nous savons, en effet, que ce titre est très-fréquemment appliqué aux divinités de l'Olympe.

Voyons maintenant les autres positions grammaticales où se trouve notre mot médique *Dieu*.

Nous le rencontrons dans la phrase suivante.



qui correspond au membre de phrase « *hya mathista baganam*, qui (est) maximus deorum. »

Les deux premiers mots vont être étudiés un peu plus loin; qu'il nous suffise de dire que

KKa est le pronom relatif « qui », et la forme superlative d'un mot ayant le sens de « bon, grand, excellent »; dès lors ce qui nous reste de la phrase, c'est-à-dire , doit comporter exactement le sens du mot au génitif pluriel, *Baganam* ou *deorum*.

De quoi s'est compliqué notre mot *Dieu?* des trois lettres , dont les deux dernières forment évidemment un affixe destiné à caractériser un cas de la déclinaison médique. Il semble que ce cas doive être le génitif, à en juger par le contexte; mais cette conclusion serait un peu hâtée, car nous trouverons dix bonnes preuves pour une quand nous voudrons établir que la désinence du génitif, aussi bien du génitif pluriel que du génitif singulier, consiste en Na simplement. Notre affixe a donc un autre rôle que celui de l'affixe du génitif régulier. Avant tout cherchons la valeur de cet affixe. Le dernier caractère seul nous est connu; le premier mérite toute notre attention, et nous allons, je l'espère, arriver à préciser la transcription qu'il doit recevoir.

Il est une idée qui se présente très-fréquemment dans nos textes médiques, c'est celle que comporte le mot *creavit, effecit,* appliqué au Dieu suprême Ormuzd. En persan ce mot est *ada*, littéralement, « il a donné, » plutôt que *adha*, « il a posé, établi ». En médique, c'est le plus fréquemment , qui se lit : ? ChDa, et qui se trouve deux fois remplacé par

(Nakch-i-Roustam, lig. 2); or ce dernier mot se lisant indubitablement DaSDa ou TaSTa, il est bien clair qu'il doit en être à très-peu près de même du premier, et que, par suite, le caractère représentait un son syllabique bien voisin de Da ou de Ta; en conséquence, je n'hésite pas à y voir l'image de la syllabe Dè. Voici pourquoi : si nous adoptons cette transcription, notre affixe devient identique avec l'affixe turk دن *den*, indice de l'ablatif; or, en turk, le comparatif et le superlatif régissent l'ablatif, et on dit régulièrement اندن بیوك *anden buïuk*, « plus grand que lui », et جمله سندن بیوك, « le plus grand de tous » (littéralement plus grand que tous.) Je n'hésite pas à retrouver dans notre phrase médique la même règle grammaticale, et à voir dans notre mot ANaGHBiDèNa, un véritable ablatif de forme turke, régi par le superlatif qui précède. Nous verrons plus loin s'il se présente un seul fait qui contrarie cette hypothèse.

Une dernière forme du mot *Dieu* se rencontre dans les inscriptions médiques; elle a été signalée par Westergaard dans les inscriptions persépolitaines marquées par lui de la lettre H (lig. 20 et 21), et de la lettre I (lig. 13); elle se rencontre dans la phrase dont voici la contre-partie persane : *Mäna Aurämäzda upästam Bärthuwä hadä vithaibis Bägibis.* « Mihi Auramazdes auxilium afferat cum gentiliciis « diis. »

La phrase médique correspondante qui est la suivante :

[cuneiform]

est traduite ainsi qu'il suit par Westergaard :

« Ideo Auramazdes hoc favore dignum prosperet « cum diis. »

D'un autre côté[1], la formule *cum diis* est rendue par les mots [cuneiform] dans l'inscription persépolitaine E de Westergaard (lig. 25 et dernière).

Il en faut conclure, ou bien que cette dernière forme est une abréviation, ou que la même expression s'écrivait indifféremment :

[cuneiform] ou

[cuneiform] manque [cuneiform]

Quoi qu'il en soit, nous avons sous les yeux ou un ablatif ou un instrumental; c'est un fait indubitable. Westergaard, ayant remarqué que l'instrumental géorgien était déterminé par l'affixe *tha*, conclut à l'identité de l'instrumental médique avec

l'instrumental géorgien, et en cela il peut avoir raison.

En mongol, nous trouvons deux formes de l'instrumental : la première, en *bar* et en *yar*, correspond à l'emploi de la préposition « avec, par le moyen de » ; la deuxième, en *louka*, correspond à l'emploi de la préposition « avec », pour indiquer la réunion, l'ensemble ; ici donc rien de semblable à notre instrumental médique. Le turk n'a pas non plus conservé, dans son paradigme des noms, le cas instrumental, il ne peut donc nous servir à reconnaître notre forme médique, et puisque, parmi les idiomes d'origine tartare, le géorgien a conservé un instrumental analogue au médique, nous pouvons, comme Westergaard, assimiler ces deux formes.

Il résulterait de là que l'instrumental en langue médique était caractérisé par la désinence complète

,

ou par la désinence peut-être abréviative de la précédente . Nous aurons probablement plus tard l'occasion de vérifier ou d'infirmer cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, nous rencontrons ici, pour la première fois, un signe , dont la valeur nous est encore inconnue, et qu'il serait important de déterminer, parce qu'il se présentera souvent dans le cours de nos analyses : ce signe se trouve dans l'inscription de Nakch-i-Roustam dans le mot



qui remplace le mot [cuneiform], *creavit*, du membre de phrase correspondant au persan *hya martiyam ada*, et dont la contre-partie médique est la suivante :

1° [cuneiform], dans l'inscription de Darius de l'Elvend.

2° [cuneiform], dans l'inscription de Xerxès de la même localité.

3° [cuneiform], dans l'inscription de Nakch-i-Roustam.

Un peu plus loin, nous trouvons dans les trois mêmes inscriptions, pour correspondre aux mots persans *hya Dariyawaum* (ou *Kkshayarsham*) *Khshayathiyam aqunaush*, le membre de phrase médique

[cuneiform], inscription de Darius de l'Elvend.

[cuneiform], inscription de Xerxès de l'Elvend.

[cuneiform]

inscription de Nakch-i-Roustam.

Nous pouvons donc affirmer que, lorsqu'il s'agissait d'êtres animés, le mot médique employé pour rendre l'idée *creavit* changeait comme dans le texte persan, où *ada* devient *aqunaush*, et que le mot ordinaire ou , se transformait en ou en .

La comparaison de ces deux mots ne pouvant nous suggérer la valeur du signe , cherchons ailleurs.

Le mot *des contrées*, au génitif pluriel, est rendu en persan par le génitif *dahyunäm*, que nous trouvons transcrit à peu près exactement dans l'inscription D de Westergaard.

Da H Hou Na M

tandis que le plus ordinairement nous trouvons la forme réellement médique

Da H OU CH Dè Na.

Enfin, l'un des cinq exemplaires différents de l'inscription C de Westergaard (Rich, 15), nous donne la forme

Da H HOU CH Dè Na.

d'où nous pouvons conclure déjà que les signes et , sont à très-peu près équivalents, et

très-voisins de la diphthongue OU. La forme ordinaire du mot signifiant les contrées me suggère l'idée d'attribuer au signe la valeur HOU, et au signe la valeur OU non aspirée; pour venir à l'appui de cette hypothèse, je ferai observer que, dans l'écriture assyrienne, le signe est indubitablement une voyelle simple et non une diphthongue aspirée. Westergaard lit ces deux mêmes signes YU et YO; mais cette lecture n'est fondée que sur la forme d'un mot persan, qui a pu se trouver plus ou moins altéré quand il a passé dans l'idiome médique. D'un autre côté, les mots persans *hya awam asmanam ada*, sont représentés en médique sous les formes différentes

, inscription de Darius de l'Elvend.

, inscription de Xerxès de l'Elvend.

, inscription de Nakch-i-Roustam.

Et enfin

, inscription persépolitaine, D de Westergaard.

De ce dernier texte, Westergaard conclut que le signe [cuneiform] est une consonne quiescente du même organe que le signe [cuneiform], Dè, qu'il lit *tu*, et par conséquent pour lui un *th* quiescent. Quelque apparente que soit la possibilité de cette transcription, j'avoue qu'elle ne me satisfait pas pleinement. Il y a si près du signe [cuneiform], qui pour Westergaard forme le pronom Yo [cuneiform] de la première personne, au signe [cuneiform], qu'il lit *th*, que je n'admettrai qu'avec une extrême défiance, une différence aussi tranchée entre deux signes qui ont pu et dû perpétuellement se confondre l'un avec l'autre; d'ailleurs, l'existence du signe d'attention [cuneiform] placé invariablement devant un pronom personnel, offre quelque chose d'assez étrange en soi, si nous remarquons surtout que le mot *Dieu*, bien autrement important qu'un simple pronom, ne reçoit nulle part ce signe d'attention.

Nous avons vu plus haut les signes [cuneiform] et [cuneiform] permuter sans inconvénient: qu'y a-t-il dès lors d'impossible à ce que le graveur de l'inscription D ait commis un *lapsus scalpri*, et écrit [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] au lieu de [cuneiform] [cuneiform], quand pour lui les signes [cuneiform] et [cuneiform] étaient à très-peu près équivalents, et qu'il ne commettait en définitive qu'un redoublement de voyelle? Résumons : il me paraît difficile de croire que les deux signes [cuneiform] et [cuneiform], si voisins de forme, sont deux signes aussi différents qu'une diphthongue Yo et un *th* quies-

cent, et il est fort possible que ces deux signes n'en soient en réalité qu'un seul, image à la fois du son de l'M et de la diphthongue Ou. Jusqu'à plus ample informé donc, nous nous abstiendrons d'adopter définitivement une valeur fixe pour ce caractère [cuneiform].

Voici tous les mots dans lesquels se trouvent ces deux caractères :

[cuneiform] de nombreux, en persan *paruwnam.*

[cuneiform] moi, en persan *adam.*

[cuneiform] des rois, en persan *khshayathiyanam.*

[cuneiform] des régions, en persan *dahyaunam.*

[cuneiform]

[cuneiform] peuplées de beaucoup de nations, en persan *paruzananam.*

[cuneiform] des rois, voir plus haut.

[cuneiform] à moi, en persan *mana.*

[cuneiform] roi, en persan *khshaythiyam.*

[cuneiform], Très-grand.

Nous ne pouvons conserver le moindre doute sur le sens de ce mot, sens qui se trouve fixé par la présence du mot en question dans le membre

de phrase que nous analysons, et dans cette autre phrase où le roi dit : « Je suis Darius (ou Xerxès,) roi très-grand, roi des rois. » Dans l'un et l'autre des deux passages du texte persan qui correspondent à nos passages médiques, le mot *wazarka*, « très-grand », est représenté par le mot

,

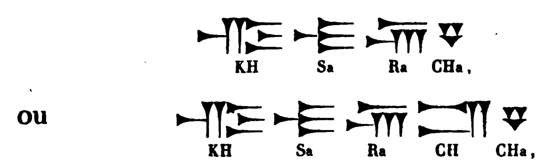
qui se lit RaCHaRaRa.

Avant de nous occuper de la forme même de ce mot, nous devons faire quelques remarques essentielles sur la valeur des caractères qui le composent. Le premier signe , ainsi que nous l'avons constaté, se rencontre dans les noms de Xerxès, d'Artaxerxès, de Gandhara (persan *Gadara*) et des Sattagètes (persan *Thatagus*). Les noms de Xerxès et d'Artaxerxès nous fournissent une valeur bien déterminée pour ce caractère; il doit s'y lire Ra, tandis que cette valeur reste indécise, lorsqu'il s'agit des deux noms géographiques. D'un idiome à l'autre en effet, les noms de ce genre varient généralement assez pour que les valeurs alphabétiques qu'on en déduirait puissent paraître sujettes à contestation. Si maintenant le caractère doit se transcrire Ra, comment expliquer la présence, dans l'alphabet médique, d'un caractère identique , dont la valeur Ra se déduit de la décomposition des noms d'Ormuzd, de la Drangiane, de Gandhara, de l'Assyrie, des Sakes Tigrakhoudes, etc. Cette

homophonie parfaite est en désaccord avec le caractère essentiel de l'écriture médique; nous pouvons donc être assurés qu'il y avait une différence dans la prononciation des deux signes et , différence que nous ne pouvons nous permettre de deviner, mais que nous devons au contraire nous efforcer de déduire, s'il est possible, de l'étude des textes à notre disposition. Contentons-nous donc, pour le moment, de déclarer qu'il ne peut y avoir identité parfaite de transcription pour les deux caractères en question.

Quant à la lettre , elle nous est fournie, tout au moins approximativement, par les noms de Xerxès, d'Artaxerxès et des Sakes ou Scythes.

Le nom de Xerxès s'écrivant



nous pouvons être assurés que les deux signes et , ont eu une valeur différente dans l'idiome médique; nous donnerons plus loin une bonne raison qui fixe la valeur Sa du signe . C'est donc le signe qui, s'éloignait de cette prononciation. *A priori,* il semble que l'on peut, sans grandes chances d'erreur, admettre que le signe représentait une syllabe formée de la chuintante et de la voyelle *a*. Nous adoptons donc provisoirement cette transcription, sauf à nous assurer de sa lé-

gitimité plus tard s'il y a lieu; en attendant, nous devons constater un fait important et qui, bien loin de contrarier l'hypothèse que nous venons d'adopter, semble au contraire la corroborer. Ce fait est le suivant : les signes et pouvaient permuter dans les noms propres. Cette permutation d'une sifflante en chuintante s'explique par l'application d'une écriture évidemment empruntée d'ailleurs à la représentation d'un idiome assez peu fixé, grammaticalement parlant, comme l'était l'idiome médique, ainsi que nous aurons fréquemment occasion de le reconnaître, et surtout lorsqu'il s'agissait de noms propres. Cette permutation se reconnaît dans les noms de Xerxès et d'Artaxerxès, qui s'écrivent

KH Sa Ra CHa,

Ra Ta KH CHa Ra CHa,

et dont la partie commune offre à la même place une fois et une fois .

Ceci posé, notre mot médique signifiant très-grand, et que nous avons transcrit provisoirement RaCHaRaRa, doit être forcément consideré comme ayant été prononcé de telle façon que les deux premières syllabes Ra offraient une consonnance marquée et distincte de la consonnance appliquée au caractère syllabique final.

Notre mot comporte, sans aucun doute, le sens d'un superlatif; or, nous verrons plus loin un mot

composé, tiré de l'inscription de Nakch-i-Roustam, et synonyme du *wazarkaiya* persan, appliqué au génitif *bumiya*, « la terre »; dans ce qualificatif, nous serons amenés à reconnaître comme représentant l'idée de grandeur le composant, [cunéiforme], qui doit être au génitif; nous pourrons par conséquent le débarrasser de la désinence [cunéiforme], indice essentiel de ce cas, et dès lors nous n'aurons plus sous les yeux que le thème [cunéiforme], signifiant grand. Nous pensons qu'on nous permettra d'assimiler ce thème à celui qui a fourni le superlatif [cunéiforme].

Il nous faut maintenant essayer de nous rendre compte de cette forme de superlatif. Nous allons constater dix fois pour une, à mesure que nous avancerons dans notre analyse, que la désinence la plus fréquente du pluriel est la désinence [cunéiforme], dans laquelle nous ne pouvons méconnaître la désinence لر *lar* ou *ler* des pluriels turks (très-certainement identique d'origine avec la désinence mongole ᠨᠠᠷ *nar* ou *ner* qui joue le même rôle grammatical mais moins absolu qu'en turk, puisque certains pluriels sont terminés en ᠰ *s*, comme par exemple ᠡᠷᠡᠰ *eres*, « les hommes », de ᠡᠷᠡ *ere*). Le thème [cunéiforme], « grand », écrit au pluriel, comporte donc la valeur du superlatif « très-grand ». Comment cela peut-il avoir lieu? C'est ce qu'il s'agit de démêler, si la chose est possible.

Dans beaucoup d'idiomes, le superlatif est très-

bien rendu par la répétition du positif. Rien n'est plus fréquent, en arabe par exemple, où l'on dit fort régulièrement اسود اسود, « très-noir », عظم عظم, « très-beau » ; en français même, le mot *bonbon* ne tire pas son origine d'un autre fait grammatical. D'un autre côté, la répétition d'un substantif forme régulièrement le pluriel dans certains idiomes, comme l'égyptien ancien et le malai, qui dit très-bien *orang orang*, « l'homme l'homme », pour « les hommes ».

La réduplication d'un mot équivaut donc à un pluriel : la réduplication d'un mot équivaut à un superlatif, et s'il était permis d'appliquer à un fait grammatical l'axiome de géométrie en vertu duquel deux choses égales à une troisième sont égales entre elles, on serait en droit de dire que, dans certains idiomes, le superlatif peut être rendu par un pluriel appliqué à un substantif ou à un nom au singulier. Hâtons-nous d'étayer ce raisonnement d'un exemple emprunté encore à la langue arabe parlée. On dit très-bien pour peindre l'excellence d'un homme : هو ناس ملاح, littéralement : « lui hommes bons », pour « c'est un homme très-bon ». Je suis très-porté à croire qu'il en est de même ici et que notre qualificatif 𒊏 𒄩 𒊏 𒊑 Ra-CHa-Ra-Ra a pu jouer le rôle d'un superlatif.

Nous avons fait entrevoir plus haut qu'il devait y avoir forcément une nuance de prononciation qui distinguait le son de la syllabe 𒊏, du son de la syllabe 𒊑. Nous croyons fermement que la

prononciation de la désinence turke du pluriel nous donne le sens dans lequel se manifestait cette nuance encore indéterminée, et que la transcription du signe doit donner quelque chose qui approche de notre syllabe La, puisque le signe ne peut présenter d'ambiguïté, et que ce signe doit très-spécialement se transcrire partout Ra; d'ailleurs, entre les deux liquides L et R, il y a certainement une affinité très-grande, assez grande même pour que des dialectes d'une seule et même langue, comme le copte, par exemple, prononcent et écrivent indifféremment et sans altérer la signification d'un radical, la lettre ⲣ à la place de la lettre ⲗ, et réciproquement.

Quelle est l'origine du thème RaCHa, ou LaCHa, signifiant « grand » et fournissant le pluriel RaCHaRaRa ou LaCHaLaRa pour signifier « très-grand »? Ni le mongol, ni l'arménien, ni le kurde, ni le géorgien, ne me donnent d'équivalents de ce mot singulier, dont le sens est bien certain. Le turk seul nous offre le mot يخشى *iakhchi*, « bon, beau, excellent », qui peut bien avoir une origine commune avec le mot médique *racha* ou *lacha*.

Nous serions réduits à ces seules conjectures sur l'origine de ce mot, si elle ne nous était révélée par un fait de plus, dont je dois la connaissance à l'érudition de mon ami M. Prosper Mérimée. Dans l'idiome particulier à la race dispersée des Tsiganes, Zingari, Gitanos, si connus en France sous le nom de Bohémiens, l'idée de « bon », ou mieux d'ex-

cellent », se rend par le mot *lacha*, féminin *lachi*, pluriel *lache*. Le superlatif « très-bon, très-excellent », se dit *lacho-lacho*. Personne aujourd'hui n'a plus le moindre doute sur l'origine indienne des Tsiganes et sur l'étroite liaison de leur idiome avec le sanscrit. On me permettra donc de prendre mon bien où je le trouve, et de croire fermement que le mot primitif, devenu le médique *racha* ou *lacha*, a disparu de toutes les langues congénères modernes, et n'a survécu que dans la langue des Tsiganes. Or le sanscrit nous fournit le mot लक्ष *lakcha*, qui signifie « très-nombreux » (d'où le mot moderne *lak*), et qui en passant dans un idiome adouci, comme le zend, a parfaitement pu devenir *lacha*. Telle est, j'en suis convaincu, l'origine de notre mot médique.

Ormuzd.

Toutes les lettres de ce nom nous sont déjà connues, sauf la quatrième, qui se déduit par l'analyse du nom même qui nous occupe. Nous pouvons donc le transcrire hardiment

AOURaZDa[1].

En persan ce nom s'écrit *Aurămăzda* (le zend écrit *Ahuramazdâo*), et en assyrien

A Hou Ra Ma Z D A.

[1] Du reste, Westergaard a constaté avec raison que le signe se trouvant placé devant le signe syllabique Za, dans un mot de la ligne 38 de l'inscription de Nakch-i-Roustam, ce signe devait comporter la valeur d'un *z* quiescent.

Dans notre nom médique, la syllabe Ma a disparu, et il ne nous reste que Aourazda; c'est là un fait que nous devons admettre sans tenter de l'expliquier.

Le nom d'Ormuzd est ici au nominatif: le fait n'est pas douteux; mais il se trouve dans d'autres positions. Ainsi, dans les lignes 40 et 41 de l'inscription de Nakch-i-Roustam, et dans la contre-partie médique de la phrase persane *Auramazdaya upastamabara*, traduite par M. Lassen « Auramazdi adorationem attulere, » nous trouvons encore la forme , propre au nominatif, pour image du datif persan *Auramazdaya*.

De même dans la ligne 45 de la même inscription, et dans le membre de phrase correspondant au persan *Aïta adam Auramazdam Jadiyamiya*, que Lassen traduit: « illud ego Auramazden oro, » nous avons évidemment le nom divin à l'accusatif, et néanmoins c'est encore la forme déjà reconnue pour le nominatif et le datif qui est conservée. Occupons-nous maintenant de la forme du vocatif.

Dans l'inscription H de Westergaard (lignes 19, 20 et 21), nous lisons :

que Westergaaard traduit : « me Auramazdes me « tuere cum diis. ».

L'inscription de Nakch-i-Roustam se termine par l'invocation suivante (lig. 44 et 45) :

que Westergaard coupe et transcrit ainsi :

Yutu yo Aurazda ya? ta veyutu Aurazda yo snis. Ce passage correspond au persan : *Aita adam Auramazdam jadiyamiya, aitamaiya Auramazda dadathuwa :* « Illud ego Auramazdem oro, ô Auramazdes illud « mihi concede. »

Dans l'inscription C, nous lisons dans le persan :

Awashchiya Auramazda pathuwa hada bagaibish, que Lassen traduit : « Hæc ergo, ô Auramazdes, tuere « cum diis. » Le texte médique correspondant est le suivant (lig. 24 et 25) :

Dans la même inscription nous lisons (lig. 19 et 20) :

et ce passage correspond au persan : *Mam Auramazda pathuwa hada bagaibish* : « Me, ô Auramazdes, « tuere cum diis. »

Enfin, dans l'inscription D, nous lisons encore la phrase persane *mam Auramazda pathuwa*, etc. *awashchiya Auramazda pathuwa*, « me, ô Auramazdes, tuere, « etc. hæc ergo, ô Auramazdes, tuere. » Le texte médique correspondant est le suivant (lig. 17 et 18) :

et ligne 20 :

Tels sont tous les passages qu'il nous est permis de comparer entre eux pour arriver à déterminer la vraie forme vocative du nom divin d'Ormuzd; nous verrons en même temps tout ce que nous révèle l'examen de ces précieux passages, philologiquement parlant, et indépendamment de la recherche du vocatif que nous espérons en déduire.

Commençons d'abord par isoler les différents mots qui constituent ces phrases. Nous remarquerons d'abord que, dans les passages tirés des inscriptions C (lig. 19 et 20), et D (lig. 17 et 18), la protection que le roi demande au divin Ormuzd, il la demande pour lui-même, tandis que, dans l'inscription de Nakch-i-Roustam (lig. 44 et 45),

C (lig. 24 et 25), et D (lig. 20), c'est pour le palais bâti par son père ou par lui-même que le roi des rois invoque la protection divine.

Ceci posé, comparons entre eux les passages qui constituent ces deux classes distinctes d'invocation. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand il s'agit du monarque parlant de lui-même, la formule est :

H (lig. 19). [cuneiform]

Je fais abstraction des mots qui représentent ceux-ci : *hada bagaibish*, « cum diis. »

C (lig. 19). [cuneiform]

Dans l'inscription C, le texte est identique avec celui que nous tirons de l'inscription H, à cela près que le signe [cuneiform] remplace le signe [cuneiform] après le nom d'Ormuzd, c'est-à-dire après le [cuneiform] final de ce nom. Si les copies de Westergaard méritent, comme je n'en doute pas un seul instant, la plus entière confiance, ce que j'ai dit plus haut sur l'identité possible des signes [cuneiform] et [cuneiform], se trouve singulièrement corroboré.

Enfin D nous donne (lig. 18) :

[cuneiform]

Évidemment le pronom personnel de la première personne correspondant au persan *mam* est représenté par le signe unique .

Quant au mot qui signifie protége à l'impératif, il est très-certainement représenté par les groupes

ainsi que cela va ressortir pleinement de l'inspection pure et simple des invocations de la deuxième classe, c'est-à-dire de celles qui concernent les demeures royales. Il nous reste donc, sans aucun doute, pour notre vocatif cherché,

ou

ou enfin

Westergaard admet que le signe qui suit le nom divin représente une seconde fois le pronom personnel, et que le signe joue le rôle d'une sorte d'interjection avant l'impératif. Je suis bien tenté de penser que cette opinion ne représente pas exactement les faits grammaticaux que comporte la présence de ces deux signes ou du signe isolé après le nom d'Ormuzd, placé nécessairement au vocatif.

D'abord la répétition du pronom personnel, qui n'est exprimé qu'une seule fois dans le texte persan,

paraît assez peu rationnelle, et la lecture d'une phrase qui donne le sens « me Aurazmades me tuere, » me semble douteuse par suite de sa construction seule.

Ensuite, je le répète, si les copies de Westergaard sont, comme je le crois, irréprochables, le signe , qu'il lit Yo, devient une fois l'équivalent du signe , qu'il lit Th dans l'intérieur des mots, et Yo partout où ce signe est isolé. De plus, il se trouve supprimé une fois dans l'inscription D, et je crois presque permis d'en conclure que ce signe représente ici une voyelle redondante, dont la suppression ne pouvait en rien altérer le sens.

En conséquence, je serais assez porté à croire que le vocatif était précisément caractérisé par la désinence .



ou

ou seulement

Voyons s'il existe quelque part des traces de cette forme vocative.

Le vocatif turk se forme en faisant précéder le nominatif par une des interjections suivantes :

يا *ya*, اى *aï*, بهى *behei*, بره *breh*.

Rien donc ici de semblable au médique.

En mongol, le vocatif se forme par l'adjonction au thème de la désinence . Ainsi, par exemple,

ere, « l'homme », fait au vocatif *erea*, « ô homme », et le pluriel *eres*, « les hommes », fait *eresa*, « ô hommes »; mais souvent aussi le vocatif ainsi formé est précédé de l'interjection *aï*, ou *aïa*, que nous retrouvons évidemment dans le turk اى, et dans le persan اى, mais dont l'emploi n'est pas indispensable. En kurde le vocatif est, comme en arabe, caractérisé par l'interjection يا.

Le mongol nous paraît donc offrir quelques traces de la désinence vocative de l'idiome médique, mais le géorgien va nous offrir un résultat plus satisfaisant.

Voici la règle de formation du vocatif dans cette langue. (Je transcris la grammaire de Brosset, p. 15.) Le vocatif se forme par ო *o*, ajouté au nominatif. Si ce dernier se termine en ი *i*, cette voyelle est supprimée; souvent le vocatif est précédé par l'interjection ჰოი *hoi*, « oh »! Exemple : მამა *mama*, « le père », მამაო *mamao* ou ჰოი მამაო *hoi mamao*, « ô père! » Le mongol et le géorgien opèrent donc exactement de même pour former le vocatif, et je suis bien tenté de croire que ce vocatif géorgien n'est autre chose que notre vocatif médique.

Passons maintenant à la comparaison des invocations de la deuxième classe.

L'inscription de Nakch-i-Roustam nous donne (lig. 45) :

l'inscription C

et enfin l'inscription D

De ces textes rapprochés, il résulte plusieurs faits importants à noter; d'abord, je pense que la fin de l'inscription de Nakch-i-Roustam doit être traduite de la manière suivante : « Hoc ego Auramazden « oro, *hoc* (ou *hæc*), *o Auramazdes, tuere.* »

S'il en est réellement ainsi (et le contexte médique semble bien l'indiquer, je m'empresse de le dire), nous avons encore ici le vocatif, mais se présentant sous la forme mongole, ou mieux géorgienne

A OU Ra Z Da O.

Dans les passages tirés des inscriptions C et D, il se présente une variante importante à constater. Le texte de ces inscriptions nous apprend que le roi appelle la protection d'Ormuzd sur le palais qu'a bâti son père et sur celui qu'il a bâti lui-même : Il s'agit donc de deux ou plusieurs édifices, et le pronom démonstratif est écrit :

ou

Devons-nous conclure de là que le signe

est l'équivalent du signe [cuneiform]? Je me refuse positivement à le croire.

Nous avons déjà vu que [cuneiform] représentait parfois une désinence plurielle que Westergaard a rapprochée de la désinence géorgienne Bi. De notre côté nous croyons y reconnaître la syllabe KHa, identique avec la désinence arménienne ք *kh*. Si l'inscription D est bien copiée, il est difficile de deviner quel rôle joue le [cuneiform] Da, qui forme la désinence du pronom démonstratif. Serait-ce par hazard une sylabe enclitique, analogue au δέ grec?

Les deux passages tirés de C et de D, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, font voir que l'impératif du verbe médique, qui signifiait protéger, est bien

[cuneiform]

or, comme l'inscription de Nakch-i-Roustam, si nous en jugeons par la copie de Westergaard, est fort lisible à la ligne 45, il faudrait que le mot

[cuneiform]

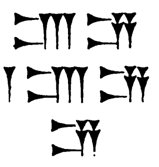
fût l'équivalent de

[cuneiform]

c'est ce que je n'admettrais qu'avec peine, et comme cette seconde forme se représente identiquement dans cinq textes distincts, tandis que la première ne nous est connue que par l'inscription de Nakch-i-Roustam, dont il a été si difficile à Westergaard

de prendre une copie, j'en conclus que, jusqu'à plus ample informé, nous devons nous en tenir à la forme usuelle, et ne pas nous préoccuper de l'autre dont l'incorrection, sera peut-être reconnue quelque jour. Mais ce n'est point encore ici le lieu de rechercher l'origine probable de ce mot; revenons aux formes diverses du nom d'Ormuzd. Il est clair que dans les textes fournis par les inscriptions C et D, le vocatif ne comporte plus de désinence particulière, et se présente sous la même forme que le nominatif, le datif et l'accusatif. Ne sommes-nous pas en droit de conclure déjà de cette simple observation, que le paradigme de la déclinaison des noms médiques était d'une simplicité telle, que les désinences des cas ne s'y manifestaient que par exception, ou, en d'autres termes, que la langue médique ne tenait pas toujours compte des désinences indices des cas, et procédait par de simples règles de position pour déterminer le sens des propositions énoncées? Je suis bien tenté de le croire.

Resterait à fixer la valeur alphabétique de la désinence médique, indice du vocatif, désinence qui se présente sous les trois formes



J'ai déjà dit que le signe pouvait fort bien

n'être qu'une forme abrégée ou altérée par les copistes du signe [cuneiform], et que celui-ci me paraissait comporter un son voyelle, voisin à la fois de la diphthongue OU et de l'articulation M. Quant au signe [cuneiform], j'ignore sa valeur, et Westergaard n'a pas essayé non plus de la fixer. Je me permettrai néanmoins une hypothèse que je me réserve de contrôler plus tard. Le signe [cuneiform] initial du nom Achéménide est pour Westergaard un O; je le crois plutôt un Â long. Ne serait-il pas possible que le signe [cuneiform], qui n'en diffère que par la position des deux clous horizontaux, exprimât une voyelle analogue, un O par exemple, comme nous le suggère la variante dans laquelle la désinence du vocatif est représentée par ce caractère seul? Je le crois, sans prétendre en aucune façon imposer ma conviction à personne.

Nous n'avons pas fini avec le nom d'Ormuzd, et il nous reste à constater qu'au génitif ce nom comportait une désinence constante, et que nous retrouvons partout comme indice du génitif, tant du singulier que du pluriel. [cuneiform].

Nous rencontrons dans les inscriptions E, lig. 18-19; C, lig. 17; Nakch-i-Roustam, lig. 12-13, lig. 29 et 40; H, lig. 10, la formule suivante :

[cuneiform]

qui correspond, sans aucun doute, à la formule persane *wasna Auramazdaha*, « e voluntate Auramazdis. »

Dans l'inscription D (lig. 11 et 16), la même locution est répétée, mais cette fois sans que le signe soit placé à la fin du nom d'Ormuzd.

Enfin, dans l'inscription K, le signe manque après le signe .

Sans nous préoccuper longuement de la détermination du sens de l'expression , qui trouvera son analyse plus tard, nous pouvons affirmer à l'avance que le sens « e voluntate » de cette expression, ressortira pleinement de la comparaison des éléments qui la composent, avec les mots tirés des idiomes persan et kurde, ز et از, préposition persane signifiant *de* ou *par,* et *tvem, tveï, tvet,* « vouloir, aimer », prétérit *tvia*, comportant le *t* euphonique, qui, dans la conjugaison kurde, se place élégamment, ainsi que le *b*, entre les pronoms personnels *az* (ou *men* au parfait), *tu* (ou *ta* au parfait), *aou, am, oungho, ouwam,* et le radical. Du reste cette lettre euphonique doit disparaître entièrement dans certains cas, comme par exemple dans la forme négative *az navem*, « je ne veux pas ».

Évidemment, dans l'expression qui nous occupe, le nom d'Ormuzd est au génitif six fois, et dans quatre textes différents nous le trouvons écrit

A OU Ra Z Da Na.

et deux fois dans un même texte

A OU Ra Z Da.

Il est naturel de conclure de là, comme l'a fait Westergaard, que le signe Na est une désinence indice du génitif; une fois de plus nous pouvons constater que, dans l'idiome assez peu fixé, probablement, que parlaient les Mèdes, la présence des flexions caractéristiques des cas n'était pas indispensable pour que l'intelligence du discours fût complète.

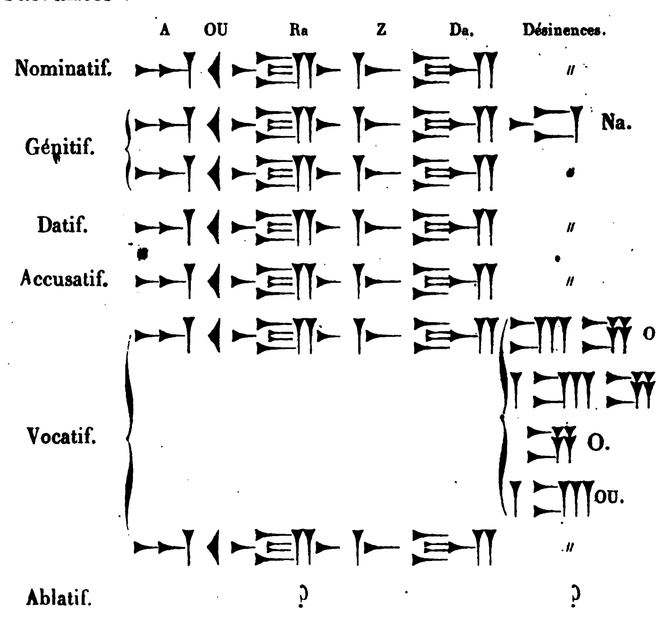
Voyons maintenant si nous pouvons retrouver des traces de notre désinence médique Na dans des idiomes connus. En mongol les noms de la première déclinaison (terminés par une des voyelles , et , *a*, *i* et *ou*) prennent au génitif la désinence *in*. Les noms de la deuxième terminés en *n*, prennent au génitif *ou*, et enfin les noms de la troisième, c'est-à-dire terminés en *b*, *k*, *m*, *l*, *r*, *t* ou *d* et *ya*, prennent *oun* au génitif.

En turk, l'indice du génitif singulier et pluriel est la lettre ڭ, nommée صغير نون, qui, dans les parties occidentales de l'empire turk, se prononce comme le *noun* ordinaire, mais qui, dans les provinces orientales, a conservé le son nasal qui lui était primitivement appliqué. En tatare, le *saghir noun* se décompose en *ng*. On dit donc ار *er*, « l'homme », ارڭ *eruñ*, « de l'homme », ارلر *erler*, « les hommes », ارلرڭ *erleruñ*, « des hommes ». Le génitif turk est donc à peu près identique avec le génitif mongol; seulement, les noms terminés en ن forment le génitif

comme les autres; ainsi ارسلان, « lion », fait au génitif ارسلانك *arslanuñ*, « du lion ».

En géorgien, la formation du génitif est toute différente; on ajoute სა *sa* au nominatif, ou სი *si*, quand le nom est un nom propre. Ici donc rien de semblable à la formation médique. En résumé, il nous paraît assez naturel de retrouver la désinence médique du génitif, dans le ᠨ *n* mongole, et dans le ك turk.

Construisons maintenant le paradigme des cas de la déclinaison médique, en ce qui concerne le nom divin d'Ormuzd. Nous avons reconnu les formes suivantes :



L'ablatif seul nous est inconnu, et pour les cinq autres cas nous retrouvons la forme du nominatif employée sans scrupule; le génitif et le vocatif seuls comportent plus souvent une désinence qu'ils ne s'en rencontrent dénués. Si donc ces désinences n'étaient pas indispensables, elles étaient néanmoins d'un usage assez répandu pour que les textes nous les présentent plus souvent que la forme privée de désinence.

qui.

Le contexte de nos inscriptions démontre de la manière la plus évidente que l'ensemble des deux groupes constitue le pronom relatif correspondant au *qui*, *quæ*, *quod* des latins.

Ce groupe bilittère se retrouvant dans les noms

A K Ka Mi Ni Ch Chi Ya.

Achéménide

et

CHa K Ka

les Sakes, les Scythes, nous ne pouvons hésiter sur le choix de la transcription à lui donner; c'est donc certainement KKa qu'il faut le lire. Westergaard le transcrit KKHa, mais cette transcription compliquée de l'aspirée H ne me paraît pas incontestable.

Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons immédiatement dans ce mot le pronom sanscrit क *ka*, devenu

le که du persan moderne et du kurde, le که, کی ou کی turk, et le *qui* latin. Il n'y a donc pas à s'en occuper plus longuement. L'origine et la forme du mot sont aussi nettement déterminées qu'on peut le désirer.

La Cha La Ra A Na GH Bi

Dè Na.

(Est) le meilleur des dieux.

Ces deux mots ont déjà été analysés, ils correspondent au persan *mathista Baganam*, « maximus deorum. » Il n'y a donc pas lieu d'y revenir, ici, autrement que pour en donner la transcription LaChaLaRa AnaGHBiDèNa.

KKa, qui.

ce, cette.

Le contexte nous fournit encore le sens forcé de ce monosyllabe que nous trouvons répété en plusieurs passages. Quant à sa lecture matérielle, la forme du nom médique de Xerxès la fixe d'une manière certaine. Nous avons donc, pour le pronom démonstratif médique , la forme Sa, qu'il s'agit de retrouver. Les analogues ne manquent pas : en sanscrit nous avons *esah* en arménien սա *sa*, en turk شو, en géorgien ეს *es*, en latin *is*, en français *ce*, *ça*, qui ont évidemment la même origine que notre *sa* médique.

Ce pronom se montre placé ici avant le nom qu'il accompagne (inscription de Darius de l'Elvend), dans d'autres cas (inscription de Xerxès de l'Elvend), nous le trouvons après le nom. Ce fait de la position arbitraire du pronom démonstratif mérite d'être remarqué.

[cuneiform] monde, terre.

Le signe qui paraît en tête de ce mot est considéré par Westergaard comme ayant exactement la même valeur que le clou vertical isolé, c'est-à-dire comme jouant uniquement le rôle d'un signe de distinction tout à fait imprononçable. J'ai quelque répugnance, je l'avoue, à admettre ce fait, et je vais déduire les raisons qui me le font révoquer en doute.

Si le signe [cuneiform] et le signe [cuneiform] étaient équivalents, pourquoi le second se trouverait-il constamment placé à la tête de certains mots, toujours les mêmes, et à l'exclusion absolue du signe identique [cuneiform], employé dans tous les autres cas? Ce choix arbitraire n'impliquerait-t-il pas une bizarrerie inexplicable? Westergaard admet que le premier [cuneiform] se plaçait invariablement devant les noms propres et les mots signifiant roi, vainqueur, plusieurs, etc. tandis que le second se plaçait devant les mots de moindre importance, tels que régions, terre, palais, guerrier, etc. Il ajoute que, devant le nom des Perses, tous les deux se trouvent indifféremment employés. Nous allons examiner ces différentes assertions et nous

efforcer de les apprécier à leur juste valeur. D'abord, si le système de Westergaard concernant l'indice 𒁹 qui n'appartient qu'aux mots importants était vrai, cet indice se trouverait en quelque sorte déplacé, à mon avis, du moins, devant des mots tels que le pronom personnel [cuneiform], et le groupe comportant l'idée *seul*, *unique*, [cuneiform]; ceux-là en effet eussent pu parfaitement rester classés parmi les mots de moindre importance, et qui, suivant ce même système, devraient être affectés du signe 𒀸. Certes, des idées telles que celles d'univers, de contrées, de palais, sont bien aussi importantes et dignes de distinction que les idées *moi* et *seul*. Pourquoi d'ailleurs le nom d'Ormuzd et le mot Dieu ne comportent-ils aucune de ces deux marques? D'un autre côté, en parcourant les textes, je n'ai trouvé aucun exemple décisif de l'emploi du signe 𒀸 comme marque de distinction; en effet, c'est à la ligne 13 de l'inscription D que Westergaard pense retrouver le nom des Perses écrit

[cuneiform]

au lieu de

[cuneiform] ou de [cuneiform]

qui se trouve partout ailleurs.

Le texte persan correspondant étant assez embrouillé, grâce aux mots inintelligibles qu'il renferme et à la présence tout à fait inattendue du nom des Perses, je n'hésite pas à considérer comme plus que

douteuse l'identité du mot [cuneiform] et des noms réguliers [cuneiform] (Pa, Sa) ou [cuneiform] (Pa, Sa, Wa.), dont la forme est dissemblable.

Je crois donc, sans hésiter, que le mot [cuneiform] comporte un autre sens, et dès lors le rôle du signe [cuneiform], considéré comme une simple marque de distinction, redevient tout à fait indéterminé. D'ailleurs, à la ligne 17 de l'inscription de Nakch-i-Roustam transcrite par Westergaard lui-même, le nom de la Susiane commence par le signe d'attention ordinaire [cuneiform], suivi d'un [cuneiform]; force est donc de lui attribuer une valeur alphabétique. En résumé, il est difficile d'admettre l'emploi simultané de deux marques imprononçables, tantôt pouvant et tantôt ne pouvant plus se suppléer devant certains mots. Pour l'un, le clou vertical [cuneiform], il n'y a pas de doutes à conserver; pour l'autre, le clou horizontal [cuneiform], sa constance à la tête de certains mots me porte à croire qu'il représente une véritable prise de son, quelque chose comme un A ou un E aspiré. Ceci est tout à fait d'accord avec la valeur Ha que j'ai déduite, pour le clou horizontal, de l'analyse de plusieurs noms géographiques. Revenons maintenant au mot qu'il s'agit d'expliquer, et qui comporte, sans aucun doute, le sens de « monde terrestre », c'est-à-dire le même sens que le *bumi* du persan.

Dans ce mot, tous les signes, sauf le troisième,

qui se transcrit Rou, sont de valeur encore douteuse.

Nous venons de supposer que le premier comportait le son Ha ou He; en nous occupant du vocatif du nom d'Ormuzd, nous avons été conduits à supposer que le dernier signe était un O. Resterait à trouver la valeur du signe , si la chose est possible. Westergaard en analysant le nom géographique

(Nakch-i-Roustam, lig. 21 et 22), correspondant au mot persan lu par Lassen QHUDRAYA et assimilé au nom des Gordyéens ou Kardouques, les Kurdes modernes, reconstruit ce nom de la manière suivante :

et le trancrit Q AS Ra Ya, en y retrouvant un nom quelque peu différent à la vérité, quoique assez voisin du QHUDRAYA persan. Mais cette lecture est si incertaine, qu'il est à peu près impossible d'en rien conclure. Il n'en demeure pas moins constant pour Westergaard, que le signe est le signe initial du nom médique des Kurdes, quelle qu'en soit la vraie forme, et que par conséquent le signe représente une gutturale voisine de *g*, de *q* ou de *k*. Le savant philologue se demande ensuite si cette gutturale est quiescente ou si elle est munie d'un son voyelle? A cette nouvelle

question, Westergaard répond que, dans certains mots, le signe en question se trouve placé devant la lettre syllabique Kou, et que, par conséquent, il devrait être considéré comme quiescent; cela serait possible; mais nous devons faire observer que cette conclusion semble quelque peu en contradiction avec la forme même du nom médique des Kurdes, lequel ne pourrait que difficilement commencer par une gutturale suivie immédiatement de la sifflante syllabique Sà. Quoi qu'il en soit, je ne dois pas perdre de vue moi-même que je raisonne sur un nom de forme mal déterminée, et par conséquent de lecture douteuse.

Ce qui prouve d'ailleurs qu'il faut y regarder à deux fois avant d'admettre la valeur du *g* pour le signe , c'est que le prétendu nom des Kurdes a été déclaré par Rawlinson devoir se lire Madraya, et par suite représenter le nom de l'Égypte, מצור ou מצרים, ou مصر des sémitiques. M. Rawlinson doit infailliblement être dans le vrai, car il n'est pas probable que Darius, dans l'énumération des contrées qui lui étaient soumises, ait oublié l'Égypte, la plus merveilleuse conquête de sa dynastie. Nous proposons donc à notre tour de reconstruire, ainsi que l'a fait Westergaard, le nom géographique en question ; mais en le transcrivant MaSaRaYa. Dès lors notre signe ne peut être qu'une M mariée à une voyelle. Enfin ce qui achève de démontrer que le signe représente une syllabe affectée de l'articulation es-

sentielle M, c'est la forme du nom encore indéterminé des Sakes Humawada, mentionné dans l'inscription de Nakch-i-Roustam. Westergaard lit le nom UQBETYo, après l'avoir transcrit . Il est difficile de ne pas lire QuMa les deux premiers signes de ce nom en se laissant guider par sa forme persane.

Voyons maintenant quels sont les mots où la lettre se trouve, comme le suppose Westergaard, chargée de renforcer la gutturale , initiale du nom de Cyrus. Nous lisons, à la place correspondant à la phrase persane, *khshayathiya ahyaya bumiya wazarkaya*, « Rex hujus terræ magnæ, » le passage médique suivant, dans les inscriptions de Darius :

qui présente à Nakch-i-Roustam la variante importante qui suit :

Dans les inscriptions de Xerxès nous lisons :

Mais nous devons faire observer que l'inscription F

offre à la place du signe [cuneiform] le signe [cuneiform], et que le mot [cuneiform], qui se présente dans les inscriptions D, E, F, est remplacé par [cuneiform] dans l'inscription K, et par [cuneiform] dans l'inscription C.

Examinons ces différents passages avec l'analyse qu'en a donnée Westergaard.

Ce savant a parfaitement reconnu le rôle grammatical du monosyllabe [cuneiform], qui est pour lui l'équivalent du pronom persan *ima;* seulement, dans la phrase qui nous occupe, il suppose que le pronom [cuneiform] se trouve aussi placé à l'accusatif féminin, et cela parce que, dans le texte persan, le mot *bumim* est un accusatif féminin. Cette hypothèse est au moins hasardée, car rien ne nous prouve qu'en langue médique le mot correspondant au *bumi* persan était un substantif féminin. Pour Westergaard donc, [cuneiform], placé devant ou après le substantif auquel il se rapporte, est un accusatif.

Il considère comme deux formes du génitif féminin les mots

[cuneiform]

et [cuneiform]

que nous retrouvons dans les inscriptions de Xerxès et dans celle de Nakch-i-Roustam. L'ensemble des deux signes [cuneiform] placés après le signe [cuneiform] dans la première variante, lui paraît former un affixe ou une désinence génitivale QQU, en rap-

port avec la terminaison *hya* du persan, devenue le Qa du zend. Dans la seconde variante, les mêmes signes lui semblent toujours jouer le même rôle, et l'ensemble des signes constitue pour lui un second affixe, indice également du génitif. (Westergaard, p. 318.)

D'abord nous nous inscrivons contre l'emploi simultané de deux affixes différents placés à la suite d'un seul et même mot pour indiquer qu'il est au génitif. Quelque barbare que soit une langue, une pareille superfétation n'est pas admissible; elle l'est moins encore dans une langue entée sur une souche aussi parfaite que le sanscrit. A notre avis donc, il n'est pas possible que, dans l'expression suivante du pronom démonstratif dont la forme disséquée est ,

soit une désinence indice du génitif, et une seconde désinence ayant un rôle identique. Il y a donc tout autre chose dans ces six caractères, et nous allons voir s'il n'est pas possible de deviner ce qu'il y a réellement. Pour nous, , ainsi que nous l'avons établi plus haut, est une désinence indice du pluriel, identique avec la désinence turke لر *ler* ou *lar*, suivant les cas. Partout donc où nous trouverons cette dernière, nous sommes bien décidés à lui attribuer la même fonction, et par conséquent l'expression

[cuneiform]

contient pour nous un pluriel.

Comment dès lors expliquer l'emploi des deux formes [cuneiform] et [cuneiform]? Il n'y a qu'un seul moyen naturel, c'est d'admettre que dans la première nous devons reconnaître une abréviation de la seconde. Ceci posé, si nous mettons à part la désinence plurielle [cuneiform] et le pronom [cuneiform], il nous reste l'ensemble des signes

[cuneiform]

écrits par abréviation dans la première variante

[cuneiform]

seulement.

Voyons maintenant si avec cette hypothèse nous pouvons nous rendre compte des différents membres de phrase médiques que nous avons transcrits plus haut, comme correspondant au persan *khshayathiya ahyaya bumiya wazarkaya,* qui se traduit « rex hujus « terræ magnæ. »

Nous démontrerons ailleurs que le groupe [cuneiform] représente nécessairement l'idée de roi. Nous pouvons donc le séparer de nos phrases à analyser. Celle dont nous nous occupons présentement nous fait voir que l'équivalent du *bumi* persan, c'est-à-

dire le mot contenant l'idée d'univers créé, est en médique :

Nous pouvons donc encore distraire ce mot de nos variantes, en y joignant le pronom démonstratif qui le suit, et ce qui nous reste alors doit représenter la même idée que le génitif persan *wazarkaya.*

Voici le tableau de toutes les variantes de cette idée.

1.

var.

2.

var. [1]

3. [2]

var. [3]

4.

var.

[1] Dans la copie de MM. Coste et Flandin ce signe est écrit , et le signe , .

[2] Dans la copie de MM. Coste et Flandin ce signe est écrit .

[3] Dans la copie de MM. Coste et Flandin ce signe est écrit , aussi bien que dans celle de Schulz.

5. [cuneiform]

var. [cuneiform]

Commençons par examiner le mot [cuneiform]. La désinence plurielle [cuneiform] mise à part, il nous reste le thème [cuneiform], qui se transcrit MaKouRa ou KKouRa, suivant qu'on lit Ma ou K quiescent le signe indéterminé [cuneiform]. Le médique MaKouRaLaR serait-il le pluriel d'un substantif en rapport d'origine avec le grec *μακρός*, comme la forme MaKou elle-même? je n'ose me prononcer ni pour ni contre. Si l'on adoptait la lecture de Westergaard, on aurait évidemment un mot analogue au mot arménien *գաւառ gaouar*, « province, contrée », lequel a certainement une origine commune avec le mot grec *χώρα*. Dans ce cas, notre mot médique, avec la désinence du pluriel, signifierait « les pays, les contrées, les provinces ».

A quel mot est accouplé ce pluriel? Au mot [cuneiform], dans lequel nous ne saurions méconnaître un génitif du thème [cuneiform], grand, nombreux, excellent, dont nous avons analysé le pluriel [cuneiform], jouant le rôle de superlatif. Ici nous devons faire remarquer que la désinence ordinaire [cuneiform] du génitif s'est compliquée de la voyelle [cuneiform] placée devant, et que cette voyelle exprimée semble correspondre à un allongement de l'*a* qui suit l'articulation CH dans

le thème LaCHa. Notre phrase extraite du texte de Nakch-i-Roustam nous donne donc, en définitive, à peu près le sens suivant :

Roi de cet univers (formé) d'immenses contrées, ou bien roi de ce monde immensément grand.

La cinquième variante se termine par le superlatif déjà connu du thème ; la quatrième nous donne évidemment la transcription médique ÂZaKa, du mot persan *wazarka*, seu-

Â Za Ka

lement l'*r* intermédiaire a disparu, et nous serons forcés de reconnaître en bien d'autres passages que l'organe médique répugnait à l'admission d'une *r* quiescente dans l'intérieur des mots.

La troisième variante , comportant encore les deux lettres finales ZaKa de la variante 4, nous sommes fort porté à croire que nous avons ici une seconde transcription médique du même mot persan. Le signe [1], s'il est bien transcrit, et s'il n'est pas composé, doit alors représenter un son voisin de celui que comporte le signe ; mais si, comme je suis porté à le croire, il forme un groupe complexe de deux lettres distinctes, nous avons dans ce groupe MaZa et notre mot médique devient ainsi MaZaZaKa, mot dans lequel on retrouve encore un reflet du *wazarka* persan, reflet d'autant plus sensible que les articulations M et OU, pour l'organe médique, ont une très-grande affinité.

[1] Toutefois nous devons faire observer que les copies de Schulz

Quant à la deuxième variante, elle se transcrit

OUa-Â-Na-Za-Kh-Ka,

et elle nous fournit évidemment une troisième altération médique de notre mot persan *wazarka.*

De l'analyse qui précède nous ne pouvons conclure une valeur bien déterminée pour le signe [cuneiform sign]; nous croyons qu'il est l'image d'une syllabe labiale, mais il se peut aussi que Westergaard ait eu raison d'y voir une gutturale quiescente. Quoi qu'il en soit, nous pouvons maintenant transcrire le mot médique qui signifie l'univers dans les deux hypothèses, et nous obtenons le mot HaGRouO, ou HaMaRouO, qui comporte le sens du persan *bumi*, « la terre, l'univers ». Si la lecture de Westergaard était certaine, nous aurions un mot comparable au mot HaGRouO médique, c'est le mot mongol [Mongol word] *agar*, qui signifie littéralement « l'univers, l'immensité de la création ». Malheureusement nous ne saurions contester que la lecture HaMaRouO a bien des probabilités en sa faveur.

Quelle est l'origine de ce mot? J'avoue que je l'ignore complétement.

[cuneiform], A créé.

et de MM. Coste et Flandin sont d'accord pour écrire [cuneiform sign] le signe que je transcris ici Ma en adoptant provisoirement la lecture de Westergaard, lecture qui est peut-être erronée, à en juger par cet accord des voyageurs, qui ont copié sur place les inscriptions de Hamadan.

Nous voici arrivés à l'un des mots les plus intéressants du texte dont nous avons entrepris l'analyse.

Dans toutes les inscriptions, et à l'exception de celle de Nakch-i-Roustam seule, la première forme se présente constamment; à Nakch-i-Roustam, au contraire, c'est la seconde seule que nous rencontrons : la lecture matérielle du mot n'offre aucune difficulté, nous avons DèChTa ou TaSTa. De cette double forme d'un seul et même mot nous pouvons conclure, je crois, que l'orthographe de la langue médique était assez mal fixée encore, lorsque ces textes ont été gravés sur la pierre, ou, en d'autres termes, que l'écriture était assez peu familière à la nation, et même aux écrivains chargés de composer les textes que les graveurs devaient placer sur les rochers ou sur les édifices royaux.

Dans la première variante, où la syllabe initiale comporte la dentale douce D, munie d'un *è*, la sifflante qui suit est forte, comme dans notre mot destin. Dans la deuxième, au contraire, où la syllabe initiale semble comporter le son Ta plutôt que le son Da, autant que nous en pouvons juger par l'examen des mots qui nous ont fourni la valeur du signe , la sifflante intermédiaire est douce; ce balancement des dentales et des sifflantes était-il propre à l'organe médique? Nous l'ignorons, et nous devons nous borner à constater le fait en remarquant, de plus, que notre organe se prête assez mal au jeu réciproque des articulations précitées, indiqué dans nos deux variantes du mot signifiant : « il a créé ». Re-

marquons que dans les textes persans le mot correspondant est *ada*, dont le sens rigoureusement exact est : « il a donné », et qu'il provient de दा, « donner », et non de धा, « établir ». L'arménien a parfaitement conservé les deux nuances dans les mots *ետ* *jet*, « dedit, » et *եդ* *jed*, « posuit ». Lassen et Westergaard n'ont pas hésité à lui attribuer le sens plus étendu de « creavit, » et en cela ils ont eu certainement raison, car nous allons voir par l'analyse du mot médique correspondant, que le traducteur mède l'a compris exactement de même.

Guidés par la forme même du mot TaSTa, nous ne pouvons voir en lui qu'un imparfait ou un prétérit altéré du radical तक्ष् *takch*, « fabriquer, faire, construire », dont la littérature védique (West. *Radic. sansc.*) nous fournit des formes parfaitement analogues, तष्टा *tachta*, « il fabriquera », सुतष्टो *soutachtoh*, « bien fabriqué », etc. seulement, en passant dans l'idiome médique, ce mot, comme cela est arrivé pour beaucoup de mots versés par le sanscrit dans le zend, a subi des modifications qui, sans influer sur le radical proprement dit, ont néanmoins altéré la forme originelle de l'imparfait sanscrit du verbe तक्ष *takch*, qui serait *atakchat;* ainsi l'augment grammatical a disparu, et l'articulation complexe क्ष, qui est essentiellement dure, s'est transformée en une sifflante simple [1].

[1] Cette transformation du radical तक्ष qui, en passant dans le zend est devenu *tasch* ou *tas*, a été amplement signalée par le savant commentateur du Yaçna.

Quoi qu'il en soit, notre mot médique est certainement un imparfait employé comme prétérit du radical तक्ष् *takch*, avec le sens de : « il a fabriqué, il a créé ». Nous devons faire observer que notre mot ou , qui provient du sanscrit तक्ष्, nous présente une altération à peu près identique avec celle qu'a subie le sanscrit लक्ष pour devenir le médique. Westergaard ne s'y est pas mépris, et il regarde aussi notre mot comme le parfait d'un radical médique *tass* ou *tas*, se rattachant étroitement au radical sanscrit *touakch* ou *takch*.

KKa, qui.

le ciel.

Notre mot médique tient la place du mot persan *asmanam*, « le ciel » (le آسمان kurde, persan et turk, lequel est bien voisin du שמין chaldéen). Il signifie donc « le ciel ». Voyons d'abord comment ce mot doit se lire. Le premier signe est un A ou un E, le deuxième nous est encore inconnu ; le troisième est un K aspiré quiescent, et le quatrième un Ka. Ce dernier signe manque dans les cinq inscriptions cotées par Westergaard C, D, E, F, et NR (Persépolis et Nakch-i-Roustam). Il n'est exprimé que dans l'inscription de Darius de l'Elvend.

Quant au second signe , Westergaard le trouvant placé après le signe quiescent , dans le mot ou

, le considère comme devant représenter un son syllabique analogue au son Kh, et probablement la syllabe Kho. Cette conclusion paraît suffisamment confirmée par l'analyse du mot choisi par Westergaard, sauf le choix de la voyelle qui entre dans le signe syllabique en question. Notre mot , signifiant « le ciel », doit donc se lire, comme l'a pensé Westergaard,

AKHouKHKA, et plus fréquemment AKHouKH.

Où retrouver l'origine de ce mot bizarre? Je l'igore, mais s'il ne m'est pas possible d'en découvrir le père, je puis du moins en faire connaître le fils légitime. En turk, le ciel se dit كوك *kouk*, et personne, je l'espère, ne contestera l'étroite liaison qui unit le mot médique et le mot turk que je viens de mentionner.

Ce.

Nous voici arrivés à une nouvelle forme de pronom démonstratif médique. Nous avons vu que le pronom , placé devant ou après le nom auquel il se rapportait, représentait le pronom démonstratif dans le cas où l'objet désigné était rapproché. Le pronom nous semble employé spécialement pour désigner les objets éloignés. Nous avons reconnu déjà que les deux signes Hou et OUa, ou , permutent quelquefois, et par suite, que l'un et l'autre doivent comporter un son bien voisin de la diphthongue OU. Nous avons

admis que représentait Hou; notre pronom démonstratif se transcrit donc HouDè. En persan nous avons la diphthongue OU rendue par le signe , qui ne diffère de notre signe médique que par la position des signes. En écriture assyrienne, le nom d'Ormuzd s'écrivant

A Hou Ra Ma Z D A.

le signe doit comporter aussi le son Hou. Au reste il y a à peu près entre le D médique et le D assyrien , ou , la même différence qu'entre le médique et le assyrien. Enfin, en Assyrien, la lettre est un R quiescent comme dans le nom

K CHa A CHa R CHa.

de Xerxès et entre l'H aspirée et l'R, il y a bien quelque affinité. Mais revenons à notre pronom démonstratif HouDè, employé pour désigner les objets éloignés, et correspondant au pronom persan *aoua*. Il me paraît assez naturel de le rattacher à l'un des pronoms démonstratifs sanscrits *idam* (le père du *id* latin) ou *adah*. Le latin *illud* semble avoir une certaine liaison avec notre HouDè médique, mais le grec ὅδε, ἥδε, τόδε, nous paraît s'en rapprocher plus encore. Quant aux pronoms démonstratifs arabes ذا, هذا, peut-être ne présentent-ils qu'une

similitude fortuite, bien que cela soit assez peu probable. En kurde, le pronom démonstratif pour les objets rapprochés est او, et pour les objets éloignés اوی; en turk, c'est اول ou او, « celui-là », et بو ou شو, « celui-ci »; en mongol, les pronoms sont ᠡᠨᠡ *ena* et ᠲᠡᠷᠡ *tara;* ils sont, en géorgien, ეს *es* ou ესე *ésé*, et ამან *aman*, « ce », ის *is*, « celui ». Ces dernières formes sont donc bien distinctes du pronom médique.

En résumé, le pronom démonstratif médique se lit HouDè; il se place après le nom et désigne les objets éloignés. L'inscription D nous fournit, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, la variante, qui se transcrit HouOUDè, et qui ne diffère de la forme ordinaire que par l'intercalation de la diphthongue que comporte le signe syllabique. Cette variante a de plus l'avantage de démontrer, à notre avis, du moins, que le signe est une diphthongue OU, mais nous devons rappeler encore que c'est précisément de l'étude de cette variante que Westergaard a conclu que le signe était un T.

DèchTa, il a créé.

KKa, qui.

Les mortels.

Ce mot est encore un des mots les plus importants de notre texte à expliquer; sans aucun doute,

il correspond à l'accusatif persan *martiyam*, signifiant « l'homme, le mortel ». Ce mot paraît dans le texte, d'abord dans la phrase qui nous occupe , et qui correspond au persan *hya martiyam ada*, « qui mortalem dedit, » pour « créa- « vit. » Dans l'inscription de Nakch-i-Roustam nous lisons simplement (lig. 2) : sans affixe aucun, tandis que, dans l'inscription de Xerxès de l'Elvend, nous trouvons par un , au lieu d'un ; mais il est plus que probable qu'en ce point il y a une faute de copie; nous le retrouvons dans cet autre membre de phrase qui suit immédiatement :

(ou)

et qui correspond au persan *hya shiyatim ada martiyahya*, « qui fortunam *ou* vitam dedit mortalis ». Nous ne pouvons avoir d'incertitude sur la différence des cas auxquels se trouve placé le substantif médique signifiant l'homme; la première fois il est à l'accusatif comme régime direct du verbe DèChTa, il a créé, la seconde il est au génitif comme dans le texte persan. Déjà nous avons vu que la désinence du génitif était Na; d'une autre part, nous avons reconnu que la désinence

était l'indice du pluriel. Nous ayons donc à retrouver la transcription et l'origine d'un thème [cuneiform], qui fait au génitif pluriel [cuneiform], et à l'accusatif pluriel [cuneiform]. La forme du nominatif étant (Nakch-i-Roustam, lig. 35) [cuneiform]. Westergaard (p. 318) ne s'y est pas mépris, et il a analysé avec précision ces deux formes grammaticales du thème [cuneiform].

Pour lui l'affixe [cuneiform] se retrouve clairement dans l'affixe turk *ler*, et les deux affixes [cuneiform] et [cuneiform], sont, le premier, l'affixe persan moderne را, indice du datif et de l'accusatif, et le second l'affixe ordinaire Na ou N du génitif médique[1].

Nous voici donc parfaitement d'accord avec Westergaard sur le rôle des désinences qui affectent le thème radical [cuneiform]. Il est étonnant que ce savant philologue n'ait pas donné à cet aperçu sur les affixes tout le développement dont il était susceptible. Passons actuellement à la lecture du radical en question. Westergaard a établi cette lecture sur les deux hypothèses qui suivent : le signe [cuneiform] ne se retrouve que dans les deux mots [cuneiform]

[1] Je ne saurais admettre cette incertitude de transcription du signe [cuneiform]. Dans une écriture aussi éminemment syllabique que l'écriture médique, un signe dont la transcription Na a été une fois bien établie, ne saurait, en aucune façon, devenir une N quiescente.

[cuneiform] et [cuneiform] ou [cuneiform], dont le dernier (Nakch-i-Roustam, lig. 47) correspond, dit-il, au persan *pathi*, voie, chemin. Malheureusement, ce mot est d'apparence plus que douteuse, à en juger par la copie de Westergaard lui-même, et d'ailleurs il commence par la lettre [cuneiform], dans laquelle je ne puis voir autre chose que la syllabe douce aspirée Ha. Quant au second signe [cuneiform] ou [cuneiform], il n'est pas copié, il est deviné, et une interprétation basée sur un pareil auxiliaire est de peu de valeur. Après avoir adopté cette première hypothèse, qui attribuait au signe [cuneiform] la valeur Thi, Westergaard a été tout naturellement conduit à donner au premier signe [cuneiform] la valeur Wo pour Mo, qui restait seule à sa disposition, parce qu'il pensait avoir déterminé les syllabes W, Wa, Wi, We, et peut-être Wou; en effet, il lui avait été facile de reconnaître que, dans l'idiome médique, le OU et l'M avaient une affinité extrême, puisque le nom des Mèdes eux-mêmes s'écrivait [cuneiform] OUaDa pour MaDa. D'un autre côté il n'était pas moins certain que l'organe médique répugnait à l'emploi de la lettre R dans l'intérieur des mots. Il était donc fort tentant de retrouver un mot WoTHi pour WoRTHi ou MoRTHi, tout à fait analogue au *martiya* persan. Malheureusement, cette double hypothèse pèche par sa base, puisque la valeur THi du signe très-rare [cuneiform] n'est nullement prouvée.

En persan moderne, *un homme*, se dit مرد; en ar-

ménien, մարդ *mard* a la même signification; enfin en kurde مر ou مروی *mer* ou *merovi* veut dire à la fois « homme » et « mort. » Tous ces mots sont évidemment de même origine que le sanscrit मर्त्यः *martiya* des inscriptions persanes. Il n'y aurait donc rien que de très-naturel à trouver dans le médique un mot analogue.

Pouvons-nous, comme l'a fait Westergaard, nous contenter, pour ce même mot, d'une hypothèse au lieu de démonstration? Non sans doute; mais néanmoins cette réserve ne doit pas nous interdire entièrement les hypothèses, à l'aide desquelles seulement il est possible d'avancer dans les recherches qui peuvent conduire à la solution d'un problème de déchiffrement semblable à celui qui nous occupe; mais il reste bien entendu qu'il faut légitimer *à posteriori*, plutôt dix fois qu'une, les hypothèses qui doivent passer à l'état de vérité scientifique. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que Westergaard ait touché la vérité en admettant que notre mot devait se lire WoTHi pour MoTHI ou Mo(R)-THi[1].

Le nom de la Sattagétie s'écrivant

Ra TH Ta Kou Ch.

[1] Le signe persan qui représente l'articulation M est . Il y a une assez grande analogie de forme entre ce signe et le signe médique , pour voir dans cette analogie un motif de plus pour se ranger à l'opinion de Westergaard et pour attribuer au signe médique une valeur syllabique comme celle que lui attribue ce savant.

nous pouvons admettre que le signe est un TH quiescent, et par conséquent rien n'empêcherait que le signe ne fût véritablement un THi, comme l'a soupçonné Westergaard, si toutefois il était certain que la consonne qui y entre fût un TH plutôt qu'un D. Nous adopterons donc la transcription proposée par Westergaard, mais avec un point de doute et tout à fait provisoirement.

DêChTa, a créé.

Ce verbe, employé dans l'inscription de Darius de l'Elvend, est remplacé, dans l'inscription de Nakch-i-Roustam, par le verbe

Dè OU Tou Ch Ta.

et dans l'inscription de Xerxès de l'Elvend par le verbe

Hou Ta K? Ta.

qui sert dans la phrase : « qui a fait Darius ou Xerxès roi », correspondamment au persan *aqunaush.* L'inscription K nous fournit la variante suivante de ce dernier verbe :

OU Ta K? Ta.

Nous n'avons plus à revenir ici sur le sens, la transcription et l'origine du mot ou . Nous allons donc nous

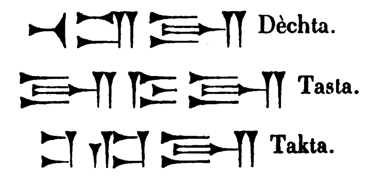
occuper uniquement des deux autres formes; la première se transcrit DèOUTouChTa.

Westergaard, qui la transcrit TuTHTuSTa, y voit simplement un parfait réduplicatif de la même racine TauS ou TaS, qu'il assimile au sanscrit *touakch* ou *takch*, origine du parfait déjà reconnu TaSTa ou DèChTa. J'admettrais volontiers cette explication de la forme réduplicative, si elle ne s'était évidemment compliquée d'une diphthongue Oua, qui doit jouer nécessairement un rôle particulier, puisqu'elle est isolée au lieu de se trouver impliquée dans un signe syllabique qui aurait la valeur Dou ou Tou. Dès lors, je suis conduit à rechercher, dans la première syllabe , la trace du préfixe sanscrit सु, « bien, » devenu le εὐ des composés grecs, et qui en passant dans le zend a pu subir une modification fréquente qui consiste à changer en H le स *sa* sanscrit. L'adjonction de ce préfixe aurait pu réagir sur le redoublement du radical et l'affecter de la voyelle OU au lieu de lui laisser sa voyelle radicale A. Quoi qu'il en puisse être de cette explication, la présence du signe initial devant la diphthongue , ne me paraît pas facile à comprendre; ce que nous pouvons dire pour excuser notre insuffisance, c'est que nous marchons à tâtons dans la recherche des règles grammaticales d'une langue à retrouver, et qu'il ne saurait s'ensuivre qu'un fait ne peut pas être, parce que nous n'en démêlons pas l'origine, et parce qu'il ne se rattache pas immédiatement à des faits grammaticaux bien établis

pour l'idiome qui a servi de souche à l'idiome cherché. Nous persistons donc à penser que notre mot médique , est
Dà OU Tou Ch Ta
le prétérit d'un verbe qui avait le même sens et la même origine étymologique que le sanscrit सुतक्ष्, « bien fabriquer ». Du reste, ce mot peut aussi se rapprocher de la forme radicale sanscrite त्वक्ष् *tvakch*, « construire », d'où provient le nom de *tvachtri*, « de l'architecte céleste ». Nous allons voir la présence de ce préfixe analogue au sanscrit सु se manifester d'une manière bien plus certaine dans la forme verbale qui nous reste à étudier, à savoir ou .

Cette fois la permutation de et de n'est pas et ne peut pas être un effet du hasard. A notre avis, le premier signe se prononçait Hou avec aspiration, et le second OU seulement sans aspiration. Le graveur de nos inscriptions se contentant d'écrire le son qui frappait son oreille, aura très-bien pu substituer le signe , dégagé de l'aspiration, au signe , qui comportait l'aspiration H, remplaçant suivant l'esprit de l'idiome zend le स sanscrit. La syllabe Hou était donc l'équivalente de la syllabe sanscrite सु *sou*, signifiant « bien », et notre mot a dû être d'une forme complétement analogue à celle du mot sanscrit सुतष्टो, « bien fabriqué », en zend *houtaçtahe* (Yaçna, p. 279), « qui a une bonne constitution ».

Le second signe de notre mot est le Ta, du nom de la Cappadoce, en persan *Katapatouka.* Le dernier signe est le Da dur ou mieux Ta; nous avons donc un parfait de formation complétement analogue au prétérit ou , de sorte que nous pouvons, *à priori*, considérer le signe , comme l'image d'une articulation quiescente. D'abord nous connaissons le signe analogue , qui se lit Kou ou Ko, à en juger par sa position initiale dans le nom de Cyrus. Nous pouvons donc essayer, avant toute autre valeur, celle du K; nous avons ainsi un verbe HouTaKTa, dans lequel, en dégageant le préfixe Hou, nous retrouvons le prétérit d'un radical TaK. Ce radical ne me paraît pas devoir être distingué du sanscrit त्वक्ष् ou तक्ष्, qui, sans aucun doute, a donné naissance aux mots grecs *τεύχω*, *τειχέω*, *τειχίζω*, *τεῖχος*, etc. et à tant d'autres, dont le sens et la forme sont certainement bien voisins. Il n'y aurait donc, ce me semble, rien de bien étrange à ce que, dans l'idiome médique, il se présentât, abstraction faite des particules préfixes, trois formes distinctes,



d'un seul et même radical primitif, puisque en sans-

crit, c'est-à-dire dans une langue bien plus voisine de la formation primitive du radical, celui qui nous occupe se présente sous les deux formes distinctes Touakch et Takch. Nous sommes donc bien tenté d'admettre cette valeur K du signe , et en conséquence nous lisons HouTaKTa notre mot médique

Mais si nous nous sommes laissés guider par l'analogie apparente des signes et pour attribuer à chacun d'eux l'articulation essentielle K, nous devons également tenir compte de l'analogie de structure bien plus évidente encore du signe qui nous occupe et du second signe du nom de Cyrus. Quand nous nous occuperons de ce nom, nous verrons qu'il est fort probable que ce signe, lu Ro par Westergaard, n'est qu'une chuintante quiescente. En admettant cette valeur, nous aurions ici le mot HouTaCHTa qui deviendrait, pour ainsi dire, identique avec le zend *houtaçtahe* cité plus haut. Il y a d'ailleurs une étroite liaison entre l'articulation K et l'articulation CH, puisque l'un supplée l'autre perpétuellement, comme dans *canis* devenu « chien », *catena*, « chaîne », *caput*, « chef », *calidus*, « chaud », et mille autres. Peut-être donc le signe se lisant Ch, ce même signe, compliqué d'un clou vertical de plus , se lisait-il K.

KKa, qui.

Le sort, le destin, ou mieux, la vie.

Nous rencontrons deux fois une variante importante de ce mot; c'est la suivante :

qui se présente dans les inscriptions D et E de Westergaard.

Dans celle-ci, toutes les lettres nous étant déjà connues, nous trouvons le mot CHiYaTiCh, qui n'est évidemment que le mot *shiyatim* du texte persan, abstraction faite de la désinence de l'accusatif. Ce mot a donc été introduit, ainsi que nous aurons souvent à le constater par la suite, dans son texte, par le traducteur mède, et nous pouvons dès lors supposer que la première forme est la transcription pure et simple de l'accusatif persan *shiyatim*. Cette hypothèse nous fournit la valeur M du signe , valeur que beaucoup d'autres faits corroborent.

L'origine réelle de ce mot est si difficile à découvrir, que des philologues comme Lassen, Westergaard et Rawlinson y ont pour ainsi dire renoncé. Les deux premiers traduisent ce mot par le destin, la fortune; le dernier préfère y voir le sens « la vie ». Je ne me permettrai pas de me prononcer entre ces deux opinions hypothétiques. M. Rawlinson a pensé justifier sa version par l'analyse du membre de phrase suivant (de l'inscr. 1, lig. 23) : *hya duvaistam shiyatish akhshata*, auquel il donne le sens lit-

téral « the longest enduring (or unbroken) life, » tandis que MM. Lassen et Westergaard le traduisent par : « sit (in) longissimum (tempus) fortuna inco-« lumis. » Je ne me sens pas de force à démontrer quelle est la meilleure de ces deux versions, mais je dois avouer qu'à la simple lecture des deux passages dans lesquels ce membre de phrase se trouve inséré, et tels qu'ils nous sont fournis par M. Rawlinson d'un côté, et par MM. Lassen et Westergaard de l'autre, je n'hésite pas à donner la préférence à la version proposée par le savant consul de Baghdad.

Quoi qu'il en soit, le mot [cuneiform] était certainement, comme en persan, le nominatif d'un substantif féminin dont l'accusatif était [cuneiform]. Ce mot aura passé de toutes pièces dans l'idiome médique, dans lequel nous avons déjà reconnu un paradigme des cas assez peu fixé, et si peu fixé que le nominatif servait à peu près indifféremment pour représenter les autres cas. Nous avons une bonne preuve de plus de ce fait dans l'emploi du *shiyatim* persan, transcrit lettre pour lettre avec sa désinence de l'accusatif, et dans celui du nominatif régulier *shiyatis* du même mot, précisément dans la même phrase, et par conséquent lorsqu'il s'agit encore de l'accusatif.

Si le mot

[cuneiform]

était régulièrement formé, grammaticalement parlant, et non copié simplement par les rédacteurs

mèdes des inscriptions qui le contiennent, nous en devrions forcément conclure que l'idiome médique comportait deux désinences indices de l'accusatif :

1° l'affixe را qui se retrouve dans le persan moderne;

2° l'affixe M, venu directement du sanscrit, et qui a persisté dans le latin.

DèChta, a donné, a créé.

Me THi? La Ra Na.

Des mortels, des hommes.

KKa, qui.

KHSaRaCHa

ou

KHSaRaCHCHa.

Xerxès.

Nous voici arrivés au nom du roi Xerxès, écrit en persan *Kshayarsha*. Ce nom offre deux variantes qui ne diffèrent que par l'intercalation, dans l'une d'elles, de la chuintante quiescente , devant la syllabe chuintante CHa.

Ce nom est ici à l'accusatif; il ne présente aucune trace de désinence. En faut-il conclure qu'en langue médique les noms propres étaient indéclinables? Je ne le pense pas, puisque nous avons trouvé le nom divin Ormuzd affecté des désinences du génitif et du vocatif.

A la place du nom de Xerxès on trouve dans quelques textes le nom de son père. Darius écrit de la manière suivante et également dépourvu de la désinence de l'accusatif :

Da Ri Ya Wa OU CH.

Toutes les lettres qui entrent dans la composition de ces deux noms royaux sont, nous le croyons du moins, de valeur indubitable. On remarquera l'emploi, devant la diphthongue OU, du signe , qui a dû nécessairement comporter un son voisin de la syllabe Ma et de la syllabe Wa, puisque ce signe sert d'initiale au nom des Mèdes. Le nom de Darius se présente avec la même forme au génitif dans toutes les inscriptions de Xerxès au point où le roi des rois se dit fils de Darius.

Roi.

Voici encore un mot monosyllabique que nous sommes condamnés à deviner plutôt qu'à lire, parce que le signe qui le compose n'a été jusqu'ici renconté dans aucun autre mot : ce signe à lui seul signifie roi. Il ne saurait y avoir le moindre doute sur la légitimité de cette interprétation, mais comment le transcrire? Westergaard, guidé par la forme même du nom médique royal Cyaxares ou mieux Κυαξάρης, transmis par Hérodote, a pensé que ce nom se composait de la syllabe Κυ ou Κυα, com-

portant la signification de «roi, chef», suivie d'un nom équivalant au nom KHSaRaCHâ, «Xerxès», de telle sorte que ce nom «Kyaxares» aurait signifié littéralement «le roi Xerxès». J'avoue que cette hypothèse me paraît extrêmement séduisante et je l'adopte sans hésitation.

Nous avons d'ailleurs une foule de bonnes raisons en faveur de cette ingénieuse hypothèse, et le savant commentateur du Yaçna, dans une dissertation du plus haut intérêt (p. 426 et suiv.), a jeté la plus vive lumière sur ce mot curieux, qui a servi à la composition de tant de noms royaux, et entre autres à celle des noms antiques qui, à une époque récente, comparativement à celle où le royaume des Mèdes existait, étaient encore portés par ces illustres souverains issus de la race de Seldjouk, les Keï-Khosrou, les Keï-Kobad et les Keï-Kaous (کیخسرو، کیکاوس، کیقباد). Cette discussion profonde ne saurait laisser subsister, dans l'esprit même le plus prévenu, l'ombre d'un doute sur l'origne et le sens de ce mot کی, qui provient du zend 𐬐𐬀𐬎𐬎𐬁 *kavâ*, transcrit en sanscrit par Neriosengh कइ *kaï*, et rendu par lui par le mot राजा *râdjâ*, «roi». Ce mot *kava*, notre savant confrère conclut en l'identifiant avec le sanscrit कवि *kavi*, non pas dans le sens de poëte, sens que ce mot a le plus souvent, mais dans l'acception de soleil que lui donne Wilson, et en cela il a très-certainement raison. Il cite à l'appui de cette opinion, qui rendrait compte du titre des rois kaïaniens, le titre analogue de fils du soleil ou de la famille du

soleil, donné à une dynastie célèbre de rois indiens. Je me bornerai à faire observer, à l'appui de cette opinion, que, de toute antiquité chez les Égyptiens, tous les rois sans exception se sont intitulés *phra* ou *phré*, soleil (en hébreu פרה, d'où nous avons tiré notre mot « Pharaon »), et fils du soleil ([hiéroglyphe], *Che-Ra* ou *Si-Re*). L'assimilation du thème *kava* au sanscrit कवि est donc aussi ingénieuse que solide[1].

Si chez les Mèdes le mot *kaï* signifiait « roi », réciproquement il est assez naturel de lire *keï, kaï, ke* ou *ki*, le monosyllabe médique qui signifie « roi ». Nous adoptons donc pleinement l'hypothèse heureuse de Westergaard. Voyons maintenant quelles sont les différentes modifications grammaticales que peut subir le mot médique [cunéiforme] *keï*, roi.

Dans la phrase qui nous occupe, le titre royal doit être forcément à l'accusatif, comme le montre le texte persan, et effectivement ce titre est compliqué de la désinence [cunéiforme], dans laquelle nous avons, avec Westergaard, reconnu l'indice persan را de l'accusatif.

Il n'y a pas une seule des inscriptions dont nous nous occupons qui ne contienne plusieurs fois de suite le titre roi au nominatif, et constamment il se présente alors sous la forme simple [cunéiforme]; c'est donc là le nominatif.

Le titre roi des rois est rendu par les groupes

[cunéiforme].

[1] Notons en passant qu'en arménien le mot կայ *kaï* signifie *stat*, « il est debout, il est ».

Dans les inscriptions de Darius et dans les inscriptions de Xerxès par les suivants :

Le génitif pluriel présente donc les deux formes que nous fournissent ces deux passages. Dans la première il est clair que l'affixe, indice ordinaire du pluriel, s'est ajouté au thème , avec intercalation de la diphthongue OU, mais sans désinence indice du génitif. Dans la deuxième variante, la même diphthongue intercalaire est suivie de la voyelle et de la désinence régulière du génitif . Ces deux génitifs pluriels se transcrivent donc

KeïOULaRa et KeïOUYNa.

Le génitif en me paraît rappeler de bien près le génitif mongol en , comme dans , génitif du thème , « Dieu, ciel », qui n'est que le تكري turk.

Nous en pouvons conclure que le pluriel comportait les deux formes distinctes KeïOULaRa et KeïOUY, à moins que le groupe YNa ne constitue la véritable désinence du génitif plutôt que le Na isolé.

Les inscriptions de Xerxès présentent le membre de phrase

correspondant au persan *daryawahus khshayathiyahyia pouthra*, « fils de Darius roi ». Ici nous avons évidemment notre mot roi placé au génitif, et il se présente néanmoins sous la forme simple du nominatif [cuneiform]. Nous avons vu l'accusatif régulier [cuneiform] accompagné de la désinence [cuneiform]; quelquefois aussi l'accusatif est identique avec le nominatif, c'est-à-dire qu'il se rencontre dépouillé de la désinence [cuneiform]. Ainsi, dans tous les textes médiques, dans la phrase correspondante au persan *aiwam parounam khshayathiyam*, littéralement, selon Lassen et Westergaard, « seul de beaucoup roi. » plutôt que « aussi bien de beaucoup roi, » comme l'a traduit Rawlinson. L'accusatif *khshayathiyam* est ici rendu par le mot [cuneiform], sans désinence, nouvelle preuve du peu de fixité des règles grammaticales qui régissaient le paradigme des cas dans la déclinaison médique. A la ligne 28 de l'inscription de Nakch-i-Roustam, Westergaard a copié le mot [cuneiform] dans un membre de phrase qui correspond certainement au persan *mam khshayathiyam akounaoush*. Ici donc le mot [cuneiform] doit être à l'accusatif, et nous le rencontrons avec la forme [cuneiform] Keï-OUNaY. Cette forme est-elle admissible? Je crains bien qu'elle n'implique une faute de copiste de la part du lapicide, car, à l'intervertissement près de deux signes seulement, cette forme est celle du génitif pluriel; d'ailleurs, nous n'en trouvons pas d'autre

trace ailleurs. Nous ne l'inscrirons donc qu'avec une entière réserve au paradigme des cas du thème .

Récapitulons maintenant ce que nous avons trouvé pour ce mot, et nous obtiendrons le tableau suivant :

SINGULIER.

Nominatif.	Keï.
Génitif.	Keï.
Accusatif.	Keï ou Keï Ra ou Keï OU Na Y. ?

PLURIEL.

Nominatif. (Probable.)	Keï OU La Ra ou Keï OU Y.
Génitif.	Keï OU La Ra ou Keï OU Y Na.

On le voit, ce que nous avons pu recueillir de notions sur les formes grammaticales du mot Keï, prouve à merveille que les désinences des cas étaient fort peu nécessaires dans l'idiome médique,

bien loin d'y être d'un emploi régulier et indispensable.

HOUTaKTa, il a bien fait.

Seul, unique.

Le mot persan correspondant, *aiwam*, est traduit par Lassen et par Westergaard « one, the only one, seul, uniquement seul », et le mot médique , affecté ou non du signe d'attention , a naturellement reçu le même sens dans la version de Westergaard. Rawlinson s'est, je le crois, écarté du sens rigoureusement littéral, en admettant que les deux membres de phrase commençant par *aïwam* offraient une sorte de balancement de deux idées liées entre elles par une particule double signifiant aussi bien que. Ce qui lui a suggéré cette idée, c'est comme il le dit dans une note (pag. 287, que « the « median equivalent of *aiwam* is unquestionably a « particle, for it is not subject to inflexion, l'équi- « valent médique d'*aiwam* est incontestablement une « particule, parce qu'il ne peut recevoir d'inflexion. » Cette assertion positive ne peut être que le résultat d'une étude trop superficielle des textes médiques; Westergaard qui les a disséqués avec un soin extrême ne pouvait commettre la même erreur; aussi le mot qui nous occupe est-il pour lui un véritable accusatif muni de l'affixe d'un thème qu'il lit KHo, et auquel il donne le sens déjà mentionné de « *one, only*, seul, seulement, unique, uniquement. » Westergaard a de plus déterminé la nature

de l'articulation essentielle qui constitue la valeur présentée par le signe, en remarquant que dans un même mot écrit une fois, comme par exemple le nom de Xerxès, avec une articulation quiescente destinée à renforcer la consonne de la syllabe qui suit, notre signe est précédé du signe, qui est certainement le KH quiescent. Le signe est donc certainement l'image d'une syllabe gutturale, mais est-elle aspirée comme la quiescente qui la précède? Cela n'est pas possible à décider, vu que cette même aspirée se rencontre devant le signe Ka, dans le mot HaKHouKHKa, « ciel », et que d'un autre côté pour le pronom QQa ou KKa, nous avons le groupe. Quoi qu'il en soit, la forme même du mot turk كوك, signifiant « ciel », nous révèle, je crois, la nature de la voyelle inscrite dans le signe syllabique, lequel, en définitive, doit très-probablement se transcrire KHou ou KHo, puisque nous avons par le nom de Cyrus l'équivalent de la syllabe Kou.

Il ne suffit pas de savoir comment doit se prononcer le mot médique qui signifie « un, seul, unique », il faut encore reconnaître quelle en est l'origine. En sanscrit, *un* se dit *eka* (kurde et persan یك *iek*, grec *ἕκαστος*, sanscrit *ekeïka*). Je n'hésite pas à retrouver dans notre KHo médique un descendant du (एक) sanscrit, dont la voyelle prosthétique sera tombée avec le temps. Nous avons déjà rencontré

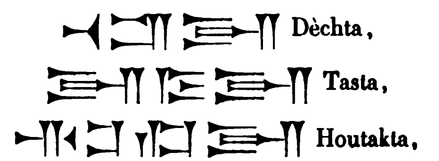
un fait grammatical parfaitement analogue dans la comparaison du médique HaKHouKHKa, le ciel, devenu le کوك turk. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de ce que *eka* soit devenu KHou ou KHo seulement en passant de l'Inde dans la Médie.

De beaucoup.

Habitués que nous le sommes déjà à l'analyse des mots médiques, nous pouvons immédiatement reconnaître, dans cet équivalent certain du persan *parounam*, « multorum », la désinence Na du génitif. Reste alors un thème dont il faut essayer de nous rendre compte.

Le génitif pluriel *parounam*, formé du sanscrit पुरु, signifie, on le sait à merveille, ce que signifient le grec *πολύς, πολλοί*, et le latin *plus, plurimus*, dont ce mot sanscrit est évidemment le père. Le mot *parunam* signifie donc littéralement « *multorum*, de beaucoup », ainsi que l'ont pensé Lassen et Westergaard. Rawlinson, par extension, lui donne le sens abstrait de peuple, mais j'avoue que j'aime toujours mieux m'en tenir au sens restreint et positif, de peur de faire fausse route. Ceci posé, notre mot médique signifiant « de beaucoup » est évidemment un composé qui semble comporter un thème, que je suis bien tenté d'assimiler au RaCHa ou LaCHa,

signifiant grand, dont nous nous sommes déjà occupés à plusieurs reprises. Il est fort possible, d'ailleurs, que la lettre syllabique ait remplacé dans notre composé la syllabe , par suite d'une action réciproque de l'articulation gutturale incidente , action dont nous n'avons pu méconnaître les traces dans les trois formes orthographiques si distinctes



d'un mot ayant une seule et même signification. S'il en était ainsi, mis à part, il nous resterait un thème , qui deviendrait, à la radicale près, au lieu de , identique avec le génitif pluriel du mot roi, . Il n'est guère possible qu'il y ait là une ressemblance fortuite, et de même que était forcément le thème du génitif pluriel , de même doit être pris pour le thème du second composant de notre génitif pluriel . Or, ce thème n'est autre chose que celui auquel nous avons reconnu le sens de « un, unique, seul ». Le composé , comportant à la fois les idées, grandeur et unité, signifiait-il : « en grand nombre »? Je ne me permettrai

pas de le décider, et je me bornerai à faire observer que le thème *un* entre évidemment dans la composition peut-être analogue des mots *univers*, *universel*, de même que dans le mot *chacun*, qui joue un rôle bien voisin de celui que joue le mot *tout*, *tous;* enfin le grec *ἕκαστος*, descend en droite ligne du एक sanscrit.

Notre mot médique présente les trois variantes suivantes :

La Sa KHou OU Na.

Incriptions de l'Elvend et de Nakch-i-Roustam, NR, F et O de Westergaard.

La Sa KH KHou OU Na.

Inscriptions C et E.

La Sa KHou OU Y Na.

(Le signe n'étant omis que dans les inscriptions de Nakch-i-Roustam et de l'Elwend.)

Enfin, l'indice d'attention précède ce mot composé dans les inscriptions C et O.

Keï, roi, *Khshayathiyam.*

Nous avons déjà fait remarquer que le thème , sans désinence, représentait en certains cas l'accusatif.

KHouRa, seul, unique, *aïwam.*

La Sa KH KHou OU Y Na.

De beaucoup, *parounam.*

Je me borne à reproduire ici la variante la plus complète de ce mot, déjà étudié un peu plus haut.

F Ra Ma, Wa Da, Ta Ra M.

Empereur.

Voici encore un mot d'une très-grande importance et dont Westergaard a parfaitement rendu compte. Ce mot correspond au persan ancien *framataram*, qu'il compare avec raison au persan moderne فرماندر *firmandar*, « celui qui donne des ordres, qui commande », en un mot « l'empereur ». Le persan moderne فرمان *firman*, « ordre écrit, firman », n'est évidemment que le sanscrit प्रमाण *pramâna*, « écriture », et le mot دادار, qui n'est que le *dator* latin, et que le datar zend, signifie littéralement « donateur, celui qui donne ». C'est donc avec toute raison que le mot *framataram* du persan ancien peut et doit être traduit par l'*imperator* latin, dont il comporte exactement le sens.

Notre mot médique, sous la forme que nous venons de lui donner, n'est que la transcription lettre pour lettre du *framataram* persan, et nous en déduisons immédiatement la valeur approchée du signe initial, en vérifiant la valeur de l'M quiescente pour le signe .

J'ai dit que la valeur du signe , déduite de notre mot médique, n'était qu'approchée. En voici la raison : nous trouverons plus loin, en nous occupant du mot qui remplace le *dariya* persan, le signe , immédiatement suivi de la syllabe chuintante . Je me déciderais difficilement à admettre l'existence d'un mot commençant par la consonnance FCHa. J'aime mieux, je l'avoue, croire que ce mot doit se lire FiCHa ou FaCHa, avec intercalation d'une voyelle encore indéterminée.

Mais cette variante, qui se trouve dans les inscriptions de l'Elvend, n'est pas la seule qui se présente dans les textes à notre disposition. Dans l'inscription D nous lisons :

F Ra Wa Ta Da Ra Na.

M.

FRaMaTaDaRaNaM, et ici nous retrouvons bien mieux le mot moderne دادار, écrit sans la contraction qui se manifeste dans le composé médique analysé plus haut, et dans le mot moderne فرماندار; mais cette variante présente une intercalation du signe dont je ne saurais rendre compte, parce que la désinence isolée, que nous voyons d'ordinaire caractériser le génitif, et qui cette fois seulement est affectée à l'accusatif, peut l'être par erreur du lapicide inscrivant un nom persan qui ne lui était pas suffisamment familier. Enfin,

l'inscription de Nakch-i-Roustam remplace le mot correspondant au persan *framataram* par le composé suivant :

qui se lit

Pi Ni M DHa Ta Ti Ra

et que Westergaard transcrit PHiNiM-DaTTiR, en retrouvant dans le premier mot une dégénérescence médique du mot *frama*, transporté lettre pour lettre dans le texte, quand le traducteur médique a suivi pas à pas le texte persan, mais ayant subi la modification qui l'a changé en PHiNiM (ceci est pour Westergaard un accusatif), afin d'être assimilé complétement à l'idiome médique, suivant l'esprit de cet idiome, qui répugnait à l'emploi de la lettre R dans l'intérieur des mots. Quant au second composant qu'il lit DaTTiR, et qu'il faut certainement lire DaTaTiRa, Westergaard n'hésite pas à y voir un mot ayant indubitablement le sens de : « *he who holds, wo possesses,* celui qui détient, celui qui possède ».

J'ai bien de la peine, je l'avoue, à me ranger à ces deux hypothèses; mais malheureusement je n'ai jusqu'ici rien de mieux à leur substituer. PiNiMDaTaTiRa signifiait « empereur », ou mieux « celui qui ordonne, qui commande ». Voilà tout ce que je puis me permettre d'avancer. Toutefois, dans le composant DaTaTiRa, je crois qu'il faut reconnaître une

forme réduplicative de l'un des deux radicaux sanscrits दा, « donner », ou धा, « établir », affecté du suffixe ordinaire qui sert à former les noms d'agent, c'est-à-dire de तृ *tri.*

Ici se termine la première partie des inscriptions de l'Elvend, inscriptions qui, en raison de la fréquence des formules qui les constituent, peuvent être considérées comme des types propres à donner la clef de ces textes intéressants. La deuxième et dernière partie de ces inscriptions comporte la traduction médique du texte persan suivant :

Adam Daryawaush (ou *khshayarsha*), *khshayathiya wazarka, khshayathiya khshayathiyanam, khshayathiya dahyaunam paruzananam, khshayathiya ahiyaya bumiya wazarkaya duriya apiya, Vishtaspahya* (ou *Darayawahush*) *khshayatiyahya putra, hakhamanishya.*

Voici maintenant la traduction de ce texte :

« Ego Darius (vel Xerxes), rex magnus, rex re-
« gum, rex regionum multis populis habitatarum,
« rex hujus mundi magni, sustentator quoque ?
« (Westergaard traduit : sustentator, auctor) Hystas-
« pis filius (vel Darii regis filius) Achæmenius. »

Nous allons continuer à procéder dans notre analyse en examinant chaque mot successivement.

[cuneiform] Moi, ou je (suis.)

Nous ne pouvons conserver de doute sur la valeur de ce groupe, il signifie très-certainement moi, en d'autres termes il est la traduction médique constante du pronom persan *adam.*

Nous avons vu que le signe comportait fort probablement le son OU, peut-être OUè, nous trouvons ici une preuve de plus de la confusion pour l'organe médique des syllabes Ma et OUa ou Wa, si distinctes pour nous. Je ne rappellerai pour exemples de ce fait grammatical que les noms WaDa, Mèdes, et DaRiYaWaOUCh, Darius. Il n'y aurait donc rien que de très-naturel à ce que le pronom personnel, qui en persan se présente en certains cas sous la forme MaNa, fût devenu OUèNa en médique; c'est précisément ce qui a lieu: en effet, dans presque tous les passages des textes médiques correspondant à des passages persans qui contiennent le mot MaNa, nous trouvons le groupe médique

dans lequel le signe intermédiaire est inconnu; mais comme ce signe est identique avec le signe assyrien, dans lequel il n'est pas possible de méconnaître une N, nous sommes tout naturellement conduits à attribuer la même valeur de l'N quiescente au signe médique, qui joue ainsi, devant le signe syllabique Na (qui lui-même représente un N en assyrien), le rôle de toutes les quiescentes destinées à renforcer les consonnes. Nous lisons donc sans hésiter ce groupe OUèNNa pour MèNNa.

Récapitulons maintenant les diverses positions grammaticales dans lesquelles nous rencontrons le

pronom médique . Dans la phrase qui nous occupe, et qui se rencontre dans presque tous les textes connus, ce pronom est nécessairement au nominatif; le thème est donc .

Nous le retrouvons encore tenant lieu d'accusatif dans l'inscription de Nakch-i-Roustam et dans les passages correspondant (lig. 25) au persan *mam khshayathiyam aqunaush*, « me regem fecit, » et (lig. 41), *mam Aouramazda patawa*, « me Auramazdes tuere. » Le datif est aussi rendu par le thème dans le membre de phrase correspondant au persan *aita maiya Auramazda dadatuwa*, « id mihi Auramazdes concede » (inscr. de Nakch-i-Roustam, lig. 45); mais le datif se présente plus généralement sous la forme   , comme par exemple dans la phrase (Nakch-i-Roustam, lig. 16) correspondant au persan *datam tya mana*, « datum quod mihi, » et (Nakch-i-Roustam, lig. 14), *mana bajim abara*, « mihi « tributum attulerunt. »

Dans la phrase correspondant au persan *hya mana pita*, « qui mei (ou mihi) pater (pour qui pater meus), » (lig. 17 et 18), nous lisons :

K Ka Wè ou Mè TH Ta Ta.

et c'est encore le thème sans désinence qui tient la place du génitif *mei* ou du datif *mihi*. De toutes les citations qui précèdent, nous pouvons hardiment conclure que, dans la langue médique, la forme représentait tous les cas du pronom personnel

de la première personne (comme म, qui en sanscrit tient lieu de l'accusatif régulier मं, donne मे pour le datif et pour le génitif à la place des formes plus développées *mahyam* et *mama*). Quant à la forme plus compliquée [cuneiform], copiée du persan presque lettre pour lettre, elle représentait le datif.

Notre pronom médique est évidemment le म sanscrit, le *ἐμέ* grec, le *me* latin, le من kurde, le *men* ou le *menda* ou le *mangue* des Tsiganes, le მე *me* géorgien, au nominatif et à l'accusatif, le ᠪᠢ *be* ou *bi* mongol, et le بن turk. Ces deux derniers, on doit le remarquer, servent, pour ainsi dire, de termes extrêmes à la dégradation progressive du pronom sanscrit म, devenant le [cuneiform] médique, et en dernier lieu le ᠪᠢ *be* mongol.

Da Ri Ya Wa OU Ch.

Darius.

ou KH Sa Ra Ch CHa. ou

KH Sa Ra CHa.

Xerxès.

Kaï La CHa La Ra Kaï.

Roi très-grand, roi.

Kai OU La Ra Kaï. ou

Kaï OU. Y Na Kaï.

Des rois, roi.

Da H OU Ch Dè Na. ou

Ha Da H Hou Na M.

Des contrées ou des nations.

Ce mot correspond au génitif pluriel persan *dahyaunam:* il devrait donc être lui-même au génitif pluriel.

Un fait nous frappe d'abord, c'est que la seconde variante nous offre une transcription à peu près exacte du mot persan *dahyaunam*, seulement le mot, en passant dans le texte médique, s'est surchargé de la prise de son Ha, devant la syllabe , et la diphthongue YU est remplacée par la syllabe Hou. Quant à l'autre forme que Westergaard considère comme représentant un génitif médique, je pense qu'il n'y faut voir qu'un ablatif de forme turke du thème , qui reçoit par conséquent la désinence DèNa, équivalente du دن turk. En ce cas, au lieu du sens « rex « regionum, » nous avons le sens à peu près aussi rationel « rex in regionibus. »

Nous allons, avec Westergaard, recueillir les différentes formes que ce thème affecte, suivant les cas, dans les textes à notre disposition. Nous trouvons pour l'accusatif singulier la forme



Da H Ya OU Ch.

à la ligne 44 de l'inscription de Nakch-i-Roustam, dans la phrase correspondant au persan *mam aura-mazda patuwa* .... *uta imam dahyaum*, « me « Auramazdes tuere .... ut hanc regionem. » L'inscription D, ligne 12, nous présente le composé , dans lequel nous ne pouvons pas méconnaître le thème . Plus tard, nous aborderons l'analyse de ce mot; il nous suffit, pour le moment, de faire remarquer qu'il est à l'accusatif, et que par suite nous pouvons considérer cette nouvelle forme comme représentant aussi l'accusatif singulier du thème qui nous occupe.

Les formes du pluriel sont on ne peut plus abondantes. L'inscription de Nakch-i-Roustam nous offre le nominatif pluriel à la ligne 13 et à la ligne 38, dans les passages correspondant aux phrases persanes *ima dahyawa tya adam agarbayam*, « illæ re« giones quas ego cepi, » et *awa*[1] *dahyawa tya daraya-waush khshayathiya adaraya*, etc. « illæ regiones quas « Darius rex tenuit (implevit?)

Chaque fois ce nominatif est exprimé de la manière suivante :

DaHYaOUCh.

[1] De ce mot il ne reste que le *a* final; pourquoi ne pas le restituer en lisant *ima* comme dans le passage précédent?

Le génitif pluriel se présente dans le passage même que nous analysons, et dans les variantes fournies par l'inscription D, ligne 7, sous la forme

HaDaHHouNaM.

Mais nous ne devons pas perdre de vue que c'est là un mot persan transcrit lettre pour lettre, ou peu s'en faut, par le traducteur mède, et que nous nous hasarderions peut-être un peu, en affirmant que cette forme est un véritable génitif pluriel médique du thème

et en admettant que ce thème, que nous ne retrouvons nulle part, ait réellement existé.

Nous avons déclaré plus haut que la forme

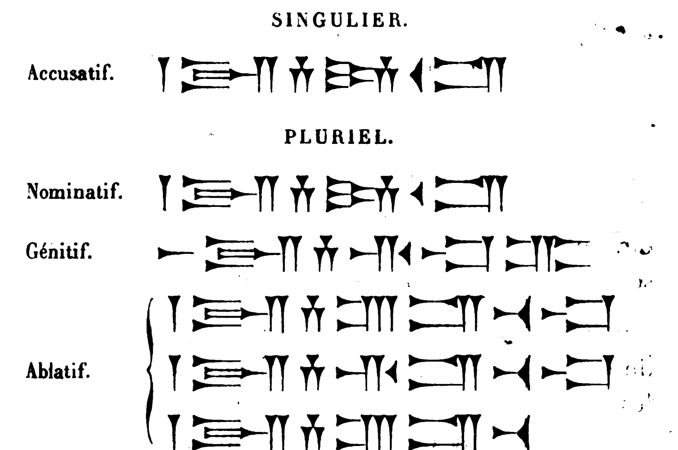
qui offre la variante

dans l'inscription C, ligne 11, était un véritable ablatif de forme turke.

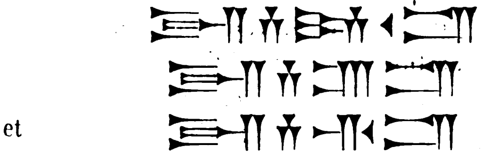
L'inscription de Nakch-i-Roustam (lig. 8) nous présente, dans la phrase même qui nous occupe, la forme écourtée

Mais il est fort possible que cette variante soit le

fait d'une simple abréviation, ou mieux, encore d'une faute du lapicide, qui aura passé le dernier signe . Résumons maintenant tout ce qui précède et construisons le paradigme des cas de ce mot important. Nous avons :



De l'inspection de toutes ces formes grammaticales nous pouvons conclure que le thème radical était écrit indifféremment



ce qui démontre une fois de plus l'incertitude qui régnait dans les formes grammaticales de la langue médique écrite.

Quant à l'origine du mot qui nous occupe, elle a été fixée aussi précisément qu'il était possible de le faire, par le savant commentateur du Yaçna (Notes, p. LXXXIX). Le [illegible] ou [illegible] médique est identique avec le mot zend qui se présente dans les textes sous les trois formes [illegible] *daqyu*, [illegible] *dainghu* et [illegible] *daghu*, et qui signifie contrée, province. Ces formes si diverses montrent dans un seul et même mot les permutations que peut subir la sifflante dentale en passant du sanscrit dans le zend; elle devient ou [illegible] *q* ou [illegible] *h*, avec ou sans nasale, de telle sorte que notre mot zend doit être rapproché du sanscrit दस्युः *dasyu*, qui a la signification propre de « ennemi, voleur, barbare ». Ce nom appliqué par les Indiens aux peuples qui, des provinces ariennes, faisaient souvent des incursions sur la terre brahmanique, n'aura que par extension reçu le sens d'ennemi, le sens primitif étant celui de hommes des contrées, des provinces. M. Burnouf a, je crois, aussi nettement que possible, tenu compte de la différence de signification, en rappelant simplement la longue séparation des deux idiomes sanscrit et zend. Il est clair, d'ailleurs, qu'en passant dans l'idiome médique, notre mot दस्युः a déjà subi, relativement à sa sifflante dentale primitive, la modification qui consistait à remplacer celle-ci par l'aspirée sans nasale.

A nombreuses races,

Telle est l'orthographe de ce mot dans l'inscription de Darius de l'Elvend; dans l'inscription de Xerxès il est écrit

Avant de nous occuper des variantes tranchées que présente l'expression de l'idée contenue dans le mot auquel nous sommes parvenus, cherchons à bien déterminer celle-ci, à l'aide de la forme que nous fournissent les inscriptions de l'Elvend. Cette fois encore le mot persan *parouzananam* des textes correspondants a été copié lettre pour lettre par l'écrivain mède; de là probablement l'hésitation de celui-ci dans le choix de la lettre médique propre à représenter la syllabe persane *pa*, qu'il a rendue la première fois par le signe syllabique Pa, et la seconde par le signe syllabique Ba. Tous les signes nous étant connus, nous avons le mot Pa ou Ba-RouZaNaNaM, qui est évidemment le génitif pluriel d'un adjectif en rapport avec le génitif pluriel *dahyaunam.*

Tous les philologues qui se sont occupés des textes persans des inscriptions achéménides, ont reconnu dans notre mot persan *parouzananam* les deux composants sanscrits पुरु *pourou* (*ϖολύ*, plus), et जन *djana*, *γένος*, *gens*, *genus*, « génération, race, nation »,

combinés de manière à former un mot signifiant réellement, « qui contient beaucoup de races ». Il serait donc superflu de s'étendre ici sur l'analyse de ce mot déjà donnée par Lassen, Westergaard et Rawlinson.

Il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit des variantes que nous offrent les textes médiques dont les rédacteurs n'ont pas cru devoir transcrire lettre pour lettre le mot persan *parouzananam*.

L'inscription B donne le mot (lig. 3 et 4)

Wi Ch Ba Za Na S Dè Na.

qui, dans l'inscription de Nakch-i-Roustam, est écrit

Wi Ch CHa Da Na Ch Dè Na.

Enfin, l'inscription C nous offre, à la place de *parouzananam* l'ensemble des deux mots

Nous allons chercher à nous rendre compte de la composition de ces diverses expressions.

Dans la première, nous reconnaissons au premier coup d'œil le même thème ZaNaCh, qui a fourni le génitif pluriel au composé persan, transcrit fidèlement une fois dans les textes médiques; seulement le thème est cette fois muni de la désinence indice de l'ablatif,

DèNa. Le composé en question est donc en rapport avec l'ablatif



Quant au premier composant WiChBa, il se rencontre dans plusieurs mots persans, et il y a été unanimement reconnu comme équivalent du sanscrit विश्व *viçva*, tout, devenu le *viçpa* zend. Notre adjectif signifie donc à la lettre : à toute race, qui renferme toutes les races, d'où résulte, comme l'a fait remarquer Rawlinson, que le roi des rois s'intitule roi de toute la terre habitable. La variante tirée de l'inscription de Nakch-i-Roustam diffère de la précédente en ce que le mot *wichba* s'est un peu plus altéré encore, mais en s'adoucissant : il y est devenu *wichcha*. Quant au deuxième composant, il a lui-même subi des modifications orthographiques, car il se présente cette fois sous la forme . Nous pouvons remarquer encore ici des traces de l'influence réciproque des articulations les unes sur les autres, puisque le signe Za est devenu Da, lorsque cette syllabe s'est trouvée placée après la syllabe CHa, au lieu de la syllabe douce Ba; bien plus, la sifflante quiescente , alliée dans la première variante aux articulations douces, est devenue la chuintante quiescente , dans la variante où les articulations fortes prédominent. Il semble donc que le mot emprunté à l'idiome persan

ait subi un renforcement de tou[illegible] articulations essentielles, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en recevant les modifications qui l'ont assimilé à l'organe médique.

Il ne nous reste plus à examiner que la variante de l'inscription C; elle est la suivante :

La Sa KH KHo OU Y Na

Da Na Ch Dè Na.

or, l'ensemble des sept premières lettres nous est bien connu déjà; nous l'avons analysé plus haut et nous y avons reconnu le génitif pluriel d'un composé ayant le sens de *multorum;* le mot qui le suit est toujours notre thème DaNaCh, de जन, *γένος*, *genus*, *gens*, etc. à l'ablatif de forme turke, en DèNa.

Il est fort difficile de se rendre compte de la présence de ce génitif plu[illegible] el ayant le sens *multorum*, suivi d'un ablatif. Voici la phrase textuelle :

Puisque le dernier mot DaNaChDèNa est précédé du signe d'attention, le clou vertical, il est clair que ce mot ne forme pas un composé avec le précédent, qui a la signification de *multorum*. Une seule hypo-

thèse pourrait rendre compte de ce fait grammatical, ce serait que le thème pût recevoir le sens de *genitor* aussi bien que celui de *genitus*, mais je me garderai bien de soutenir sérieusement cette hypothèse. Si cependant il en était ainsi, nous aurions le sens « roi de contrées (à l'ablatif) qui engendrent un très-grand nombre », c'est-à-dire « roi de contrées où naissent des races innombrables ».

Keï HaMaRouO Sa,

Roi de cette terre, roi de ce monde.

Ma Kou Wa A Na Za KH Ka.

Immense.

Plus haut j'ai examiné avec soin cette expression et ses variantes.

Ma Kou Ra La Ra La CHa

A Na.

MaKou MaZaZaKa.

MaKou AZaKa.

Et enfin

MaKou LaCHaLaRa.

Je ne puis donc que me référer à ce que j'en ai dit, et que persister à soupçonner dans le mot ou un analogue du grec Μακρός. Quant au second composant, il n'est évidemment qu'une transcription plus ou moins adroite du mot persan *wazarkaya*, lequel se trouve une fois seulement remplacé par le pluriel médique faisant fonction de superlatif.

Très-grand.

La présence de ce superlatif me suggère l'idée que le mot pourrait être lui-même le superlatif d'un adjectif , dont le thème pourrait être admis comme remplissant le rôle d'une sorte d'adverbe dans les composés où entre, soit le mot *wazarka*, soit le superlatif médique LaCHaLaRa. De cette manière, notre dernière variante, par exemple, signifierait littéralement amplement très-grand. Ce qui semblerait donner quelque valeur à cette hypothèse, c'est que notre deuxième variante, où entre le superlatif supposé

,

ne comporte plus que le mot , où nous reconnaissons avec évidence le thème du superlatif , mais compliqué d'un qui fait peut-être de l'adjectif

LaCHa, grand, un adverbe LaCHaA, grandement, lequel, entrant comme dernier terme dans un composé au génitif, a dû recevoir la désinence , indice de ce cas. Je livre ces diverses hypothèses à l'appréciation des philologues, en n'y attachant pas plus d'importance qu'elles n'en ont réellement.

Celui qui supporte, qui soutient.

Ce mot extrait de l'inscription de Darius de l'Elvend présente des variantes importantes que nous allons énumérer. Ainsi, dans l'inscription de Nakch-i-Roustam (lig. 9), il est écrit, d'après Westergaard,

le premier signe étant omis.

Dans l'inscription de Xerxès (Elvend, copie de Schulz et de Texier), nous trouvons

ou

(Copie de MM. Coste et Flandin).

L'inscription C nous offre le mot

(Copie de Westergaard).

Et l'inscription E

(Copie de Westergaard).

Westergaard a copié lui-même, pour l'avant-dernière ligne, la syllabe dans l'inscription F, mais il ne la transcrit qu'avec un signe de doute.

Je serais pourtant bien tenté de considérer les copies de Schulz et de Texier comme plus correctes en ce point que celles de MM. Coste et Flandin. Peut-être faudrait-il substituer partout le signe au signe que Westergaard a copié dans quelques textes, précisément à cause de ce que présente d'insolite, et pour cela seul d'assez peu vraisemblable, la construction d'un mot qui se lirait, suivant les circonstances, FCHaDaNKa, CHaDaNKa, FCHaTiNKa et FCHaTHTiNKa. De pareilles consonnances me semblent un peu en désaccord avec la structure syllabique des mots médiques que nous avons analysés jusqu'ici. J'aime donc mieux admettre que les transcriptions de Schulz sont correctes et que le mot correspondant au *duriya* persan se terminait par la syllabe RaKa.

Quant à la variante de Nakch-i-Roustam, la présence constante de l'initiale dans les autres textes, me donne à penser que cette initiale peut être un préfixe non indispensable au sens général. Du reste, cette initiale, si nous lui donnons la valeur d'un F quiescent tiré du mot qui se lit *framataram* et que nous avons examiné déjà, s'ajuste assez mal avec la syllabe chuintante qui suit. Je suis donc bien

disposé à croire que le signe 𐎳 n'était pas une articulation quiescente, mais qu'il comportait une voyelle dont la valeur nous a peut-être été conservée dans le persan moderne فرماندار, qui se prononce *firmandar*, et qui n'est très-certainement que le persan ancien *framatara*. Peut-être aussi faut-il voir un P, comme articulation essentielle dans le signe en question.

Ceci posé, nous avons un mot qui se transcrit suivant les variantes

FiCHaDaRaKa ou PiCHaDaRaKa,
FiCHaTiRaKa ou PiCHaTiRaKa,
HaFiCHaTaTiRaKa ou HaPiCHaTaTiRaKa,
FiCHaTHTiRaKa ou PiCHaTHTiRaKa.

Son orthographe était donc peu fixée. Quant à sa signification, elle nous est donnée avec toute apparence de certitude par le persan *duriya*; qui signifie « sustentator. » Remarquons, enfin, que la variante tirée de l'inscription C complique encore notre mot du signe initial 𐎠, qui est pour moi l'image d'une voyelle doucement aspirée, Ha ou He.

Or, si nous lisions HaFi ou HeFi, HaPi ou HePi, nous aurions, il faut en convenir, une singulière analogie à constater entre cette particule que l'on pouvait supprimer à volonté, et la préposition grecque *ἐπί*, sur, qui implique une idée naturellement annexée à l'idée que comportent tous les mots de composition analogue, *sufferre*, *sustentare*, « supporter ».

Remarquons de plus que dans le mot

que remplace à Nakch-i-Roustam le *firmandar* persan, nous avons été conduit à soupçonner la présence d'un suffixe caractérisant les noms d'agents, tout à fait analogue au suffixe sanscrit तृ, et s'écrivant . Il ne serait nullement impossible que le même suffixe fût cette fois caché sous la forme orthographique bien voisine

qui se serait compliquée d'un nouveau suffixe Ka, dont le rôle, encore indéterminé, me paraît devoir être rapproché de celui de l'enclitique sanscrit च *tcha*, qui n'est que le *que* latin, et le *καί* grec.

Si tout ce qui précède était juste, nous aurions un thème CHaTa ou CHaTH, qui devrait comporter l'idée de porter, de charger, de soutenir.

Le grec nous fournit immédiatement un mot qui, nous le pensons, a une étroite communauté d'origine avec le mot médique qui nous occupe, c'est le mot *σάττω*, d'où viennent *ἐπισάττω* et *σάξω*, « enharnacher, bâter, seller, charger, mettre sur le dos de quelqu'un. » Est-il invraisemblable que notre thème médique ou CHaTa, ou CHaTH, soit dérivé de la même racine primitive que le *σάττω* grec, qui a précisément ce même sens? Je ne le

pense pas, et je propose avec une certaine confiance cette étymologie, qui a tout au moins le mérite d'avoir les apparences pour elle. Notre mot médique signifie donc littéralement celui qu'on charge, celui à qui l'on fait porter. De là au *duriya* persan, il y a bien près.

APi ou APHi, aussi.

Ce mot n'est pas indispensable, puisqu'il n'est exprimé que trois fois sur sept dans les textes identiques à notre disposition. (Inscription de Darius de l'Elvend, inscription de Nakch-i-Roustam, et inscription E de Persépolis.). Westergaard et Lassen traduisent ce mot par *auctor,* Rawlinson, au contraire, à cause du peu d'importance que doit comporter un mot qui se trouve plus souvent supprimé qu'exprimé, est disposé à voir dans l'*apiya* persan une sorte de conjonction que l'on peut comparer au sanscrit अपि, plutôt qu'à un dérivé du radical आप. Toutefois, remarquant que l'inscription de Nakch-i-Roustam lui présente à la ligne 12 le mot *duriapiya* écrit sans indice de séparation, il voit dans ce fait une raison de penser que le terme *apiya* doit être classé parmi les particules supplémentaires telles que *chiya, wa,* etc. qui jouent le même rôle que les particules enclitiques du grec et du latin, et qu'en conséquence il faut lui attribuer le sens « aussi ». Il me paraît fort difficile de se prononcer entre ces deux opinions dont chacune a pour elle l'assentiment de philologues aussi éminents que les Lassen, les Westergaard, les

Rawlinson. J'ai dû, par conséquent, me borner à les mentionner en reconnaissant mon insuffisance, qui m'interdit de les discuter.

Ce qui est certain c'est que les traducteurs mèdes des textes persans dont nous étudions la contrepartie médique, ont plus souvent négligé que reproduit dans leurs versions le mot *apiya*. Celui-ci était donc d'une importance à peu près nulle, dès que l'enclitique *ka* avait été attaché au mot précédent, et il ne comportait plus une idée essentielle; de plus, quand ils en ont tenu compte, les traducteurs se sont contentés de le transcrire lettre pour lettre.

WiChTaSBa.

D'Hystaspes.

Nous avons ici la forme médique du nom que portait le père de Darius, nom que les auteurs nous ont conservé sous la forme Ὑστάσπης, « Hystaspes ». Le texte persan correspondant nous offre le génitif *Vistaspahya;* mais le nom est resté indéclinable dans l'idiome médique comme les autres noms propres que nous avons rencontrés jusqu'ici.

Dans les inscriptions de Xerxès, au lieu du nom d'Hystaspes, nous trouvons les mots

Da Ri Ya Wa OU Ch Kai.

qui nous fournissent une preuve de plus de l'indé-

clinabilité des noms propres et de l'emploi du thème pour tous les cas, génitif compris.

ChaKri, fils.

La transcription de ce mot est indubitable, puisque les trois figures qui le composent nous sont parfaitement connues; d'ailleurs, le sens qu'il comporte n'est pas moins certain, puisqu'il correspond au persan *putra*, fils. Mais s'il est aisé de transcrire et de traduire ce mot singulier, il est bien moins aisé d'en découvrir l'origine ou d'en retrouver les traces. Westergaard a pensé qu'un mot mongol, *oghul*, que je ne connais pas, et qui, suivant lui, signifie « fils, » provenait du même mot primitif que le *sakri* médique; c'est probablement le mot turk اوغل *oghl*, qui signifie « fils », que Westergaard aura regardé comme mongol[1]. Dans ce mot turk, on peut effectivement trouver quelque trace du mot médique *sakri*, si l'on admet que l'*s* initiale a pu tomber comme l'*s* sanscrite est tombée dans le médique et le zend, et qu'elle s'est transformée en une simple aspiration, comme par exemple dans la particule सु, qui est devenue Hou et *hou*. La permutation des liquides R en L n'a rien qui doive nous étonner, et nous savons d'ailleurs qu'en langue kurde *fils* se dit کورو. Évidemment le *kourou* kurde a une origine assez étroitement liée à celle du mot médique ChaKRi; enfin, en géorgien, *fils* se

[1] En mongol, *fils* se dit *köbegün*.

dit შვილი *schvieli*[1], et ce mot semble avoir conservé la sifflante initiale du mot médique, sifflante qui disparaît aussi dans le féminin *kâli*, « fille ». Enfin, notre mot médique se présente dans l'inscription E et dans un des exemplaires de l'inscription C sous la forme probablement abrégée ChaK au lieu de ChaKRi.

En mongol ᠭᠡᠷ *ger, ker,* qui fait à l'accusatif ᠭᠡᠷᠢ *keri*, signifie « maison »; or, en georgien, les substantifs forment des dérivés très-nombreux avec la particule სა, qui signifie « pour ». Ainsi, par exemple, de მეფე *mep'he*, « roi », vient სამეფო *samap'ho*, « royaume »; avec le mot mongol ᠭᠡᠷ, on pourrait donc former un mot *saker* ou *sager* signifiant « pour la maison (ce qui est) »: cette idée aurait bien quelque rapport avec celle de fils. Ce qui est singulier, c'est qu'en géorgien *maison* se dit précisément სახლი *sakhli*. Ce sont là du reste de ces rapprochements purement fortuits qui ne signifient absolument rien et dont on doit bien se garder de faire usage.

A Ka Me Ni CHi Ya — ou

A K Ka Me Ni Ch CHi Ya.

L'Achéménide.

Le texte persan nous offre en ce point le mot *hakhamanishiya*, qui est un véritable adjectif formé du nom propre *Hakhamanish*, auquel est venu s'ajouter

[1] *Fille* se dit ქალი *kâli*.

le suffixe *iya*, le *ιος* grec, le *ius* latin, de telle sorte que notre mot signifie à la lettre « l'Achéménésien ». Il est clair que le traducteur mède n'a fait que transcrire le mot persan qu'il avait sous les yeux. Nous n'avons aucune observation de plus à faire sur ce nom dont la formation est parfaitement régulière.

Nous voici arrivés au dernier mot des textes que nous avions entrepris d'analyser, et il ne nous reste plus qu'à déduire quelques faits généraux des observations de détail que nous avons rassemblées. C'est ce que nous allons faire le plus brièvement possible.

De tout ce qui précède, il nous paraît résulter :

1° Que l'idiome médique avait réellement une analogie assez étroite avec l'idiome persan, pour que Strabon, qui n'y regardait pas de très-près, ait pu dire avec raison que la langue des Perses et des Mèdes était la même ;

2° Que de l'idiome médique il est resté des traces évidentes dans le zend, dans le persan moderne, dans le turk, dans le kurde, dans le mongol, dans l'arménien, dans le géorgien et dans la langue des Tsiganes ;

3° Que le turk, plus que les autres langues congénères, présente des débris fort reconnaissables de l'ancienne langue des Mèdes ;

4° Que l'écriture des Mèdes, à en juger par les inscriptions des Achéménides, était syllabique, c'est-à-dire qu'un signe étant attribué à chaque articula-

tion quiescente, un autre signe bien distinct, mais constant, représentait cette articulation avec une voyelle inhérente, telle que A, E ou I, O ou OU;

5° Que, pour renforcer les consonnes inhérentes aux signes syllabiques, ces signes étaient précédés de la quiescente analogue;

6° Que l'articulation R isolée dans l'intérieur des mots empruntés aux langues congénères, comme le sanscrit ou le persan ancien, s'évanouissait dans l'idiome médique;

7° Que le paradigme des cas de la désinence médique n'était pas régulièrement fixé, puisque les désinences des cas n'étaient pas indispensables pour la détermination du sens;

8° Que certains signes de l'écriture médique avaient une assez grande ressemblance avec les signes persans de même valeur, mais que la plupart d'entre eux étaient identiques avec des signes de l'écriture assyrienne. De là résulte, ce nous semble, une antériorité évidente de l'écriture assyrienne sur l'écriture persane, puisque les Mèdes, cherchant des signes pour représenter les sons de leur langue, les empruntèrent à l'écriture destinée à peindre les sons d'un idiome de souche sémitique, plutôt qu'à l'écriture des Persans, dont la langue était à peu près la leur. Il semblerait de plus résulter de là, que les Mèdes ont formé leur alphabet avant les Perses.

Tels sont les premiers résultats auxquels l'examen sérieux du beau travail de Westergaard nous a conduits. Nous terminerons en disant que cet habile

philologue a bien mérité de la science, en débrouillant le premier, et avec peu de ressources, une écriture que l'on croyait condamnée à rester inextricable. Viennent maintenant les textes médiques de l'inscription de Bisitoun, et nous pouvons assurer que ces textes médiques se liront promptement et avec autant de sûreté que les textes persans. L'avenir nous apprendra prochainement, il faut l'espérer, s'il est permis de formuler la même espérance relativement aux écritures ninivite et babylonienne.

DEUXIÈME MÉMOIRE.

Mon cher Burnouf,

A vous revient de plein droit la dédicace de ce Mémoire sur les inscriptions cunéiformes médiques. C'est aux doctes leçons que j'ai reçues de votre bonne amitié, que je dois mon initiation aux études sérieuses du philologue; c'est à la lecture du chef-d'œuvre qui s'appelle *Commentaire sur le Yaçna* que je dois le modèle que je me suis efforcé de suivre de bien loin. Accueillez donc l'hommage de mon travail comme un hommage du disciple à son maître; accueillez-le surtout comme le gage d'une vive et constante amitié, et tous deux nous aurons fait ce que nous devions faire.

F. de Saulcy.

Le 4 juin 1849.

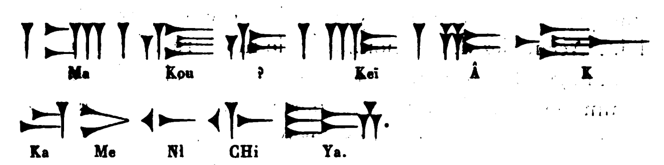
Dans le premier travail que j'ai eu l'honneur de soumettre à l'Académie, j'ai analysé *in extenso* les

deux premières inscriptions du mont Elwend près Hamadan. Dans celui-ci je vais successivement examiner les autres textes médiques à ma disposition, en suivant le même ordre que Rawlinson, mais en m'appuyant constamment sur le beau mémoire de Westergaard. Je prouverai surabondamment ainsi, je l'espère, que cet illustre philologue a presque tout entrevu, et qu'il n'a laissé à ses émules que le soin de suivre ses traces et de recueillir en chemin les épis que la moisson la mieux faite laisse toujours aux glaneurs persévérants. Je suis heureux de pouvoir exprimer ici tout ce que je dois de reconnaissance à mes deux savants confrères et amis, MM. E. Burnouf et Langlois, dont les lumières m'ont été constamment du plus puissant secours. Maintenant que j'ai reconnu cette dette du cœur, j'entre en matière sans plus ample préambule.

N° 1.

(M de Lassen et de Westergaard.)

INSCRIPTION DE CYRUS, DES PILIERS DE MORGHAB OU DE PASARGADE.



Moi Cyrus roi achéménide, *pour* Je suis Cyrus roi de la race d'Achéménès.

Tout, à l'exception du second signe employé dans le nom Cyrus, lettres et mots, nous est déjà connu,

et nous ne pouvons avoir de doute sur la teneur de cette inscription, dont la contre-partie persane se lit d'ailleurs

Adam kurush, khshayathiya, Hakhamanishiya.

Quelle est la valeur alphabétique que nous devons attribuer au signe [illegible]? Westergaard, guidé par l'analyse de ce seul nom, n'hésite pas à le lire Ro, mais je ne saurais admettre cette transcription, dont la légitimité ne me paraît pas suffisamment démontrée. Il ne me paraît pas possible, en effet, qu'un nom essentiellement muni pour finale d'une sifflante ou chuintante quiescente, que la transcription sémitique כרש a religieusement conservée, aussi bien que la transcription persane *kurush*, se soit trouvé dépourvu de cette désinence dans la transcription médique. Si d'un autre côté nous voulons bien nous rappeler que, pour l'organe médique, l'R placé dans l'intérieur des mots disparaissait pour ainsi dire régulièrement, ainsi que nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de le constater, nous serons conduits à lire notre nom médique *kouç* seulement et nous arriverons ainsi à reconnaître avec assez de probabilité le nom كاوس qui s'est transmis d'âge en âge jusqu'aux sultans Seldjoukides de Koniah, parmi les peuplades turkes. Le nom כרש, Κῦρος, Cyrus, était donc peut-être identique avec le KouÇ médique, le [illegible] *kavaouç*, le كاوُس ou كاووس turk et persan. Le savant commentateur du Yaçna a démontré de la manière la

plus plausible que ce nom *kaous* était composé lui-même du mot 𐬐𐬀𐬎𐬌 (de कवि), كى, roi, et d'un mot zend 𐬎𐬯 *ouç*, provenant du sanscrit वश *vaça*, volonté, et devenu le هوش du persan moderne, qui signifie intelligence. *Kaous* signifiait donc : roi intelligent.

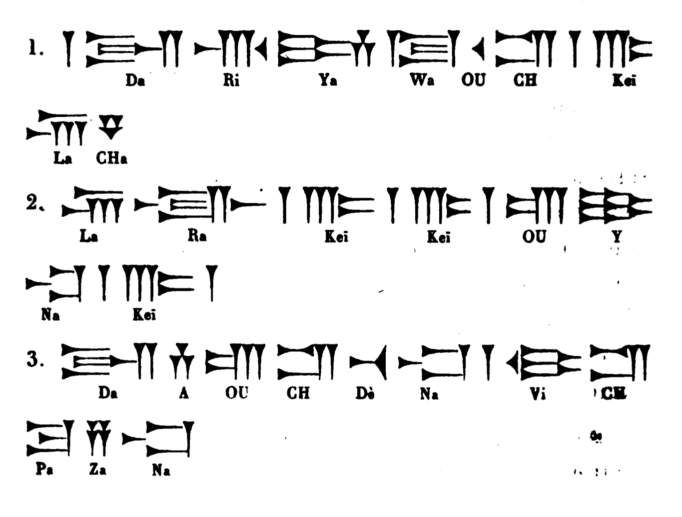
S'il en est ainsi, le signe 𐎼, au lieu d'être lu Ro, comme il l'a été par Westergaard, devrait se lire Ç quiescent. Nous verrons en avançant que ce fait, que je crois très-probable, n'est contredit par aucun fait certain.

N° 2.

(B de Lassen et de Westergaard.)

INSCRIPTION DU PALAIS DE DARIUS À PERSÉPOLIS.

Voici le texte de cette inscription :



4. S Dè Na Vi CH Ta S

Pa CHa K

5. Ri Á K Ka Me Ni CHi

Ya K Ka

6. Sa Ha Ta G Za Ra M

HOu Ta K Ta.

Les mots de ce texte nous sont presque tous connus déjà et ils se coupent de la manière suivante :

DaRiYaWaOuCH, Keï LaCHaLaRa, Keï KeïOuYNa, Keï DaOuCHDèNa ViCHPaZaNaSDèNa, ViCHTaSPa CHaKRi[1], AKKaMeNiCHiYa, KKa Sa Ha TaGZaRaM HOuTaKTa.

Ce texte se traduit ainsi qu'il suit :

Darius, roi très-grand, roi des rois, roi des contrées habitées par toutes les races, fils d'Hystaspes, Achéménide (est celui) qui a bien construit ce petit édifice.

Le texte persan correspondant est le suivant :

Darayawush, khshayathiya
wazarka, khshayathiya khsha-
yathiyanam, khshayathiya

[1] Mentionnons encore en passant la ressemblance du mot *chakri* avec le composant شهر, du persan مینو شهر, germe divin, en pehlvi *minoutchetri* (zend [illegible] *tchitra*).

dahyaunam, vishtaspahy-
a putra, hakhamanishiya, h-
ya imam tacharam akunaush.

Nous devons tout d'abord remarquer que le texte persan ne contient pas l'adjectif *vispazananam* auquel correspond le médique ViCHPaZaNaSDèNa. C'est sans aucun doute une omission du lapicide.

Quant au texte médique, un seul mot peut nous arrêter, c'est le mot correspondant au persan *tacharam;* ce mot est écrit :

.

Le signe seul nous est encore inconnu. Westergaard le considère comme équivalent du signe ; je crois que c'est une erreur. Puisque et diffèrent assez pour que le premier doive se lire Ta et le deuxième Ka, il n'est guère possible que le signe , où l'inégalité des clous horizontaux est inverse de celle qui se manifeste dans le signe Ka, soit identique avec le signe Ta, quand cette inégalité des clous horizontaux a une aussi grande importance dans un autre cas. D'ailleurs, en admettant cette identité acceptée par Westergaard, le mot médique doit se lire HaDaTaZaRaM, et non TaT-ZaRaM, ainsi que ce savant le suppose. Ici nous avons évidemment un mot du texte persan transcrit à peu près, ou, plus exactement, un analogue emprunté au même radical primitif, et simplement accommodé au caractère propre à l'organe médique. Ce radical nous est connu, c'est le sanscrit तक्ष्, je

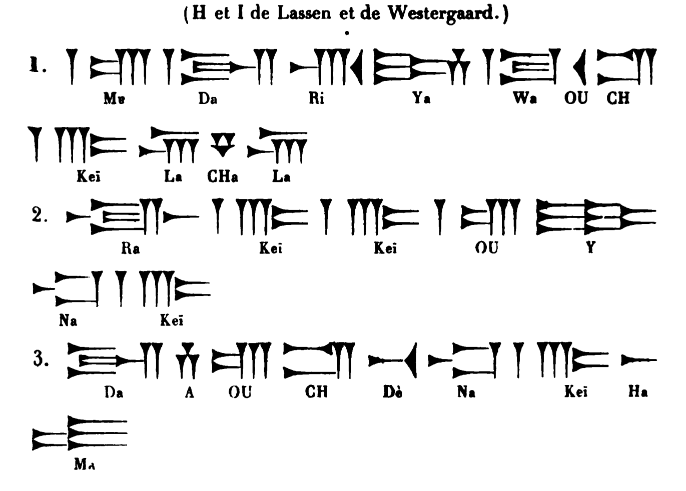
crois donc qu'il est assez vraisemblable que le signe est une gutturale quiescente, en rapport avec la sifflante douce de la syllabe Za qui suit, c'est-à-dire quelque chose comme un G.

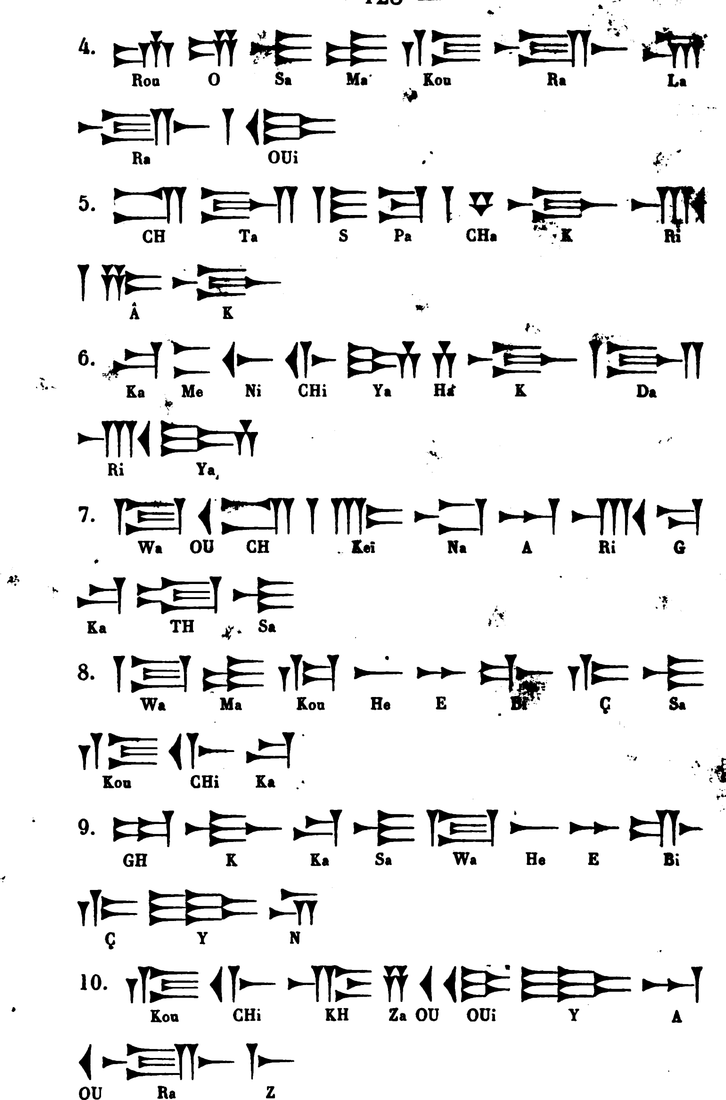
En adoptant cette leçon, nous avons un mot HaTaGZaRaM qui n'est évidemment que l'accusatif singulier d'un nom formé du radical तक्ष्, adouci suivant l'esprit qui a présidé à la formation du zend, et muni du suffixe Ra (on sait qu'en sanscrit ce suffixe caractérise les diminutifs). Lassen et Westergaard traduisent le mot *tacharam* par *ædem*, Rawlinson préfère y voir le sens de sculpture.

Je me range à l'opinion des deux premiers à cause du sens bien défini que comporte le radical sanscrit duquel dérive le mot en question.

N° 3.

(H et I de Lassen et de Westergaard.)




4. Rou O Sa Ma Kou Ra La
Ra OUi
5. CH Ta S Pa CHa K Ri
Â K
6. Ka Me Ni CHi Ya Ha K Da
Ri Ya
7. Wa OU CH Kei Na A Ri G
Ka TH Sa
8. Wa Ma Kou He E Bi Ç Sa
Kou CHi Ka
9. GH K Ka Sa Wa He E Bi
Ç Y N
10. Kou CHi KH Za OU OUi Y A
OU Ra Z

11. Da Na Sa E Bi Ç Ma
Kou CHi

12. Ya Ha K A OU Ra Z
Da Sa TCHi

13. THou Ç OUi N Na A Ma
GH Bi Dè OU

14. Da I Da Ka GH Kè Sa
He E Bi Ç

15. Kou CHi Ka Ha K Ma Kou
CHi Ya Kou Ta

16. Da Kou CHi Ya Dè Wa Ha
K CHi CH N

17. Kou Ta Da Dè THou K Sa
TCHi THou La GH

18. Ma Ç Me Na Ha K Da

Ri Ya

19. Wa OU CH Keï Na A Ri

Ma A OU Ra

20. Z Da OU O Ni CH ?

CH N A Na GH

21. Bi Dè OU Da I Da Ka

Ha K Kou Ta Da Ha E

22. Bi Ç Sa Kou Ta Da CHa Ke?

Pa? Ta? Ka TH Sa KH Ka

23. Ra ? Ka Hou Dè Ha Ni

Ni N ? GH KH Mo

24. THi La Ra A Ri KH Ka

Ç Bi Wa Me Ra

Cette belle inscription (publiée par Niebuhr, pl. 31 K) se trouve avec deux inscriptions persanes et une inscription assyrienne sur une large pierre placée vers le milieu de la muraille sud de la grande plate-forme de Persépolis. Westergaard et Rawlinson ont parfaitement reconnu qu'elle ne fournissait la contre-partie exacte ni de l'un ni de l'autre des deux textes persans; néanmoins, comme il paraît probable, *à priori*, que ce qui se trouve dans le texte médique est contenu dans le double texte persan, je donne ici, d'après Rawlinson, la transcription et la traduction de ce double texte (H et I de Niebuhr, et Lassen.)

H.

1. *Auramazda wazarka, hya mathista bag-*
2. *anam, hauwa darayawum khshayathi-*
3. *yam adada, haushaiya khshatram fraba-*
4. *ra. Washna Auramazdaha darayavu-*
5. *sh khshayiathiya. Thatiya darayavush*
6. *khshayathiya : Iyam dahyaush par-*
7. *sa, tyam mana Auramazda fraba-*
8. *ra, hya niba, uwaspa, umarti-*
9. *ya, washna Auramazdaha, manach-*
10. *a Darayavahush khshayathiyahy-*
11. *a, hacha aniyananiya tarsat-*
12. *iya. Thatiya Darayavush khshaya-*
13. *thiya. Mana Auramazda upastam*
14. *bartawa hada vithaibish bagai-*
15. *bish. Uta imam dahyaum aura-*
16. *mazda patuwa hacha hainay-*
17. *a, hacha dushiyara, hacha dar-*
18. *auga. Aniya imam dahyaum ma-*

19. *ajamiya, ma haina, ma dusk-*
20. *yaram, ma darauga. Aita adam*
21. *yana-....m jadiyamiya Auramazd-*
22. *am hada vithaibish bagaibish. A-*
23. *itamaiya Auramazda dadat-*
24. *uwa, hada vithaibish bagaibish.*

Ormuzd, qui est le plus grand des dieux, est tout puissant; c'est lui qui a fait Darius roi. Il lui a donné l'empire; c'est par la grâce d'Ormuzd que Darius est roi. Le roi Darius dit : Ces régions persanes qu'Ormuzd m'a données, qui sont illustres, riches en bons chevaux et en hommes braves, par la grâce d'Ormuzd et de moi, Darius roi, ne craignent rien de l'ennemi. Le roi Darius dit : qu'Ormuzd m'accorde sa protection avec les dieux de la maison, et qu'Ormuzd délivre cette contrée de l'esclavage, de la décadence, de la mort. Qu'aucun fléau ne frappe ce pays, ni la guerre, ni l'esclavage, ni la stérilité, ni la mort. J'adresse cette prière à Ormuzd et aux dieux de la maison. Qu'Ormuzd m'accorde cela avec les dieux de la maison.

I.

1. *Adam Darayavush, khshayathiya waza-*
2. *rka, khshayathiya khshayathiyana-*
3. *m, khshayathiya dahyaunam tyai*
4. *sham parunam, vishtaspahya*
5. *putra, hakhamanishiya. Thatiya dara-*
6. *yavush khshayathiya : washna Aurama-*
7. *zdaha ima dahyawa tya adam*
8. *adarshiya hada ana Parsa ka-*
9. *ra, tya hachama atarsa, mana baj-*
10. *im abara. Uwaja, Mada, Babiru-*
11. *sh, Arabaya, Athura, Madray-*
12. *a, Armina, Katapatuka, Sparda, Y-*
13. *una, tyaiya ushkahya uta tya-*
14. *iya darayahya; uta dahyawa t-*

15. *ya parauviya, Asagarta, Parthwa, Zara-*
16. *ka, Hariva, Bakhtarish, Sugda, Uw-*
17. *arazmiya, Thatagush, Harauwatish, H-*
18. *idush, Gadara, Saka, Maka. Thatiya*
19. *Darayavush khshayathiya : yadiya*
20. *awatha maniyahya, hacha aniya-*
21. *na ma tarsam, imam Parsam karam padi-*
22. *ya. Yadiya kara Parsa patahatiya hya*
23. *duvaishtam shiyatish akhshata, hauwachi-*
24. *ya aura nirasatiya abiya imam vitham.*

Je suis Darius, roi très-grand, roi des rois, roi de contrées habitées en grand nombre, fils d'Hystaspes, Achéménide. Le roi Darius dit : Par la grâce d'Ormuzd, les contrées que j'ai soumises avec l'assistance des Perses, qui m'ont redouté, qui m'ont payé un tribut (sont) : la Susiane, la Médie, la Babylonie, l'Arabie, l'Assyrie, l'Égypte, l'Arménie, la Cappadoce, Sparte, la Grèce, la continentale et la maritime, et les contrées qui sont vers l'Orient, la Sagartie, la Parthie, la Drangiane, l'Arie, la Bactriane, la Sogdiane, le Khowarizm, la Satagetie, l'Arachosie, l'Indus, le Gandhara, la Scythie, la Médie. Le roi Darius dit : Si tu veux avoir cette pensée et que je n'aie rien à craindre de l'ennemi, protége cet état persan ; si l'état persan est protégé, sa fortune étant longuement assurée, l'existence sera assurée de même pour cet édifice.

Les cinq premières lignes et le commencement de la sixième correspondent aux six premières lignes du texte persan de l'inscription I. Tous les mots de ce passage nous sont connus déjà ; en voici la transcription et le sens :

Ma DaRiYaWaOuCH, Keï LaCHaLaRa, Keï Keï-OuYNa, Kei DaAOuCHDèNa, Keï HaMaRouo Sa

MaKouRaLaRa, WiCHtaSPa CHaKRi, AKKaMeNi-CHiYa.

Je (suis) Darius, roi très-grand, roi des rois, roi des contrées, roi de ce monde très-étendu, fils d'Hystaspes, Achéménide.

Il n'y a aucune difficulté qui puisse nous arrêter dans la version de ce premier paragraphe, et nous devons nous borner à faire observer que le mot

Ma Kou Ra La Ra.

qui se rapporte au mot monde, et qui signifie très-grand, est fort probablement un superlatif à forme de pluriel en LaRa, analogue au superlatif . Le thème de ce superlatif, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire dans notre premier mémoire, peut fort bien être assimilé au grec *μακρός*[1].

A partir de ce point, le secours de la traduction persane nous manque absolument, car le plus léger examen suffit pour faire reconnaître que le texte médique contient tout autre chose que le double texte persan. Nous n'essayerons pas moins de déter-

[1] Ce mot tire probablement son origine première du radical sanscrit म *ma*, mesurer, d'où मह् *maha*, grand, souche des mots *μέγας*, *μεγάλη*, *magnus* et *maximus*. Peut-être encore le mot médique MaKou, pris jusqu'ici par moi pour une abréviation de la forme MaKou-Ra, n'est-il que le मह्, *μέγας*, *magnus*, puisque le ह् sanscrit est devenu le *gamma* et le *g* des mots grecs et latins congénères. Je laisse à de plus habiles à le décider.

miner le sens de ce texte curieux, et nous espérons y parvenir.

Nous allons donc prendre le texte phrase par phrase.

La première se compose des mots HaK DaRiYaWaOUCH Keï NaARi; elle correspond, non-seulement ici, mais encore dans toutes les inscriptions analogues, à la formule invariable *thatiya Daryavaush khshayiathiya*, « dicit Darius rex : » Darius, roi, dit.

Deux mots nous sont encore inconnus. Le premier est [cuneiform] HaK, et le second [cuneiform] NaARi; entre ces deux mots, dont l'un représente forcément le *thatiya* persan, il n'y a pas à hésiter, c'est NaARi, qui signifie *dicit*, il dit.

Quant au premier [cuneiform], il est assez difficile de préciser, *à priori*, ce qu'il représente. Westergaard lui-même a mis quelque hésitation à définir le sens rigoureux de ce monosyllabe. Dans la plupart des cas il en fait un pronom démonstratif, et dans d'autres il y voit une particule analogue à l'*ideo* latin. Quelque possible que soit l'assimilation de ce mot avec le *hic*, *hæc*, *hoc* latin, je préfère y retrouver une particule conjonctive analogue à la copule *ac*, ou même à *sic*. Provisoirement je préfère le sens du mot *sic*, et je l'adopte sauf à le modifier plus tard s'il y a lieu.

[cuneiform] signifie dire. Je ne doute pas que ce mot médique ne soit de même origine que le *narrare* latin (probablement celui-ci est dérivé du même radical primitif que *garrire*, *garrulus*, etc.).

Lassen et Westergaard traduisent le *thatiya* persan par *generosus*, et obtiennent la phrase « generosus « (sum) rex Darius, » et comme parfois (inscription E, par exemple) le texte persan comporte de plus le mot *wazarka*, ils traduisent : « generosus (sum) « Xerxes rex magnus. »

Rawlinson a certainement rectifié très-convenablement cette version, en retrouvant dans le mot *thatiya* un véritable verbe au lieu d'une épithète honorifique qui surchargeait le sens de la phrase dépourvue de verbe. Tout bien considéré donc, *thatiya*, équivalent du médique [cunéiforme], doit se traduire *dicit*, et nous avons le sens : « sic Darius « rex dicit. »

Passons à la phrase suivante.

GKaTH SaWa MaKou Ha? PiÇ Sa KouCHiKaGH KKa SaWa Ha?PiÇYN KouCHiKH Za OUViY AOURaZDaNa Sa Ha?PiÇ Ma KouCHiYa.

Le premier mot GKaTH me paraît, comme le *gathum* (Nakch-i-Roustam, lig. 41 et 42 du texte persan) et le *gathwa* (Nakch-i-Roustam, texte persan, lig. 25) des inscriptions persanes, se rattacher au radical sanscrit गाध, *perstare*, *manere*, durer, rester debout. Je lui attribue donc le sens d'édifice durable, solide.

La forme [cunéiforme] a été reconnue déjà par Westergaard pour un nominatif pluriel du pronom démonstratif [cunéiforme] dans l'inscription D (l. 13 et 14), où nous lisons : [cunéiforme], ces *ha*-

paracha que j'ai construits, etc. Je reviendrai plus tard sur cet important passage.

Westergaard admet de plus que le final représente un son fort et guttural analogue à l'affixe arménien *kh*, indice ordinaire du pluriel. Je ne veux en aucune façon approuver ni combattre cette supposition ; pour moi le mot SaWa est le nominatif pluriel du pronom démonstratif , voilà tout ce que je puis et ce que je veux me permettre d'avancer.

Le mot MaKou nous est bien connu, celui qui le suit mérite toute notre attention, il se présente dans cette inscription seulement sous les formes :

1° lig. 8,

2° lig. 9,

3° lig. 11,

4° lig. 14, 21 et 22,

Les trois dernières variantes, si tant est que la première soit exacte, nous font voir que les signes et sont, sinon équivalents et homophones, du moins aussi voisins de consonnance que de forme. Il est possible, en effet, que le premier doive se lire Bi et le deuxième , Pi. La troisième variante, commençant par le clou vertical , au lieu du clou horizontal de toutes les autres variantes, me paraît fautive. Il est possible

que le copiste se soit mépris, et que la pierre ait porté cette fois encore le signe ►—; quoi qu'il en soit, ce mot se lit Ha?BiÇ ou Ha?PiÇ. La deuxième variante nous donne Ha?PiÇYN. Guidé d'un côté par l'analogie de forme du signe ►►— et du signe ►►–Ɐ, qui se lit indubitablement A, je lis le premier E; de l'autre côté, par le sens général de la phrase dans laquelle l'idée tout, tous, s'intercale très-bien partout où le mot en question se présente, je n'hésite pas à y voir le mot turk هپیسی, tout, tous, qui, dans la phrase suivante où il est à l'ablatif, هپیسندن ایو, le meilleur de tous, se complique devant le suffixe دن d'un noun euphonique dont la deuxième variante nous offrira, je crois, un exemple. Quoi qu'il en soit, ce mot, partout où il se montre, me représente le هپیسی turk, et il se prononce et se traduit exactement de même.

Vient ensuite le pronom démonstratif ►⋿ Sa, ce, qui nous est bien connu, suivi du pluriel ⋎⋿ ⟨Ɐ— ►Ɐ ⋿Ɐ KouCHiKaGH. Le pronom ►⋿, écrit tout à l'heure ►⋿ Ɐ⋿Ɐ, est donc également un pluriel; d'où provient cette différence d'orthographe? Probablement d'une abréviation du scribe. Quant au mot médique KouCHiKaGH, je n'hésite pas à y retrouver le mot oïgour [illegible] *kouchk*, et turk كوشك, demeure, d'où nous avons fait notre mot kiosque; seulement le kiosque, dans les idées françaises, est un pavillon isolé, et il n'en est pas ainsi dans les idées turkes, puisque nous lisons dans le *Miradj* :

اندن اسوپ بير كوشك كوردوم اول كوشك اوده سينده
بير كيشى كوردوم etc.

Sorti de là je vis un kiosque, et dans une des salles de ce kiosque, je vis, etc.

Le kiosque est donc un édifice qui contient plusieurs salles.

Notre mot terminé par le suffixe pluriel GH, qui se retrouve dans l'arménien, signifie kiosques au pluriel.

Vient ensuite le pronom relatif KKa; je n'hésite pas en effet à corriger en ce point la copie de Niebuhr. Le signe ne se trouve que là, et le signe si voisin vient s'y placer si favorablement, que je l'y remets avec toute confiance. Les mots suivants

Sa Wa Ha E Pi Ç Y N

Kou CHi KH,

reliés au pronom relatif précédent, se traduisent mot à mot : qui ces tous kiosques, pour qui (sont) tous ces kiosques.

La forme KouCHiKH est-elle un pluriel complet? J'en doute, là encore il peut y avoir une abréviation, et la désinence indice du pluriel manque, à moins que la forme du mot, tel qu'il se présente ici avec la quiescente KH, indice du pluriel en arménien, ne soit un vé-

ritable pluriel. Ne se pourrait-il pas que le lapicide eût oublié là le [cunéiforme] Ka final de la variante précédente du pluriel

[cunéiforme] :

je le crois sans oser l'affirmer.

Les mots suivants qui se lisent Za OUViY, correspondent, dans une foule de textes, au persan *washna,* qui signifie au propre : par la volonté. Westergaard a reconnu avec toute raison dans cette expression médique la préposition persane ز ou از, qui signifie de ou par. Quant au mot OUViY (Westergaard coupe ces deux mots en les lisant [cunéiforme] ZOU Vii ou ViYi; mais la lettre [cunéiforme] est sûrement syllabique), il est identique avec le وی *veï* kurde, qui signifie exactement vouloir. L'ensemble des deux mots Za OUVei a donc le sens précis : de ou par la volonté.

Vient ensuite le génitif déjà connu [cunéiforme] AOURaZDaNa, d'Ormuzd.

[cunéiforme] Sa HaEPiÇ (lisez [cunéiforme]) signifie littéralement ces tous, eux tous.

[cunéiforme], pronom de la première personne, OUa ou OUe, pour Ma ou Me.

[cunéiforme]. Ceci doit être une première personne du prétérit défini d'un radical KouCHi (क्षि *kchi,* « habiter »), signifiant probablement

« habiter », et duquel est sorti le mot , « demeure, kiosque », formé par l'addition du suffixe Ka, qui sert à la formation des diminutifs sanscrits, ce qui donne au mot KouCHiKa, « kiosque », le sens de « petite habitation ». En sanscrit, la première et la troisième personne du prétérit sont identiques; par exemple, *yayatcha* signifie aussi bien « j'ai cherché » que « il a cherché ». Nous verrons qu'en médique le mot joue le même rôle, et qu'il signifie à la fois « j'ai habité » et « il a habité ». Récapitulons maintenant ce que nous donne mot à mot la phrase que nous venons d'analyser : « Ces édifices grands tous, ces kiosques qui sont tous ces kiosques, par la volonté d'Ormuzd, eux tous j'ai habités ». En d'autres termes : « Tous ces vastes édifices, tous ces kiosques, sans exception, ont été ma demeure par la volonté d'Ormuzd. »

Poursuivons notre analyse. La phrase suivante se transcrit :

HaK AoURaZDa Sa TCHiTHou ÇOUiNNa
Ac Ormuzdes hoc
ANaGHBiDèOUDa IDaKa GHKe Sa HaEPiÇ
Diis cum qui hæc omnia
KouCHiKa HaK Ma KouCHiYa KouTaDa KouCHi
kioska ac (sic) ego habitavi sicut, etiam habitavit
Ya DèWa.
Deus.

Lés premiers mots signifiant « et (ou ainsi, *ac* ou *sic*), Ormuzd ce ou ces » . . . . . ne présentent pas de difficultés; seulement, nous en déduisons que

deux pronoms démonstratifs ne pouvant se rencontrer, comme [cuneiform] et [cuneiform] dans une phrase aussi courte, l'un des mots est nécessairement une conjonction, comme *sic*, *ac* ou *ecce*.

Le groupe qui vient ensuite,

[cuneiform],

me semble bien voisin du groupe que nous trouvons à la ligne 17, et qui est

[cuneiform].

Nous en pouvons conclure d'abord que le mot [cuneiform] représente le nom auquel se rapporte, dans l'un et dans l'autre cas, le pronom démonstratif [cuneiform] Sa.

Ce mot commence par une lettre qui nous est encore inconnue, mais dont nous pouvons déduire la valeur avec une certitude suffisante, d'un renseignement que Rawlinson nous a donné en passant Voici ce que je lis (p. 293) : « Thirdly, the median « copy gives for the word following the second *ariya* « (il s'agit de l'inscription de Nakch-i-Roustam) the, « same form *chissa*, which answers to the first ele- « ment of the name of *chitratakhma*. » — « Troisièmement, le texte médique donne pour le mot qui suit le second *ariya*, la même forme *chissa* qui correspond au premier élément du nom de *chitratakhma*. » Ce nom de *chitratakhma*, extrait de l'inscription de Bisitoun, commence donc, sous sa forme médique, par le mot [cuneiform], que Rawlin-

son lit CHiSSa. Par suite, suivant lui, la lettre [cunéiforme] représentait le son CHi; comme nous avons déjà le signe [cunéiforme] pour image de cette syllabe, il me paraît fort probable que la vraie prononciation de ce caractère [cunéiforme] était TCHi ou KCHi, analogue aux syllabes sanscrites क्षि, चि ou छि[1]. En effet, ce mot [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme], qui signifie très-probablement « descendant de », pour « fils de, » se retrouve dans le persan moderne مینوچهر *minoutcheher*, « germe céleste, fils des dieux, » mot que nous rencontrons à une époque un peu plus reculée dans les légendes pehlvies des monnaies sassanides, sous la forme *minoutchetri*, et enfin dans le zend 𐬗𐬌𐬚𐬭𐬀 *tchithra*. Notre médique [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme] TCHiCHCHa n'a pas d'autre origine, puisqu'il correspond au composant CHiTRa du nom Chitratakhma. Ce fait à lui seul prouve de quelle importance serait la possession des textes médiques et assyriens de Bisitoun.

Ceci posé, notre mot [cunéiforme] [cunéiforme], se lisant TCHiTHou ou KCHiTHou est probablement dérivé du radical sanscrit क्षि *kchi*, « habiter » avec le suffixe त्व *tva*, du nom abstrait, de telle sorte que KCHiTHou signifie « habitation. » En sanscrit, d'ailleurs, क्षिति *kchiti* signifie « terre » et « demeure ». En zend, très-fréquemment le *ch* se substitue au *kch* sanscrit par le retranchement de la gutturale. (Yaçna, p. 277.)

Quant au mot [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme] ÇOUiN-

[1] Rawlinson considère ce mot comme allié du mot sanscrit क्षेत्र *kchetra*, « le corps ».

Na ou ÇViNNa, il est assez naturel de le rattacher au sanscrit सेवति *sevati*, « il aime, » de सेव् *sev*, *colere*, *amare*, père du grec σέϐω ou σέϐομαι, « honorer, vénérer, respecter », et du turk سومك *sevmek*, « aimer », qui, abstraction faite de la désinence مك de l'infinitif, est identique avec le sanscrit *sev*. C'est probablement un participe présent, car il n'y a pas d'apparence que la forme ÇViNNa soit une troisième personne singulier d'un optatif du radical *sou* ou *sev*.

Viennent ensuite les mots ANaGHBiDèOUDa IDaKa, dont le premier est, ainsi que nous l'avons reconnu, un instrumental pluriel de forme géorgienne du thème [cunéiforme], « Dieu, » analogue au persan *naka*, « roi », et au grec ἄναξ, « roi, seigneur, » qui s'applique souvent aux dieux; celui-ci est pour ainsi dire identique avec notre mot médique.

IDaKa ou ITaKa, n'est que le persan *hada*, « avec, » devenu le grec ἔτι et le latin *et* ou *ita*, muni de l'enclitique *ka; itaque*, dont le sens littéral primitif est assurément « et ainsi », a plus que de la ressemblance avec notre médique ITaKa, dont le sens développé est celui du latin *cum*, « avec ». Ce qu'il faut noter de plus, c'est que cette proposition ITaKa se place constamment après le nom qu'elle régit, de même que le mot latin *cum*, lorsqu'il régit des pronoms.

Vient ensuite le groupe [cunéiforme], dans lequel Westergaard a bien reconnu un pronom relatif qu'il lit PPo; je le lis GHKè, et j'y trouve une seconde forme du pronom ordinaire [cunéiforme] KKa.

Ces différences d'orthographe ne doivent pas plus nous étonner que celles qui se manifestent entre les pronoms turks identiques, کی, غی, et که.

Nous lisons ensuite Sa HaEPiÇ KoUCHiKa HaK Ma KouCHiYa KouTaDa KouCHiYa DèWa. De tous ces mots, le septième et le dernier nous sont encore inconnus. KouTaDa signifie partout ce que signifie le *ut* latin, c'est-à-dire « comme »; *ut* et KouTaDa, débarrassés de la gutturale primitive, sont très-probablement identiques. Quant au mot DèWa j'y reconnais le sanscrit देव, « Dieu ». On remarquera que le mot KouCHiYa se répète après le pronom personnel Ma et après le nom DeWa; c'est donc probablement un participe dérivé du radical क्षि, « habiter. »

Récapitulons : nous avons la phrase suivante :

Et Ormuzd aime ces demeures avec les dieux qui sont dans tous ces kiosques que j'habite comme les dieux les habitent.

La phrase qui vient ensuite se lit de la manière suivante :

HaK CHiCHN KouTaDa DèWaK Sa KCHiTHou
Et domum ut Dei qui hæc ædificia
RaGH Ma ÇMeNa.
sicut ego amo.

Le mot [cuneiform] est un mot que nous retrouvons deux fois au génitif dans l'inscription D, lignes 12, 13 et 15; c'est probablement encore un dérivé du radical क्षि, avec le suffixe *ni*, ayant le sens

de « demeure, habitation ». Je lis le suivant DeWaK, , plutôt que , qui ne signifierait rien. Ce qui, jusqu'à un certain point, autorise cette restitution du signe , au lieu de , c'est la présence de la même faute de copiste, ou même de graveur, dans le mot , qui est écrit une fois (lig. 11), . D'ailleurs le nom DèWa, Dieu, Θεός, *Deus*, *divus*, देव:, se trouve à la ligne précédente, et les mêmes mots se reproduisent assez constamment dans notre texte pour qu'il soit assez naturel de comparer les deux groupes qui nous occupent. Quant au signe , il me paraît fort difficile d'en préciser le rôle. Est-ce un enclitique? En ce cas nous serions autorisés à présumer qu'il s'écrirait comme ailleurs. N'est-ce pas plutôt le mot KKa, *qui*, laissé incomplet par une faute de gravure, sinon par abréviation? Je le crois volontiers. Le mot LaGH est monosyllabique, il est donc bien difficile d'y voir un mot entier avec une désinence grammaticale; il est possible que ce soit une particule signifiant: ainsi, comme, *sic*, *ita*. S'il nous offrait une véritable abréviation, on serait presque tenté d'y retrouver l'adjectif LaCHa, « grand », muni cette fois de la désinence du pluriel ; mais resterait alors à expliquer pourquoi cette désinence plutôt que la désinence ordinaire , qui se montre dans le superlatif à forme de pluriel.

Serait-ce pour distinguer le pluriel réel du superlatif? C'est possible, mais je ne me hasarderai pas à l'affirmer.

Tout bien considéré, le sens « ainsi, comme, » me paraît préférable jusqu'à plus ample informé.

Reste le mot [cuneiform] ÇMeNa. Nous avons déjà rapproché ce mot du mot [cuneiform] de la ligne 13; je suis bien tenté de croire qu'ils sont identiques, à l'orthographe près. La seule différence, en effet, consiste en ce que le signe [cuneiform] Me, Mi (lu Ve par Westergaard), est remplacé par les signes [cuneiform], dont le second doit être séparé comme M quiescent, destiné à renforcer le son initial du signe [cuneiform]. Reste alors le signe [cuneiform], qui se lit OUi, Vi et Mi, à en juger par les noms d'Hystaspes et de l'Arménie; or, on en conviendra, les syllabes Me et Mi, Ve et Vi, pouvaient, sans grand inconvénient, se substituer l'une à l'autre. Je vois donc encore dans le mot [cuneiform], participe déjà reconnu dans le mot [cuneiform], qui provient du sanscrit सेवति, le grec *σέβω*, le turk سومك. En résumé, nous trouvons dans la phrase en question les idées suivantes rendues littéralement : « et cette demeure, comme les dieux qui (aiment) ces grands édifices, ainsi moi aimant », c'est-à-dire : « et j'aime cette demeure comme les dieux de ces grands édifices ».

On aurait le droit de regarder ce sens comme bizarre, si l'on ne connaissait pas vingt passages

des textes persans où il est question de la protection que le roi supplie Ormuzd de lui accorder avec les dieux de la maison, *hada bagaïbish vithaïbish.* Ces dieux de la maison, ces dieux domestiques, sont évidemment les dieux que nous trouvons mentionnés très-explicitement dans la phrase que nous venons d'analyser et dans la phrase précédente.

Nous lisons ensuite : HaK DaRiYaWaOUÇ Keï NaARi Ma AOURaZDaOUô NiCH?CHN ANaGHBiDèOUDa IDaKa.

Le mot [cunéiforme], qui se lit NiCH? CHN, correspond, dans une foule de passages que nous aurons à analyser ultérieurement, au persan *patuwa, tuere,* « protége »; celui-ci est un impératif; il doit donc en être de même du mot médique. Ce mot comporte très-probablement la préposition निह् *nih, nis,* qui implique le sens de « continuité ». Quant au radical, je ne saurais deviner quel il est, à cause de la présence du caractère [cunéiforme], qui, s'il n'est pas complexe, m'est totalement inconnu. Westergaard n'a pas été plus heureux que moi, et il n'a pu en déterminer la valeur.

Ce signe est fort voisin du signe KH quiescent [cunéiforme], mais nous avons acquis la certitude qu'il n'y avait rien à baser sur la similitude apparente des signes de forme voisine. Nous devons donc nous borner à prendre le mot [cunéiforme] pour l'image de l'idée « protége », tout en désespérant, quant à présent, d'en deviner l'origine.

Ceci posé, tous les mots de la phrase que nous

venons de transcrire nous sont connus, et nous donnent le sens littéral : « et Darius roi dit : ô Ormuzd, protége-moi avec les dieux ».

Nous lisons ensuite : HaK KouTaDa HaEPiÇ Sa KouTaDa CHaÇPa? GKaTH Sa KHKa ??ÇKa HOuDè HaNi ??N HouDè (?) GHKè MoTHiLaRa ÂRi KHKa ÇBiWaMeRa. Malheureusement, beaucoup des signes qui constituent cette phrase sont plus que douteux, surtout à la fin. Ainsi les groupes

sont très-probablement incorrectement copiés, il y aurait donc plus que de la présomption à vouloir en déterminer le sens. Le mot ÂRi pourrait être lié aux mots ARiYa et ARTa, titres certains de noblesse que les Mèdes s'attribuaient, et qui sont, pour Westergaard, deux participes, le premier signifiant *honoratus*, et le second *honorandus*. Quant aux mots déjà connus, ils nous donnent le membre de phrase suivant :

Et comme tous ces, comme.... durables ces qui.... ce... ce, que les hommes vénèrent qui.....

que je renonce prudemment à reconstruire.

Le sens général de notre inscription est donc, en résumé, le suivant :

Je suis Darius, roi très-grand, roi des rois, roi de (toutes

les) contrées (habitées), roi de ce monde immense, fils d'Hystaspes, de la race d'Achéménès.

Et le roi Darius dit : Par la volonté d'Ormuzd, j'ai habité tous ces vastes édifices, tous ces kiosques sans exception.

Et Ormuzd aime ces demeures comme les aiment les dieux, tous ces kiosques que j'habite avec les dieux.

Et j'aime ce palais comme les dieux de tous ces vastes édifices.

Et le roi Darius dit : O Ormuzd, protége-moi avec les dieux, et de même (protége) tous ces (kiosques), de même ces édifices éternels qui sont ce..... et ce....., que les mortels vénèrent? lorsqu'ils y pénètrent?

N° 4.

(N° 5 de Rawlinson, O de Lassen et de Westergaard.)

C'est l'inscription de Darius du mont Elwend; elle a été analysée en détail dans mon premier mémoire, il n'y a donc pas lieu à y revenir ici.

N° 5.

(N° 6 de Rawlinson, NR de Lassen et de Westergaard.)

Nous voici arrivés à l'inscription médique la plus importante qui ait été mise jusqu'à ce jour à notre disposition; c'est celle du tombeau de Darius à Nakch-i-Roustam. Nous allons examiner successivement toutes les parties de ce texte important.

Les onze premières lignes, à l'exception du dernier signe de la onzième ligne, nous fournissent le texte suivant :

1.

[illegible]

2. [illegible]

3. [illegible]

4. [illegible]

5. [illegible]

6. [illegible]

7. [illegible]

8. [illegible]

9.

10.

11.

En voici la transcription :

1. ANaGH LaCHaLaRa AOURaZDa KKa HaMaRouO
2. DaSDa AKHouK HouDè DaSDa KKa MoTHi
3. DeOUTouCHTa KKa CHiYaTiM DèOUTouCH-
4. Ta MoTHiLaRaNa KKa DaRiYaWaOUCH
5. KeïRa HouTaKTa KHouRa LaSaKHouOUNa Keï KHou-
6. Ra LaSaKHouOUYNa FiNiMDaTaTiRa Ma Da-
7. RiYaWaOUCH Keï LaCHaLaRa KeïOULaRa
8. Keï DaHAOUCHDè ViCHCHaDaNaCHDèNa Keï HaMa-
9. RouO Sa MaKouRaLaRa LaCHaANa CHaDaNKa Â-
10. Fi ViCHTaSPa CHaKRi ÂKKaMeNiCHiYa Pa-
11. ASa ASa CHaKRi ArRiYa KCHiCHCHa.

Nous sommes en mesure déjà de traduire ce pas-

sage entier dont tous les mots nous sont connus, à l'exception de ceux qui composent la ligne 11. Nous avons donc mot à mot :

Dieu très-grand Ormuzd qui le monde
a créé, le ciel ce a créé, qui l'homme
a bien créé, qui la fortune a bien créé
des hommes, qui Darius
roi a fait, seul de beaucoup roi, seul
de beaucoup empereur. Moi
Darius, roi très-grand des rois,
roi des contrées qui contiennent toutes les nations, roi du
monde ce très-étendu, grand, supporteur
aussi, d'Hystaspes fils, achéménide,
Perse d'Arsa fils, Arien, d'Arien descendant.

En d'autres termes :

C'est un dieu très-grand qu'Ormuzd, qui a créé la terre et le ciel, qui a créé l'homme, qui a créé la fortune des mortels, qui a fait Darius roi, seul roi de l'univers, seul empereur de l'univers. Je suis Darius, roi très-grand, roi des rois, roi de toutes les contrées habitées, soutien de ce monde immense, fils d'Hystaspes, de la race d'Achéménès, Persan, fils d'Arsa (pour *Arsamah*), Arien, descendant d'Arien.

Cette version est pleinement justifiée par la teneur du texte persan que voici :

Baga wazarka Auramazda, hya im-
am bumim ada, hya awam asm-
anam ada, hya martiyam ada, h-
ya shiyatim ada martiyahya,
hya Darayavum khshayathiyam ak-
unaush, aivam paruwanam khshayath-
iyam, aivam paruwanam framata-
ram. Adam Darayavush khshayathiya, wa-

zarka khshayathiya, khshayathiyanam khshayathiya, dahyaunam vispazananam khshayathiya, ahyaya bumiya wazarkaya duriapiya, vishtaspahya putra, hakhmanishiya, parsa parsahya putra, Ariya, Ariya chitra.

Nous avons quelques observations de détail à faire ici avant de passer aux phrases suivantes.

D'abord, à la ligne 9, le dixième signe donné sur la planche de Westergaard avec la forme [cunéiforme], est, dans la dissertation, reproduit sous la forme [cunéiforme], et transcrit S par ce savant (p. 339). Nous pouvons donc être assurés que nous nous trouvons en ce point en face d'une faute de copie de l'artiste qui a gravé la planche en question.

Le mot [cunéiforme] est là trop bien à sa place pour qu'il ne soit pas tout naturel de le restituer.

Quant au dernier passage persan, lu par Westergaard *parsa arsahya puthra ariya ariya dathra*, c'est Rawlinson qui propose de restituer le mot *parsahya* au lieu du second mot *arsahya*. Cette correction serait bien convenable en effet; mais avons-nous le droit de l'admettre quand nous voyons l'articulation P à restituer manquer dans le texte persan aussi bien que dans le texte médique? Westergaard, tenant compte de la généalogie que Darius se donne dans l'inscription de Bisitoun, suppose qu'il s'agit d'*arsamah*, écrit *arsa* par abréviation; mais cette

nouvelle hypothèse a aussi contre elle l'absence de la syllabe Ma, qui entre essentiellement dans le nom en question. Nous nous abstiendrons prudemment de décider entre ces deux leçons, dont la première a, tout au moins, pour elle, la probabilité que Darius, faisant parade à la fois de son origine perso-médique, aura dit : «Je suis Perse, fils de Perse, Arien, fils d'Arien».

Quoi qu'il en soit, cette phrase nous fournit la trnascription très-approximative, sinon rigoureuse, du signe médique , qui doit très-probablement se lire ASa plutôt que Sa, puisque nous connaissons la forme assez voisine , de cette syllabe Sa.

Nous pouvons maintenant nous occuper du passage suivant. Nous lisons dans la planche de Westergaard :

11. . . . .

12.

13.

14.

A

B

15.

C

16.

17.

Ce passage, dans le texte du mémoire de Westergaard, présente les corrections suivantes proposées par le savant philologue.

Lig. 14, A,

Lig. 15 B,

Lig. 16, C,

Prenons d'abord le texte persan correspondant; le voici :

Thatiya Darayavush khshayathiya : washna Auramazdaha ima dahyawa tya adam agarbayam apataram haca parsa adamsham patiyakhshaiya mana bajim abara-

ha tyasham hacama athahya awa akunava. Datam tya mana awa ..... (Westergaard lit *aïta*) *adari.*

Lassen, Westergaard et Rawlinson ont proposé deux versions différentes pour ce texte persan; les voici toutes les deux : « Generosus sum Darius rex « e voluntate Auramazdis. Illæ regiones quas ego « cepi una cum auxilio persico (ego....... vene- « randus) mihi tributa attulerunt, continuum auxi- « lium navum tulerunt : datum quod mihi fuit id « etiam a me servatum est. »

Rawlinson, de son côté, explique ainsi le même texte : « Darius le roi dit : par la grâce d'Ormuzd, telles sont les contrées que j'ai conquises, autres que la Perse. J'ai établi ma puissance sur elles, elles m'ont payé le tribut. Ce qui leur a été dit par moi a été fait; ce qui leur a été donné par moi, a été possédé par elles. »

Nous allons chercher, à l'aide du médique, à reconnaître, si faire se peut, de quel côté se trouve le sens exact.

Nous lisons d'abord : HaK DaRiYAWaOUCH Keï NaARi,

Et Darius roi dit.

Za OUViY AOURaZDaNa Sa DaHaYaOUCH GHKè Ma BiRiRa HaCHaZRaKa Pa 𒌍 (ou ZCHaZRaKa Pa 𒌍).

Par la volonté d'Ormuzd, ces contrées dont moi j'ai augmenté (pour que j'ai ajoutées à) l'empire des Perses.

Remarquons d'abord que le pronom relatif GKè n'est jamais employé à la place du pronom ou , KKa ou KHKa, ni réciproquement. En d'autres termes : toutes les fois que ce pronom est un régime direct, c'est-à-dire qu'il joue le rôle de l'équivalent français *que*, c'est qu'il est écrit. Au contraire, toutes les fois que le pronom relatif est un sujet, c'est-à-dire l'équivalent du *qui* français, il s'écrit sous l'une ou l'autre des deux dernières formes. Cette règle constante est fort utile pour la détermination du sens des inscriptions médiques.

Le mot BiRiRa est un mot fort intéressant et qu'il importe de déterminer de la manière la plus approximative possible, si ce n'est avec une entière précision.

Le zend nous offre un radical *berez* (*Yaçna*, p. 185), qui signifie primitivement « croître, s'augmenter », et qui doit être assimilé au radical sanscrit वृह् *vrih*, « croître ». Anquetil traduit l'adjectif *berezya*, formé de *berez*, muni du suffixe *ya* (ou , *berezyai* ou *berezyaê*), par « qui rend grand ». Ce sens causal « rendre grand, augmenter », me paraît très-satisfaisant dans le passage qui nous occupe. Neriosengh, traducteur et commentateur indien du Yaçna, donne pour ce mot la glose प्रवर्द्धयति *pravar-dhayati*, « il fait croire ». Je n'hésite donc pas à adopter cette signification pour le mot médique . C'est une première personne d'un

prétérit tout à fait analogue au prétérit [cuneiform] HouTaDaRa, que nous trouvons aux lignes 13 et 14 de l'inscription D de Westergaard et de Lassen, dont nous nous occuperons un peu plus loin.

Nous avons ensuite le mot [cuneiform], qui peut se lire de deux façons, ou bien HaCHaZRaKa, ou ZCHaZRaKa Pa [cuneiform]. Cette expression, correspondant au persan *apataram aca parsa*, représente, suivant Westergaard, l'idée « una « cum auxilio persico, avec l'assistance des Perses », suivant Rawlinson, l'idée « différente de la Perse » pour « en outre de la Perse ».

D'abord le mot qui désigne la Perse, n'est pas, en médique, le nom du pays, mais bien l'ethnique, muni, pour qu'on n'en puisse douter, d'une désinence [cuneiform] du pluriel, empruntée évidemment à l'écriture assyrienne; c'est donc bien des Perses, et non de la Perse, qu'il s'agit.

La rareté de l'emploi du signe quiescent [cuneiform], Z[1], me fait supposer qu'il faut adopter la première leçon HaCHaZRaKa, plutôt que la seconde; car la quiescente Z, placée devant la chuintante forte

[1] Est-ce bien un Z? Depuis que ce Mémoire a été rédigé, j'ai acquis la certitude que le même signe dans l'écriture assyrienne devait se lire Mi ou Bi. La valeur Z n'étant tirée que du nom Ormuzd, lu par Westergaard Aurazda, est fort douteuse. Pourquoi, en effet, ce nom passé dans l'idiome médique aurait-il perdu de préférence l'articulation M, tout aussi essentielle que l'articulation Z? Il y a donc lieu d'attendre la venue des textes médiques de Bisitoun pour voir cette question résolue?

CHa, jouerait un rôle assez difficile à deviner, et je ne puis admettre que difficilement ce qu'admet Westergaard, à savoir que le groupe [cuneiform], ainsi disposé, indique que la chuintante doit être adoucie. Il est, en effet, naturel de renforcer une syllabe par l'adjonction de la quiescente analogue, tandis qu'il ne l'est plus autant d'employer un double signe pour affaiblir une articulation; cette articulation adoucie pouvant être parfaitement représentée par un signe unique. Je lis donc en résumé HaCHaZRaKa, et je considère ce mot comme l'analogue du mot persan *khshatra* « empire », que nous trouvons à la ligne 19 de l'inscription persane E de Lassen. Nous aurions ainsi le sens tout naturel : « que j'ai ajoutées à l'empire des Perses ». Nous devons remarquer que, dans le texte médique, il n'y a pas de mot qui représente l'idée rendue par le persan *agarbayam*, « j'ai pris ». Le groupe qui suit la phrase que nous venons d'analyser, est [cuneiform] KHKaBi, que précède immédiatement le pronom [cuneiform], équivalent du *adam* du texte persan. On pourrait donc être tout naturellement conduit à retrouver le persan *agarbayam* dans le KHKaBi ou KHKaPi médique; mais il faut soigneusement se garder de profiter de ces hasards, qui font ressembler un mot latin, comme *cepi*, à un mot médique placé dans une phrase où devrait se trouver l'équivalent d'*agarbayam*, « j'ai pris ». Le sens que j'attribue à ce mot est tout autre, j'y retrouve le sanscrit गुप *goupa*, « parole », et

par extension « ordre, précepte », passé dans les mots persans anciens, *gubatiya, agubata*, dans le moderne گفت « dire, parler », et dans le kurde *ahkaft*, « parler », qui fait au présent, avec le *b* euphonique, *az bahh-kavum*, et au prétérit *ahhkaft*, tandis que le substantif « parole » est rendu par *kabar*, d'où « parler » se dit également *kabar dem*, littéralement « donner une parole ».

Nous lisons ensuite :

KHKaBi Ma ??ZRaDaNiOUMeNaM MaNNa KouTiCH; GHKè Ma KHKaBi, GHTHRiKa HouDè HouTaK, DaTHaM GHKè MaNNa, OUDè GHY Bi-RiCH.

Tout le troisième groupe de cette phrase, à savoir l'ensemble de lettres qui suit le pronom Ma ou Me, correspondant au *adam* du texte persan,

que Westergaard corrige arbitrairement ainsi qu'il suit :

est de forme tellement douteuse qu'il y aurait tout au moins de l'imprudence à chercher quels sont les mots que ce texte contient. J'y renonce donc; néanmoins je puis avancer que le commencement signifie les paroles de moi, pour mes paroles, mes

ordres[1]; l'idée suivante était probablement : « ont exécuté », liée au nom les nations. Vient ensuite le mot [cunéiforme] MeNNa, équivalent du persan *mana*, « à moi » ou « de moi »; nous devrions rencontrer ensuite l'équivalent du persan *bajim abara*, « ont apporté le tribut », c'est le mot KouTiCH que nous lisons. Ce mot est exactement de la même forme que celui qui termine la phrase, c'est-à-dire [cunéiforme]. Dans l'un et dans l'autre, je crois voir un participe neutre au singulier; dans *birich*, par exemple, je n'hésite pas à reconnaître le sens : « augmenté, accru », de telle sorte que la phrase persane assez douteuse, *datam tya mana awa* (ou *aïta*) *adari?* est rendue, pour ainsi dire, mot à mot par la phrase médique

DaTHaM GHKè MaNNa HOUDè GHY BiRiCH,

Donné ce que à moi, cela certes augmenté, c'est-à-dire: ce qui m'a été donné, je l'ai augmenté.

Il est fort curieux de trouver entre le pronom démonstratif bien connu [cunéiforme] HouDè, et le mot [cunéiforme] BiRiCH, dont nous avons reconnu l'analogie avec le *vrih* sanscrit et le [zend] zend, il est curieux, dis-je, de trouver intercalée une particule [cunéiforme] GHY, dont le persan ne contient pas d'équivalent, et qui, par suite, ne peut être qu'une enclitique. Je n'hésite pas à lui assigner absolument le même rôle qu'à l'enclitique grecque

[1] Cette locution est identique avec la locution kurde *kubar ma*, « mes paroles ».

γέ, si fréquemment placée après les pronoms. Similitude de rôle et similitude de consonnance, voilà ce que nous présentent les particules grecque *γέ* et médique [cuneiform]. Si je ne me suis pas trompé, il est clair que Westergaard a bien plus approché du sens que Rawlinson, en disant : « datum « quod mihi fuit id etiam a me servatum est. » C'est le dernier mot [cuneiform], lu Pi, et comparé au sanscrit *api*, que Westergaard traduit par *etiam*. J'ai amplement déduit ailleurs les motifs qui ne me permettent pas de voir, dans le signe [cuneiform], autre chose qu'une gutturale quiescente. Revenons à notre mot KouTiCH; il correspond très-probablement au persan *abara*, puisque plus loin, dans le même texte de Nakch-i-Roustam (ligne 34), le mot [cuneiform] se trouve placé en correspondance avec le mot persan *baratiya* (texte persan, lig. 42); nous en pouvons conclure que les deux formes [cuneiform] et [cuneiform] se rattachent à un seul et même radical *kout*, qui signifie « apporter ». Resterait à trouver l'origine de ce mot médique. En turk les mots كيتمك *ghitmek*, « aller », كتورمك *ghetur-mek*, « apporter », débarrassés de la désinence مك, ne laissent plus que les radicaux كيت *ghit* et كتور *ghetur;* celui-ci est peut-être formé du même radical كيت, suivi de la particule در *dur*, transitive, de sorte que كتورمك aurait probablement le sens littéral de « faire venir », et par extension « apporter », qui ont bien quelque parenté avec le KouT médique[1].

[1] En turk payer se dit اودهمك *eudemek*, dont le radical est اوده

En résumé le mot KouTiCH me semble signifier apporté. Nous avons vu que le second groupe de dix lettres de notre phrase restait forcément indéterminé; il se termine par une désinence neutre en NaM; je suis donc bien tenté d'y voir un nom neutre en rapport avec le participe neutre KouTiCH, de sorte que nous aurions l'idée du persan *mana bajim abara*, parfaitement rendue par les mots médiques signifiant : « tributum mihi allatum. » Je crois être assez près de la vérité en ce point.

Vient ensuite la phrase GHKè Ma KHKaBi GHTHa RiKa HouDè HouTaK. Les trois premiers mots signifient : « que moi les paroles j'ai dites », pour « les ordres que j'ai donnés ». Quant au mot GHTHaRiKa [cuneiform], il correspond au persan *athaham*, car à la ligne 30 de la même inscription nous lisons encore : [cuneiform], « ce que moi j'ai dit, cela a été bien exécuté », tandis que le persan (lig. 36 et 37), porte également *tyasham athaham awa aqunawata*, « ce que j'ai ordonné, cela a été exécuté ». J'ignore à quel mot primitif il faut rapporter les deux formes médiques GHTHaRiKa, GHTiRiRa au prétérit; j'ignore également si l'une des langues modernes congénères a conservé quelque trace de ce mot.

Quoi qu'il en soit, le membre de phrase en ques-

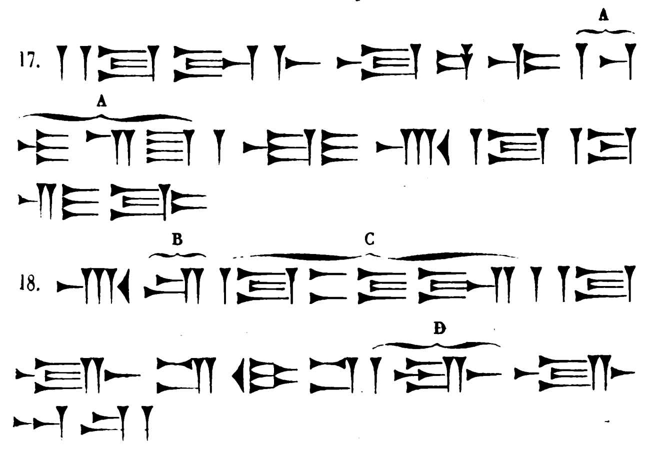
eude. Si ce mot tirait son origine du sanscrit सु, « bien », et दा, « donner », notre médique KouTiCH et KouTaWa pourrait parfaitement se rapprocher du اوده turk.

ion signifie certainement : « les ordres que j'ai donnés ont été bien exécutés ». Je suppose enfin que le mot [illegible] est un participe écrit en abrégé. Quant à la phrase suivante, DaTHaM GHKè MaN-Na, HouDè GHY BiRiCH, nous y retrouvons le neutre persan *datam*, transcrit exactement, et une sorte de participe neutre du radical médique, identique avec le *vrih* sanscrit.

En résumé, la portion du texte médique que je viens d'analyser présente le sens suivant :

Et Darius roi dit : par la volonté d'Ormuzd, ces contrées que j'ai ajoutées à l'empire des Perses ont reçu? mes paroles (pour mes ordres); le tribut m'a été payé, les ordres que j'ai donnés ont été bien exécutés, ce qui m'a été donné a été augmenté (c'est-à-dire les états que j'ai reçus en partage, je les ai augmentés).

Vient ensuite l'énumération de ces contrées dont Darius a formé son vaste empire; en voici le texte :



19.

E

20.

F G

G

G H I

21.

I K

K

K

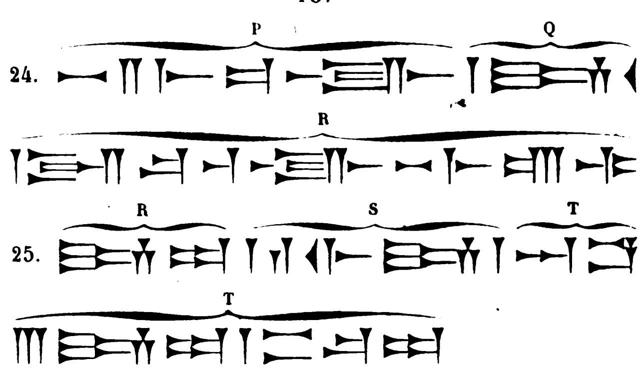
22.

L

M

23.

N



Voici d'abord les corrections de ce texte proposées par Westergaard :

A

B

C

D

E

F

G

H

I

K

L

M [cuneiform].

N [cuneiform].

P [cuneiform].

Q [cuneiform].

R [cuneiform] * [cuneiform].

S [cuneiform].

T Westergaard ne propose aucune rectification.

Commençons par transcrire le texte persan correspondant. Nous y lisons les noms géographiques suivants :

Nota. Les parties en caractères romains sont restituées.

Mada, Uwaja, Parthwa, Hari*wa, Bakhtrish, Shug*da, *Uwarazmish, Zaraka, Haraaw*atish, *Thatag*ush, Ga*dara, Hidush, Saka, Humawa*da, Sa*ka, Tigrakhuda, Babir*ush, A*thura, Arabaya, Mudraya,* Armina, *Katapatuka, Sparda, Yuna, Saka* tyaiya, pa*radaraya, Skudra, Yuna, Takabara, Patiya, Kushiya, Madaiya, Kraka.*

Quant à l'attribution de ces différents noms géographiques, elle est effectuée de différentes ma-

nières par Lassen, Westergaard et Rawlinson; nous allons donc rappeler brièvement les diverses leçons adoptées par eux, en nous permettant, s'il y a lieu, d'en proposer de nouvelles.

1° *Mada,* «la Médie,» lu en médique WaDa, par Westergaard; je lis ce nom Mada plutôt que Wada.

2° *Uwaja,* lu *Uwaza* par Lassen et Westergaard. Les trois savants philologues sont d'accord pour reconnaître dans ce nom persan le nom de la Cissia ou Susiana. Westergaard lit ce nom de la manière suivante : THUFTi. J'ai grand' peine à accepter cette leçon, et je propose formellement de lire

E Sou Za Ti ou He Wa Za Ti.

Nous arrivons ainsi à une forme bien voisine du nom vulgaire de la Susiana.

3° *Parthwa,* que Lassen et Westergaard lisent *Parthawa* (avec le *th* anglais), est, suivant Lassen, le nominatif pluriel de l'ethnique *Partha, Parthe.* Quant à la forme médique, elle est, je crois, très-bien restituée par Westergaard, qui lit PHAASAWä; je le lis, à peu près comme lui, PaASaWa, et j'y vois, avec tous mes devanciers, le nom des Perses. Ici l'R intermédiaire a disparu, suivant le génie de l'idiome médique.

4° *Hariwa.* Ce nom est lu de même et appliqué unanimement à l'Arie. Le nom médique est lu par Westergaard AriWa; je le lis de même, tout en

faisant mes réserves sur la véritable valeur de la lettre [cuneiform], qui doit peut-être se lire à elle seule Ar, auquel cas le nom médique serait réellement ArRiWa.

5° *Bakhtrish.* Ce nom de la Bactriane est lu par tout le monde de la même manière. Quant à sa forme médique, Westergaard la transcrit également BaKHTRiS; je crois devoir la lire BaKHTHaRiCH.

6° *Shugda.* Lassen et Westergaard lisent *Sûguda* ou *Sugda;* c'est la Sogdia, Sugdia ou Sogdiane des historiens. Westergaard restitue au nom médique la forme [cuneiform] SouKouDa, qui me paraît exacte.

7° *Uwarazmis*, lu de même par les trois commentateurs des inscriptions persépolitaines. Ce nom, en langage médique, se lit [cuneiform] WaRaCHMiCH; c'est évidemment, comme tout le monde l'a pensé, le خوارزم *Khouarizm* des écrivains orientaux.

8° *Zaraka*, « la Zarangie, la Drangiane » des auteurs. Westergaard corrige ainsi le nom médique [cuneiform], qu'il lit ASRaKHa. Cette correction doit être admise, mais je pense que la transcription rigoureuse du nom est ASaRaAKa.

9° *Harauwatish*, nom de l'Arachosia, lu de même par Lassen, Westergaard et Rawlinson. En médique, ce nom est écrit ArRouWaTiCH.

10° *Thatagush* (avec *th* anglais), « les Sattagudes » d'Hérodote. Ce nom est écrit en médique RaTH-

TaKouCH, ou mieux LaTHTaKouCH. Westergaard le lit de même *Rattagus*.

11° *Gadara*, lecture unanimement adoptée. C'est le nom du peuple de Gandara, à l'est du Kaboulistan. Le texte médique porte RaDaRa, ou mieux LaDaRa. Westergaard l'a déchiffré de même.

12° *Hidush*. Ce nom du Sindh est lu *Hithus* par Lassen et Westergaard; Rawlinson n'hésite pas à lui attribuer le sens de *India*. La forme médique est SaYTHouCH, et cette forme a conservé l'S initiale du nom sanscrit *Sindhus*, *Sindhawah*. Westergaard le lit SITHUS.

13° *Saka Humawada*. Rawlinson a seul cherché à reconnaître l'origine de ce nom, qu'il applique, mais avec un signe de doute, aux Scythes d'Emodus. Le texte persan ne porte plus que *Humawa*, et c'est Rawlinson qui l'a reconstruit en *Humawada*. Westergaard lit le nom médique correspondant UQBETiYO, sans deviner à quel peuple un nom pareil peut s'appliquer. En employant les valeurs alphabétiques que j'ai pensé devoir admettre, nous avons un nom

OUMaBiTaOUa,

qui ressemble assez au nom persan *Humawada*, pour que je voie dans le déchiffrement seul de ce nom un bon argument en faveur des valeurs alphabétiques que j'ai proposées. Quant à l'explication de Rawlinson, je l'admets, mais avec le signe de doute que lui a donné son auteur.

14° *Saka tigrakhuda.* Ce nom est lu de même par tout le monde. Westergaard l'explique par : « les Scythes, seigneurs de la flèche », de خدا, « seigneur », et d'un mot *tigra* qu'il dit signifier « flèche ». (En kurde, effectivement, تير signifie « flèche »). De son côté, Rawlinson traduit ce nom complexe par « Scythes de la vallée du Tigre », mais avec un signe de doute. La forme médique est la suivante :

CHa K Ka GH Kè Ti S Ra

Ka OU Da GH.

Westergaard substitue au deuxième signe , S du dernier mot, le signe , Kh, et comme pour lui est un P, il lit

Sakka Ppo Tikhrakud...

La leçon que je propose, d'après la règle que j'ai cru reconnaître sur l'emploi du pronom relatif régime, , montre que le nom de TiSRa-KaOuDa était un surnom; quant au dernier signe , c'est le GH quiescent final, indice du pluriel conservé dans l'idiome arménien. Je lis donc, avec Rawlinson, « les Scythes que (l'on appelle) seigneurs du Tigre ».

15° *Babirush.* Ce nom est unanimement lu ainsi et attribué à Babylone. La copie de Westergaard, faite sur place, porte seulement ; pour ce dernier signe, le savant explorateur signale la variante possible . Comme il n'y a pas de

doute à conserver sur l'application de ce nom médique, Westergaard le restitue ainsi : [cuneiform]. Je ne saurais admettre ces corrections, qui sont trop arbitraires. Le signe initial [cuneiform] est bien net : c'est la syllabe Pa qu'il représente; inutile donc de lui substituer [cuneiform]. Quant au signe final, je suis bien tenté de croire que c'est un [cuneiform] Gh quiescent, de sorte que le nom médique reconstruit en [cuneiform], devrait se lire PaBiGH, et fournirait ainsi une nouvelle prononciation du nom בבל, بابل des sémitiques, et *Babirush* des Persans.

16° *Athura* (*th* anglais). Lu de même par Westergaard et Rawlinson. Ce nom représente l'Assyrie, dont Ninive était la capitale. La copie originale du texte médique nous donne le nom tronqué [cuneiform], que Westergaard propose de restituer [cuneiform] ou [cuneiform]; je préfère cette seconde leçon.

17° *Arabaya*, « l'Arabie »; Westergaard lit ce nom *Arbaya*. La forme médique est très-précise [cuneiform]; elle se lit ABaYa, ou peut-être ArBaYa, suivant que la lettre [cuneiform] sera considérée comme une voyelle pure ou une voyelle suivie d'un R inhérent.

18° *Mudraya*, « l'Égypte », pour Rawlinson, *Qhudraya*, « les Gordiéens, Kardukes ou Kurdes », pour Lassen et Westergaard. J'ai déjà dit ailleurs qu'il n'était pas possible que Rawlinson n'eût pas raison. Il s'agit bien de l'Égypte, parce que la mention de cette riche province de l'empire de Darius était né-

cessaire. Le texte médique porte ; Westergaard le restitue à merveille en , qui nous fournit le nom MaASARaYA, presque identique avec le nom du pays des מצרים de l'Écriture, le مصر des sémitiques modernes.

19° *Armina.* Ce nom reconstruit de même par Westergaard et Rawlinson est évidemment le nom de l'Arménie. Le texte médique, fort lisible en ce point, porte AMiNiYa ou ArMiNiYa, que Westergaard lit AViNiYa, en faisant observer que pour les Mèdes les sons Vi et Mi étaient tellement confondus, qu'ils pouvaient, sans inconvénient, être substitués l'un à l'autre.

20° *Katapatuka,* lu par Westergaard *Katpathuka,* est le nom de la Cappadoce. Dans le nom médique, il suffit de compléter le quatrième signe pour avoir le nom

KaTaPaTouKa,

que Westergaard lit KHaTPaTHuKa, avec une série d'aspirations que je crois étrangères au nom véritable.

21° *Sparda.* Lassen reconnaît dans ce nom celui de Sardes, capitale de la Lydie; Rawlinson préfère y retrouver le nom de Sparte, et je me range à son opinion. Le nom médique se lit CHPaTa.

22° *Yuna,* « la Ionie », lu de même par tout le monde. En médique, ce nom est écrit YAOUNa. Westergaard le lit Yun ou YuNa.

23° *Saka tyaiya paradaraya*, « les Scythes maritimes », suivant Rawlinson; *Saka.... Radarya*, suivant Westergaard, qui regarde le mot *Radarya* comme un nom de tribu. Le texte médique correspondant nous fournit les mots , CHaKKa GHKè ASaDèSVi (ou Mi) TaGMèNa.

Les Scythes que (l'on appelle) . . . . . ?

La correction *Paradaraya*, proposée par Rawlinson, est extrêmement probable. Il voit dans ce mot un composé de पारम् (pourquoi pas plus simplement de पर्, le παρά grec, « vers, le long de »?) et du persan moderne دريا, « la mer ». Ce qui lui a suggéré cette ingénieuse restitution, c'est la présence, dans le texte médique, du mot médique qui signifie « mer », à en juger par le passage médique correspondant au mot persan *darayahya* de la ligne 15 de la colonne 1 de l'inscription de Bisitoun. Nous n'hésitons pas à croire sur parole M. le major Rawlinson, mais nous eussions été heureux de le voir user ici d'un peu moins de réserve, et faire connaître à ses lecteurs le groupe médique qui signifie « la mer ».

Nous n'essayerons pas de décomposer l'expression médique ASaDèSMi (ou Vi) TaGMèNa, de peur de faire fausse route, nous nous permettrons toutefois, de supposer que le commencement peut bien avoir quelque liaison avec le सद् *sad* sanscrit, « être assis, être situé ». Le groupe pourrait bien également com-

porter le mot turk *sou* صو, qui signifie « eau » (kurde اوه), mais ce sont là des hypothèses trop dangereuses pour que je m'y arrête.

Viennent ensuite les noms des Scythes surnommés maritimes, ce sont :

24° *Skudra*, « les Scodres ». Le nom médique, dans la copie de Westergaard, est , que ce savant propose de reconstruire ainsi : . J'adopte pleinement la restitution du premier signe, mais je ne saurais accepter de même celle du second ; j'y vois le signe Kè ou Ki, ce qui nous donne le nom CHKeTaRa ou CHKiTaRa. C'est probablement là la forme originelle du nom des Scythes, Σκύθαι, nom qui n'a pu provenir évidemment du nom générique *saka*, que, suivant Hérodote, les Perses appliquaient à toutes les tribus nomades.

25° *Yuna*. Le nom des Ioniens reparaît ici; il s'agit très-probablement des Ioniens de la côte et des îles. Quant à l'orthographe médique, elle reste la même, .

26° *Takabara*. Lu de même par Lassen, Westergaard et Rawlinson. Ce nom reste sans application. Le savant consul général de Baghdad le traduit avec un point de doute, « the Tibarines »? Je serais assez tenté d'y voir les Scythes tochari, mais la position géographique de ceux-ci se prête peu à cette hypothèse. La forme médique du nom est identique avec

celle du nom persan, à la dernière lettre près, Dè. Ce nom doit donc se lire

TaKaBaRaDè.

Westergaard le lit TaKHaPHaRaTu, et voit, dans le signe final , une désinence Tu, indice du pluriel.

27° *Patiya.* Le texte persan ne présente plus que *pa. . .a,* que Westergaard reconstruit en *patiya.* Le texte médique, très-altéré en ce point, ne porte plus que , dont les trois premiers signes sont douteux. Westergaard restitue ce nom de la manière suivante :

, et le lit
PHa Rou Ti Ya B

en l'appliquant à la Παραιτακηνὴ de Ptolémée.

Les valeurs alphabétiques que j'ai admises me fournissent pour le nom, tel qu'il est écrit, sauf l'introduction du clou vertical du premier signe,

,
Pa OU Ti Ya GH

pluriel de forme arménienne d'un ethnique PaOU-TiYa. Rawlinson voit dans ce nom les Budiens ou Béotiens; mais il ne s'exprime qu'avec une entière réserve sur ce point. La seconde version me semble assez satisfaisante; cependant, si nous remarquons que le nom suivant est :

28° *Kushiya,* de l'avis de tous, et que ce nom devrait s'appliquer aux Cosséens, peuple qui habitait

les montagnes du Louristan, contrée située entre l'ancienne Médie et la Susiane, nous sommes amenés à ne plus considérer les peuples à la mention desquels nous sommes parvenus, comme étant des Scythes maritimes; dès lors, en nous laissant guider par une analogie frappante, ne pourrions-nous voir dans les *Putiya* et les *Kouchia*, les פוט *Fout* et les כושיים *Kouchiim* ou Éthiopiens de l'Écriture? Je laisse à de plus habiles à le décider. Quoi qu'il en soit, Westergaard a parfaitement complété le nom médique , qu'il lit comme je le lis moi-même.

29° Vient ensuite le nom perse *Madaiya*, que Lassen relie au mot précédent, en lisant *Kusiya Madiya*, « les Mèdes cosséens ». Rawlinson voit dans ce nom un ethnique particulier, qu'il applique, avec un point de doute, aux Sauromates. Ce qui est certain, c'est que le nom médique correspondant n'offre aucune analogie avec le nom persan; ce qui reste visible de ce nom est

Les trois premiers signes sont très-probablement incorrects, et on pourrait lire

ce qui nous fournirait

A CH OU YA GH,

pluriel de forme arménienne d'un nom assez voisin du nom des Isauriens, peuple de l'Asie Mineure.

Nous aurions ainsi un nouvel exemple de la suppression de l'R intérieur dans les mots médiques.

30° *Kraka*, pour Rawlinson, *Karka* ou *Karaka* pour Lassen et Westergaard. Lassen y voit la Καλαυίκη, province de l'empire d'Assyrie; Westergaard la Cholchide ou la Géorgie, le Gurdjistan des Persans modernes. Je ne me prononcerai pas positivement entre ces trois versions, mais je persiste à admettre, avec Rawlinson, la présence du nom des Grecs, nonobstant la victoire de Marathon. La forme médique du nom correspondant est peu certaine; nous trouvons en effet le groupe , dont les deux derniers signes nous sont seuls connus.

Quant au premier qui, dans tous les textes médiques à notre disposition, ne se trouve que là, il est permis d'en suspecter la correction. Westergaard propose de le lire Kra ou Kar, mais je n'ose adopter cette transcription, ni chercher une correction qui permette d'assimiler le nom en question au Kraka du texte persan.

Ici se termine l'énumération des peuples soumis à la puissance de Darius.

Nous terminerons ce paragraphe en citant un passage de l'inscription persane I de Lassen, où nous trouvons une énumération analogue.

Uwaja, Mada, Babiru-
sh, Arabaya, Athurâ, Mudray-
a, Armina, Katapatuka, Sparda, Y-
una, Tyaiya ushkahya uta tya-

iya darayahya; uta dahyawa t-
ya Parauviya, As(a)garta, Parthwa, Zara-
ka, Hariva, Bakhtarish, Sugda, Uw-
arazmiya, Thatagush, Harauwatish, H-
idush, Gadara, Saka, Maka.

C'est-à-dire :

La Susiane, la Médie, la Babylonie,
l'Arabie, l'Assyrie, l'Égypte,
l'Arménie, la Cappadoce, Sparte? l'Ionie,
la continentale et la maritime,
et les contrées à l'est : la Sagartie, la Parthie,
la Zarangie, l'Arie, la Bactriane, la Sogdiane,
le Khouarizm, la Sattagydie, l'Arachosie,
le Sindh, le Gandara, la Scythie, la Mécie.

Deux noms nouveaux seulement paraissent ici; ce sont la Sagartie et la Mécie; en revanche, les Pouthiya et les Kouchiya ne sont plus mentionnés.

Reprenons maintenant l'analyse de l'inscription de Nakch-i-Roustam.

Voici le texte tel qu'il a été copié par Westergaard :

25. . . . .

26.

27.

28.

29.

30.

Voici les corrections proposées par Westergaard :

A

B

C

Ces trois rectifications du texte sont excellentes, et je les adopte pleinement ; je propose de plus les suivantes :

D

E , etc.

Passons au texte persan correspondant ; Rawlinson le lit ainsi qu'il suit :

Thatiya D-
arayavush Khshayathiya Auramazda yath-
a avaina, imam bumim yu. . . . ,
paravadim mana frabara. mam Khsha-
yathiyam akunaush. Adam Khshayathiya
amiya. Washna Auramazdaha a-
damshim gathwa niyashadayam. Tyasha-
m athaham, awa akunawata.

Voici maintenant la traduction de Rawlinson :

Darius le roi dit : Ormuzd, ainsi qu'il a décidé?, a placé ce monde sous ma dépendance. Il m'a fait roi (de beaucoup de nations), je (suis) leur roi; par la volonté d'Ormuzd. Je les ai solidement établies; ce que je leur ai commandé, elles l'ont exécuté.

Voici maintenant la transcription et la traduction de Westergaard.

Thatiya D-
aryawus Khsayathiya Auramazdah-
a awina imam bumim yu. . . . .
parawachim mana phrabara mam Khsa-
yathiyam aqunus. Adam Khsayathiya
amiya wasna Auramazdaha; a-
damsim gathwa niyasadayam; tya-
m Adam athaham awa aqunwam . . . . . (mam kamna
aha yachipachiya mani . . . . . tya ciyakaram).

« Generosus (sum) Darius rex. Auramazdis tutela hanc terram . . . . . . rebellem mihi obtulit, me regem fecit. Ego « rex strenuus, e voluntate Auramazdis; ipse ego rebellione « vexatus fui, quam ego naviter oppressi ».

Voyons encore de quel côté la traduction du texte médique doit nous faire pencher dans le choix à faire entre ces deux versions.

La transcription pure et simple du texte médique ıous donne les phrases suivantes :

25. ....HaK
26. DaRiYaWaOUCH Keï NaARi AouRaZDa
27. LaGH KchiYaCHa Sa HeMaRouO FRaPiBiKePiÀ
28. ? RouCHiN ? Ma KaPaS; Ma KeïOUNaY HouTaK;
29. Ma Keï ? Mi; Za OUViY AOURaZDaNa Ma GKa
30. Pi ? (ou TaTa)Wa(SaS ou Ar)Da; GHKè Ma GHTiRiRa łouDè HouTa
31. K.

Passons à l'analyse de ce texte. Les premiers nots HaK DaRiYaWaOUCH Keï NaARi, « ainsi Daius roi dit », nous sont bien connus déjà.

La phrase suivante est importante en ce que sa raduction rigoureuse pourrait seule rectifier l'une ›u l'autre des deux leçons proposées pour le texte ›ersan correspondant. Commençons par mettre à 'écart tous les mots qui nous sont connus, nous ıvons ainsi le squelette de phrase

Ormuzd ..... ce monde ..... à moi.

:t cette phrase se trouve placée en regard des deux raductions persanes restituées.

1° *Auramazda yathâ avaina, imam bumim yu..... parazadim mana frabara* (Rawlinson).

2° *Auramazdaha awina, imam bumim yu..... parawachim ıana phrabara* (Westergaard).

Rawlinson est conduit à restituer la particule 'atha, *sic*, *ut*, ou *ita*, précisément à cause de la orme du texte médique, où il reconnaît une paricule conditionnelle placée immédiatement après

le nom d'Ormúzd, qui est au nominatif. Si le savant philologue a raison, c'est le mot 𐏐 𐎹 𐎭 qui est une particule conditionnelle; or, ce mot nous l'avons trouvé déjà dans la phrase

HaK CHiÇN KouTaDa DèWa K (pour KKa?) Sa KÇHi-THou RaGH Ma ÇMaNa,

que nous avons cru devoir traduire : « et palatium « sicut dii qui hæc ædificia (amant), sic ego amans », et nous avons fait une particule de similitude de la particule en question. Serait-il possible que le mot 𐏐 𐎹 𐎭 jouât ici le rôle d'une particule purement conditionnelle, placé comme il l'est au milieu de mots dont le sens est parfaitement fixé d'ailleurs? Je n'hésite pas à dire que non. La restitution du mot *yatha* est donc purement hypothétique, si *yatha* est une particule conditionnelle; de plus, il y a une forte raison de ne pas adopter cette restitution, et cette raison la voici : dans un texte lapidaire régulièrement gravé, comme nos textes cunéiformes, le nombre des lettres que contient chaque ligne fournit un élément de critique qui n'est pas à dédaigner; or, le nombre à peu près invariable des lettres placées dans chaque ligne du texte persan est de vingt et une, en restituant le mot *yatha*, nous aurions vingt-quatre lettres dans la ligne. Je ne veux pas chercher d'autre preuve de l'incertitude de cette restitution. D'un autre côté, si nous admettons la lecture de Westergaard, nous avons justement les vingt et une lettres que nous devons

trouver ; la vraisemblance est donc de ce côté. Quant à ce que le nom d'Ormuzd est au nominatif, nous n'avons que trop de preuves déjà de l'espèce de négligence avec laquelle les désinences des cas étaient adaptées à l'écriture médique ; rien donc ne s'opposerait à ce que la forme *Aurazda* fût considérée comme étant un véritable génitif, malgré l'absence de la désinence ordinaire [cuneiform], absence qui, en définitive, ne serait pas plus extraordinaire ici qu'à la ligne 11 de l'inscription D. En résumé, ce qui est certain, c'est que le mot [cuneiform] est, jusqu'à plus ample informé, condamné à rester fort douteux, et, provisoirement, nous y verrons une particule de similitude. Je suis donc bien tenté de voir, dans le groupe médique [cuneiform] LaKKCHiYaCHa, deux mots distincts signifiant quelque chose comme « ainsi il a voulu, ainsi il a décidé, il a ordonné [1] ». Westergaard n'hésite pas à trouver dans ce groupe de cinq lettres l'équivalent du persan *awina* qu'il traduit « tutela », mais en le considérant comme rendu par deux mots ; seulement par lui le groupe [cuneiform] forme une lettre concrète au lieu de l'ensemble du signe d'attention [cuneiform], et de la lettre syllabique [cuneiform] Ra ou La. Je me refuse positivement à admettre ceci, précisément à cause de la confusion inévitable que tout lecteur mède n'eût pas manqué de faire entre le signe [cuneiform] et

[1] Nous avons en effet le sanscrit क्षयति, de क्षि, « Dominus, esse, « regnare », qui me paraît avoir une grande affinité avec notre médique Kchiyacha.

le prétendu signe [cuneiform], toutes les fois que le premier aurait commencé un mot précédé de l'indice [cuneiform]. Lorsqu'on forme un alphabet, la première chose que l'on a en vue est de prémunir le lecteur contre les confusions de caractères, et l'on eût obtenu, sinon cherché, le résultat tout contraire en adoptant à la fois les deux signes [cuneiform] et [cuneiform]. Pour Rawlinson, le mot *avaina* est certainement la troisième personne de l'imparfait d'un thème *vaina*, « to see (as he saw [fit]) », et je crois qu'il a raison. Viennent ensuite les deux mots connus, Sa HeMaRouO. Je me reconnais jusqu'ici incapable de couper convenablement le groupe suivant, composé de onze lettres, dont les sept premières constituent la fin de la ligne 27. Il y a là plusieurs mots, très-évidemment, et ces mots correspondent aux mots persans malheureusement incomplets, *ya . . . . . parawadim*, pour Rawlinson, et *ya . . . . . parawachim*, pour Westergaard. Celui-ci admet que le groupe [cuneiform] ne forme qu'une seule lettre; j'ai bien de la peine à le croire, et je préfère y voir les deux lettres Ke-Bi ou KePi. Suit le pronom de la première personne [cuneiform] OUa ou Ma, qui correspond au persan *mana*. Le dernier mot de la phrase persane est *phrabara;* celui qui lui correspond évidemment dans la phrase médique est presque effacé, et par suite on pourrait le deviner, mais non pas le lire. Westergaard le copie [cuneiform] KHaPHaȘ, mais cette transcription est fort hypothétique. Il est donc prudent de s'abstenir de toute tentative de déchiffrement

sur son compte; d'ailleurs, nous ne devons pas perdre un seul instant de vue que l'inscription de Nakch-i-Roustam n'a été obtenue qu'à l'aide d'un procédé peu rassurant pour l'exactitude de la transcription. A l'œil et de près, on commet en général des fautes de copie, lorsqu'on relève des textes à peu près inconnus. Il serait donc bien surprenant qu'on eût obtenu un résultat plus correct en se servant de loin d'un télescope. Le daguerréotype nous fera quelque jour raison de toutes ces inscriptions inaccessibles.

La phrase dont je vais m'occuper semble donc signifier : « Ormuzd, ainsi qu'il l'a décidé? m'a donné ce monde . . . . . ».

Nous lisons ensuite :

Ma KeïOUNAY HouTAK,

correspondant au persan

Mam khshayathiyam akunaush.
me regem fecit.

Le pronom Ma nous est connu ainsi que le verbe final dont nous trouvons ici, je crois, une forme abréviative. Ce verbe composé de la particule [illegible] pour सु (le εὖ grec), et du sanscrit primitif तक्ष, signifie « a bien fait ». Quant au thème [illegible] Keï, « roi », nous le trouvons cette fois suivi de trois lettres [illegible] [illegible] [illegible]. Ces lettres constituent-elles une désinence indice de l'accusatif (nous avons déjà trouvé la désinence [illegible] jouant ce rôle comme le را du persan moderne), ou bien sont-elles plutôt

une particule explicite? Je le crois sans pouvoir en rien l'affirmer[1]. Quoi qu'il en soit, notre phrase médique signifie aussi mot à mot : « me regem (ergo) « fecit »; ou peut-être mieux : « ego rex factus sum ». Nous en verrons la raison un peu plus loin.

Après cette phrase, le persan nous offre les mots *Adam khshayathiya amiya*, « ego rex sum », que Lassen et Westergaard traduisent « ego rex strenuus (fui) »; mais les inscriptions de Bisitoun nous offrent de nombreux passages qui font ressortir pleinement le sens du mot *amiya*, qui est l'équivalent certain du grec *εἰμί*; nous devons donc retrouver dans notre membre de phrase médique le même sens « je suis roi ». Nous connaissons déjà le pronom personnel [cuneiform] et le thème [cuneiform] Keï, « roi », qu'il est tout simple de restituer ici. Resterait à trouver la vraie forme du mot qui signifie « je suis »; or, si nous remarquons que la phrase suivante commence par les mots connus [cuneiform], etc. Za OUVei, etc. nous sommes conduits à couper le texte tout autrement que ne l'a fait Westsrgaard, qui transcrit

[cuneiform], etc.

et à reconstruire ainsi qu'il suit le texte à expliquer :

[1] Serait-ce l'analogue du *οὖν* grec? C'est possible; quoi qu'il en soit, je ne puis admettre que [cuneiform] soit une désinence de l'accusatif, malgré la présence de la formative ی de l'accusatif turk, du mongole [mongol] et [mongol], *i* et *ii*, et enfin ი, *i* du géorgien (pour les noms terminés en ა *a*.

, etc.

Ce serait donc le groupe terminé en Mi ou en Me, désinence toute naturelle d'une première personne du singulier de l'indicatif présent, qui représenterait le persan *amiya* ou le grec *εἰμί*. Le signe devrait-il se lire Aï ou Eï? Je l'ignore; ce que je sais, c'est que cette lettre ne se trouve qu'ici (et encore sa présence n'y est elle pas absolument certaine), et dans le mot fréquent , « *tuere,* protége », dont tous les éléments sont connus, à l'exception de la lettre en question. Le sanscrit सह्, « sustinere, « perferre », qui fait au prétérit ससाह्, et qui a le sens de « resistere hosti, vincere », pourrait bien se rattacher à notre médique *Nichaichn* qui serait un réduplicatif avec la préposition Ni préfixe, qui comporte le sens de durée, de permanence. Si nous remarquons de plus que le signe se trouve placé entre les deux chuintantes quiescentes , nous sommes assez disposés à voir en lui plutôt l'image d'un son voyelle ou d'une diphthongue, que l'image d'une syllabe commençant par une consonne pure. Du reste, ces deux mots seuls nous offrant la lettre en question, il devient bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'en découvrir la valeur alphabétique. Quoi qu'il en soit, nous pouvons être assurés que les trois mots médiques en question signifient « *ego rex sum,* je suis roi ».

La phrase qui suit se lit :

Za OUViY AOURaZDaNa Ma GKa? Wa SaSDa.

Les trois premiers mots ne présentent aucune difficulté, nous les lisons immédiatement « par la volonté d'Ormuzd . . . . . ».

Restent les quatre derniers mots qui correspondent au persan *adamshim gathwa niyashadayam*, que Rawlinson traduit par « je les ai solidement établies », Lassen par « domui seditiosos prostravi », et Westergaard par « ipse ego rebellione vexatus fui ». Je n'hésite pas à adopter le sens proposé par Rawlinson ; seulement, je rapporte le pronom annexe *shim* au *bumim* de l'une des phrases qui précèdent, et non à un pluriel sous-entendu, tel que *dahiyawa*. Voyons maintenant à nous rendre compte des mots qui suivent, si la chose est possible. Ces mots sont :

29. . . . .

30.

Ils correspondent au persan *adamshim gathwa niyashadayam*.

Le premier signe est certainement le pronom personnel Oua, Ma ou Me.

Les deux derniers signes de la ligne 29 se lisent GKa, et nous devons trouver en ce point l'équivalent du persan *gathwa*, que Rawlinson assimile, avec toute apparence de raison, à un ablatif faisant fonction d'adverbe, d'un thème dérivé de गाध *gâdha*, « tenir debout, persister, se maintenir ». Deux fois

déjà nous avons trouvé (voir ci-dessus n° 3, lig. 7 et 22) les mots 𐎥 𐎣 𐎰 𐎿 𐎺, auxquels, d'accord en cela avec Rawlinson, nous avons attribué le sens de « ces permanents, ces durables », ce qualificatif se rapportant à l'idée « édifices ».

Ici où nous devons trouver un mot correspondant à l'ablatif persan *gathwa*, nous avons les éléments 𐎥 𐎣 𐎰 𐎺. Si nous voulons bien nous rappeler maintenant que rien n'est moins certain que la correction de la copie de ce texte médique, nous serons conduits tout naturellement à reconstruire ainsi qu'il suit cette portion du texte :

𐎥 𐎣 𐎰 𐎺,
G Ka TH Wa.

et nous aurons la transcription rigoureuse du *gathwa* persan. On conçoit parfaitement que le signe 𐎰 ait été confondu de loin avec 𐎰, puisque plusieurs fois déjà nous avons été forcés de reconnaître la présence d'un clou horizontal ►—, là où la copie présentait un clou vertical 𐏑.

Nous n'hésitons pas à donner à ce mot *gkathwa* le sens de « solidement », de « en permanence ».

Vient en dernier lieu le mot 𐎿 𐎿 𐎭, que Westergaard transcrit ADa, en faisant un seul signe 𐎠 A, des deux signes séparés 𐎿 𐎿 SaS; ce mot se lit SaSDa. Il ne me paraît pas possible d'y méconnaître un pretérit du radical सद्,

« asseoir, établir », d'où le latin *sedere*, *sedes* signifiant « j'ai établi, j'ai assis ».

Notre membre de phrase médique signifie donc littéralement : « moi solidement j'ai établi ». Le persan *niyashadayam* est certainement le même verbe षद्, à la forme causale, avec la préposition Ni préfixe; de plus, dans le persan, le pronom régime *shim*, se rapportant à *bumim*, fixe le sens d'une manière nette et précise. Dans la version médique, rien de pareil ne se présente; nous n'avons plus de régime de la forme verbale SaSDa, qui n'offre plus de trace de causalité. Je crois donc que le sens rigoureux de la phrase médique est :

Par la volonté d'Ormuzd j'ai été solidement établi, assis, (sur mon trône).

Sans prétendre en rien influencer l'opinion des philologues, je leur livre cette remarque que je ne pouvais me dispenser de faire.

La phrase qui suit correspond au persan *tyasham athaham awa aqunawata*, « ce que j'ai dit a été fait ».

Le texte médique est ainsi conçu :

GHKè Ma GHTiRiRa HouDè HouTaK.

Il se compose de mots déjà connus, et se traduit : « ce que moi j'ai dit, cela a été fait ».

Il est peu douteux ici que le mot [cuneiform] représente un prétérit passif, et comme cette forme est identique avec celle qui se présente dans le membre de phrase

analysé plus haut, il est fort probable que dans ces deux cas le même mot conserve le même sens, de « factus, ou factum est ». En résumé, la portion de texte que nous venons d'analyser présente le sens suivant :

Et le roi Darius dit : Ormuzd, ainsi qu'il l'a décidé, m'a donné ce monde . . . . . J'ai été fait roi, je suis roi. Par la volonté d'Ormuzd j'ai été solidement assis (sur le trône du monde). Ce que j'ai ordonné a été exécuté.

Poursuivons notre analyse. Le texte médique auquel nous sommes parvenus est le suivant :

31.

32.

33.

34.

35.

36.

37.

38.

Il correspond autexte persan (d'après Rawlinson) :

Yatha mam
kama aha yadipadiya maniyahyà t-
ya chiyakarma, awa dahyawa
tya Dar(a)yavush khshayathiya
adaraya patikarma didiya . . . i . . . hya g-
athum baratiya . . . . . u khshanasa . . . . .
adataiya azada bavatiya Parsahya
martiyahya dur(a)ya ara . . . sh pa-

ragamata. Adataiya azada bavatiya, Parsa martiya, dur(a)ya hacha parsa bataram patiyajata.

Westergaard transcrit ainsi ce même texte :

. . . . . mam
Kama aha yachi pachiya mani. . . tya ciyakaram. Awa Dahyawa tya Daryawus khsayathiya adaraya, patikaram chiychiy niya gathum baratiy; azada khsnas. . . . . adatiy azada; bawatiy Parsahya martiyahya thuriya; ar. . .s paragmata, adatiy azada; bawatiy Parsa martiya thuraya; ma Parsa yatram patiyzata.

La version de Lassen est la suivante : « ego malum oppressi (erga me amor fuit venerandus...), « illi quibus Darius rex magistratum mandavit cohibitionem quoquomodo contra seditionem affe« runt... Condunt faustas conditiones persico po« pulo sustentator... (*is est*) male animati (*etiam*) « condunt faustas... Persicus populus sustentat. « Ne Persæ delectentur falsis sacris ».

Westergaard ne se trouve pas pleinement convaincu de la correction de cette version, et il s'efforce de la modifier en certains points, en s'abstenant néanmoins de donner explicitement la sienne. Il est facile de voir, en suivant son analyse, qu'il n'adopte pas du tout la version de Lassen; c'est donc probablement par un sentiment délicat de

déférence qu'il s'est abstenu de substituer ses propres idées à celles de son devancier.

Rawlinson, de son côté, a fourni une version de ce même texte, mais avec une réserve absolue, car pas une seule de ses phrases n'est malheureusement dépourvue d'un point de doute. La voici :

Si toutes les parties suivent respectivement une ligne de conduite conformément à mes vœux, la durée de ces contrées que Darius le roi a possédées jouiront de la stabilité qui produit la durée. Ceci sera assuré pour toi, ô gouverneur du peuple persan! la suprématie sur .... Ceci doit être assuré pour toi, ô peuple persan! ton gouverneur possédera la prospérité par la Perse.

On le voit, le texte persan auquel nous sommes parvenus est si peu facile à comprendre et à traduire, que les trois savants qui s'en sont occupés jusqu'ici, ont fourni trois versions différant entre elles à peu près du blanc au noir, et auxquelles chacun d'entre eux ne s'est arrêté qu'avec un doute complet. Concluons-en que nous n'avons ici qu'un assez faible secours à attendre de la comparaison du texte persan avec le texte médique correspondant.

Les trois premiers mots RaGH Ma ANRa correspondent sûrement aux trois mots persans *yatha mam kama*, « suivant mon désir », qui se retrouvent dans l'inscription de Bisitoun. La particule RaGH signifie « comme, ainsi que »; *ma* est le pronom de la première personne, et nous ne pouvons méconnaître dans le mot ANRa la première personne

d'un aoriste, dont la terminaison de la première personne, est fréquente dans les textes à notre disposition. Probablement ce mot signifie «j'ai désiré, j'ai voulu»; nous avons donc le sens : «ainsi que j'ai voulu», c'est-à-dire «selon ma volonté».

Vient ensuite une série de lettres que je ne sais comment grouper, et dont je renonce prudemment à chercher le sens. Plus tard peut-être en viendrons-nous à bout, mais jusqu'ici je crois qu'il serait inutile de le tenter. Le membre de phrase ainsi abandonné par moi en entier se présente comme il suit :

La transcription nous donne :

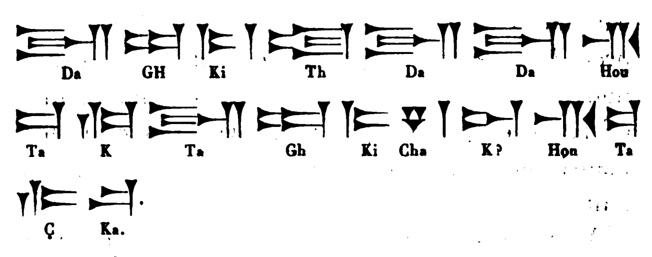
KchiThou AKaChaKia? KiPi? MiDa GhKi ÂWak (ou ÂMak).

Nous nous bornerons à faire quelques remarques essentielles sur ce texte. Westergaard considère les groupes et comme constituant chacun un signe unique. Je n'ose ni accepter ni rejeter cette opinion.

L'inscription D, que nous analyserons plus loin, contient lignes 13, 14 et 15 le passage suivant :

..... He Pa Ra Cha Sa Wa Gh · Ki

Ma HOu Ta Da Ra Kou Ta



Ce passage correspond au persan

..... *awa Parsa, tya adam akunavam, uta maiyâ tya pita akunaush; tyapatiya kartam* .....

que Westergaard traduit

..... dans cette Persépolis, que j'ai exécutés, et que mon père a exécutés; tous les nobles ouvrages que l'on peut voir, etc.

Les mots *tyapatiya kartam* correspondent sûrement au médique . Suivant Rawlinson *tyapatiya* est un mot composé de *tya*, pronom relatif uni à une particule distributive analogue au प्रति sanscrit. Je ne me permettrai pas de contrôler cette analyse, je ferai seulement observer que le *tyapatiya* de l'inscription D correspond indubitablement au groupe , dans lequel est l'équivalent bien connu du *tya* persan. Reste donc pour représenter le mot *patiya;* or, dans la phrase qui nous occupe, nous retrouvons le groupe , et nous pensons que ce groupe correspond encore au mot *patiya* au lieu de *padiya*, que Rawlinson a restitué, et de *pachiya*, que Lassen et Wes-

tergaard ont pensé devoir rétablir. La lecture de l'inscription D nous fournit donc ici la correction précise *yadipatiya* pour le texte persan. Remarquons de plus que le signe [cuneiform] se trouve dans le texte admis par Westergaard pour l'inscription D, au lieu du signe [cuneiform] qu'il trouve dans l'inscription si difficilement transcrite de Nakch-i-Roustam. Lequel des deux est correct? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, nous sommes assurés qu'une coupure doit être faite dans le texte avant et après le groupe [cuneiform]. L'étude du texte cité plus haut et extrait de l'inscription D nous fournit des exemples indubitables de l'emploi de la désinence verbale [cuneiform] Ra, pour désigner la première personne du singulier de l'aoriste, et de la désinence [cuneiform] Da, pour désigner la troisième personne du singulier du même temps; nous avons donc presque le droit de considérer le groupe

[cuneiform]

comme étant une troisième personne du singulier d'un aoriste. Ici se présente une question fort difficile à résoudre. Le dernier mot [cuneiform], qui précède le pronom relatif régime [cuneiform] GHKi, est-il correctement écrit? Je m'explique; le [cuneiform] K quiescent final n'a-t-il pas été copié par mégarde, au lieu du signe [cuneiform], qui nous fournit une première personne du singulier de l'aoriste d'un thème verbal [cuneiform] ÂWa. C'est fort possible, à en juger par la présence du régime

, qui appelle nécessairement un verbe; mais je laisse à de plus habiles à le décider, et je me hâte d'abandonner le terrain dangereux des hypothèses. Je me bornerai donc à ajouter que probablement la phrase dont je viens de m'occuper offrait, comme sens général, quelque chose comme l'idée suivante :

Selon mon désir, ma pensée a formé les projets que j'ai exécutés.

Le persan *yatha mam kama aha yädipätiyä mäni... tya chiyäkärmä*, ne me semble pas offrir une teneur en grand désaccord avec le sens que je crois deviner dans le médique.

Passons maintenant à la phrase suivante. Nous lisons :

DaAYAOUCH HouDè GHKi DaRiYaWaOUCH Keï BiRiCH DaNaYDa Za?KiOUCH KKaDè GHKaTHou? KouTaWaTa.

Les six premiers mots de cette phrase nous sont bien connus déjà, ils signifient :

Ces contrées que Darius roi a possédées (ou conquises).

Le mot suivant DaNaYDa semble encore un aoriste, probablemement à la troisième personne du pluriel d'un thème , comparable au radical तन्, « étendre », père du grec *τείνω*, « étendre, diriger, adresser ». Le sens de notre mot médique serait donc « ont étendu, développé, ou

adressé, dirigé ». Le groupe suivant [cunéiforme] m'est inconnu; le premier signe et les trois derniers se lisent Za — KiOUCH. Reste à déterminer la valeur du signe [cunéiforme], s'il forme une lettre unique, ainsi que l'admet Westergaard, qui lit le mot entier Za?PoYoS, en laissant, comme je le fais moi-même, un point d'interrogation à la place du signe en question. Ce signe se retrouve dans le mot [cunéiforme], qui correspond sûrement au persan *hadich* (inscription E, ligne 19, texte médique; ligne 24, texte persan), Rawlinson compare, avec toute raison, ce mot qu'il traduit « maison, domicile », au sanscrit सधिस्, « demeure ». Nous sommes déjà familiarisés avec la modification de la sifflante quiescente en *h*, dans le mot सु, « bien », devenu le [cunéiforme] médique, et le εὖ grec; on me permettra dès lors de retrouver dans notre *hadich* persan le mot latin *ædes*, sinon *sedes*. Quoi qu'il en soit de ce dernier rapprochement, il est assez naturel de voir dans notre mot médique un exemple de plus des transcriptions à peu près exactes d'un mot persan, et de le lire HaDiSaThi, en y reconnaissant un substantif probablement neutre, et comportant le sens du *ædes* latin; si cette hypothèse est juste, notre signe [cunéiforme] doit se lire Di. Je n'hésite pas à admettre cette valeur, qui me paraît réunir en sa faveur toutes les probabilités désirables.

Revenons à notre inscription de Nakch-i-Rous-

tam. Nous avons ainsi un mot ZaDiKiOUaCH ou ZaDiKiMaCH, dont je ne saurais deviner le sens. Ce mot est le régime direct du verbe DaNaYaDa, et il désigne certainement un acte de soumission ou de respect des nations soumises à Darius.

Viennent ensuite les mots

[cuneiform],

dont je propose de corriger le second ainsi : [cuneiform], parce que cette correction est, d'ailleurs, légitimée par la teneur du membre de phrase persan correspondant, *hya gathum baratiya.*

Le premier de ces trois mots est le pronom relatif sujet, modifié cette fois par l'addition de l'enclitique [cuneiform], identique avec l'enclitique grecque δέ, du pronom relatif ὅσδε, ἥδε, τόδε, et que nous retrouvons probablement dans le pronom démonstratif [cuneiform] HouDè, lequel une fois débarrassé de cette enclitique, devient comparable au pronom turk او. Quant au mot KouTaWaTa, j'y vois une troisième personne du singulier de l'optatif du thème KouTa, auquel nous avons déjà reconnu le sens de « porter, d'apporter ». Nos trois mots signifient donc : « lequel soit solidement apporté », et il y a identité évidente de sens avec ce que nous offre le persan *hya gathum baratiya.* Notre phrase signifie donc très-vraisemblablement :

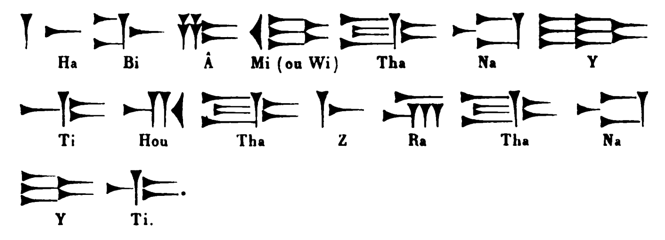
Les contrées que le roi Darius a possédées (ou conquises)

lui ont adressé (ou ont étendu) leur (tribut? respect? soumission?) qui soit apporté d'une manière stable.

Ici donc paraît, selon nous, l'expression d'un premier vœu formulé par le roi des rois.

La structure de la phrase persane correspondante *awa dahyawa tya Daryawaush khshayathiya adaraya, patikarma didiya . . . i . . . hya gathum baratiya,* ne s'oppose en aucune façon, ce me semble, à l'aceptation du sens que je propose.

Passons à la phrase suivante ; elle est ainsi conçue :



Le texte persan correspondant est tellement défectueux qu'il n'est pas possible d'en attendre quelque secours ; le voici :

. . . . . *a khshanasa* . . . . . *adataiya azada bavatiya.*

Nous y pouvons seulement reconnaître une troisième personne du singulier d'un subjonctif présent du thème बव *bava*, « être, qu'il soit ». Occupons-nous donc directement du texte médique. La répétition du mot , après deux mots différents, de manière à former deux membres de phrase distincts, terminés par ce ThaNaYTi, nous indique fort clairement qu'il s'agit d'un

double souhait faisant suite au vœu que nous avons reconnu dans la phrase précédente. Nous avons donc pour ce double souhait les mots

HaBiAMi ThaNaYTi; HouTaZRa ThaNaYTi,

dont il s'agit maintenant de nous rendre compte. L'optatif ThaNaYTi me semble dérivé du même radical तन्, « étendre », dont nous avons déjà trouvé une forme Da-NaYDa; seulement nous avons probablement ici la troisième personne du singulier d'un subjonctif passif signifiant « qu'il soit étendu ». Le turk nous offre le verbe طانمق, qui signifie « connaître ». Si nous identifions le sens du mot médique en question, et du mot turk, nous aurions le sens « qu'il soit connu », mais je préfère adopter le sens le plus voisin de l'origine primitive du mot : je traduirai donc « qu'il soit étendu ». HaBiÂMi peut être comparé au mot persan پيام, passé dans le turk, et qui signifie « nouvelle, salutation, compliment », d'où پيامبر, littéralement « porteur de bonnes nouvelles », et, par extension, « prophète ». Si cette assimilation est exacte, ce que je ne prétends en aucune façon affirmer, nous aurions l'idée que « la bonne nouvelle (ou la salutation) soit étendue ou connue ».

Quant au mot , je le crois composé du préfixe Hou, pour सु *sou*, « bien », et d'un thème , qu'il s'agit de retrouver. Il existe, je crois, dans le mot auquel tous les mots grecs *τάσσω*, *τάττω*, d'où *τέταχα*,

ἐτάγην et τακτέον, doivent leur origine. Tous signifient « mettre en ordre, régler, bien ordonner », donc HouTaZRa, dans lequel ce thème primitif se montre affecté du suffixe Ra, signifierait à la lettre « le bon ordre, la paix[1] ». Nous avons donc : « que le bon ordre, que la paix soit étendue ».

La phrase qui suit est ainsi conçue :

Mo Thi La Ra Pa SSa

Ra Na Cha Da N Ka G Ka? Z

Rou Ta Ti? Sa Ri Kh.

Le premier mot est le substantif MoThi, « mortel, homme », affecté de la désinence du pluriel LaRa, le deuxième est le nom pluriel des Persans, PaSSaRa, affecté de la désinence du génitif. Il résulte de la présence de celle-ci, que le mot MoThiLaRa devrait en être affecté lui-même, et nous en devons conclure qu'il est important de se tenir en garde contre la tentation de déduire des règles grammaticales de faits qui peuvent n'être qu'apparents, et ne résulter que de la présence d'abréviations d'écriture.

[1] Dans le dialecte tatare de Cazan, le mot تازرمق signifie « être fort, se bien porter, se bien tenir, être solide ». Peut-être l'origine de ce mot est-elle encore la même. N'oublions pas, toutefois, que la lecture = Z, conservée par respect pour Westergaard, a bien besoin de vérification, et qu'il se pourrait faire que le signe en question dût se transcrire M ou B.

Le mot suivant ChaTaNKa nous est connu; c'est l'équivalent du *duriya* persan, signifiant « celui qui soutient, qui supporte ». Le mot qui suit est de transcription fort incertaine; la première lettre est bien un G dur quiescent, la seconde, nettement écrite 𐎱, serait la syllabe Pa; mais je ne puis croire à la présence des deux lettres juxtaposées GPa. Je suppose donc que le second signe est un Ka. Les deux lettres suivantes semblent être ZRou, puis vient un groupe dans lequel Westergaard voit un M quiescent final, et qui me paraît offrir très-probablement les deux lettres 𐎫 𐎫 TaTi. Il se pourrait donc bien que le mot se lisant GKaZRouTaTi fût la troisième personne de l'indicatif présent d'un verbe qui doit avoir la signification de « dire », ou mieux de « répéter[1] ». Ce verbe précède les mots 𐎿 𐎼𐎧 Sa RiKh, qui signifient : « cette prière »; en effet, le mot Sa, comme pronom démonstratif des objets rapprochés nous est bien connu, puis RiKh n'est autre chose que le mot sanscrit ऋच् *ritch*, « prière », que nous retrouvons dans le titre même du Recueil des hymnes brahmaniques, c'est-à-dire du *Rig-Véda*. Le sens de notre phrase est donc : « Le soutien du peuple persan dit, ou répète cette prière ». Quant à la contre-partie persane *parsahya martiyahya duraya ara. . . . .sh paragamata*, elle vé-

[1] Remarquons que si nous voyons l'articulation M ou B dans le signe 𐎶, nous avons un mot GKaMiRouTaTi ou GKaBiRouTaTi, lequel, débarrassé de sa désinence verbale, semble se rapprocher du mot kurde *khabar*, « parole, discours », d'où *khabar dèm*, « parler ».

rifie le sens donné aux mots *mothi passarana chudanka*, et ne peut infirmer celui des autres, puisque nous ne l'avons pas complétement.

Viennent ensuite les deux mots déjà reconus HouTaZRa ThaNaYTi, « que la paix soit étendue », pour « soit durable »; tel est probablement le *ritch*, ou « la prière », dont parle la phrase précédente.

La dernière phrase de la portion du texte à laquelle nous sommes parvenus, est la suivante dans le persan, d'après les restitutions hypothétiques de Rawlinson.

Parsa martiya duraya hacha Parsa bataram patiyajata.

Dans le médique, nous lisons :

MoThi PaSSaRa CHaDaNKa Pa ⊣⊣⊣ KhKaBi DèZZaThouYDa.

Ainsi que Rawlinson, je vois là une interpellation directe au peuple persan. En voici la traduction mot à mot :

MoThi PaSSara, « ô hommes persans », CHaDaNKa, « du soutien », Pa (suivi de l'indice pluriel assyrien), « des Perses », KhKaBi, « les paroles », DèZZaThouYDa, « aimez ».

Dans ce dernier mot, je crois reconnaître une deuxième personne du pluriel de l'impératif d'un thème étroitement lié au radical persan et turk دوست *dost*, « ami »; le sens définitif de notre dernière phrase médique est donc :

O peuple persan, aime les paroles du soutien des Persans,

pour :

Associe-toi à la prière du soutien de la e.

Passons à la portion suivante de notre texte médique ; nous lisons :

38.

39.

A

40.

B

41.

C D

42.

43.

44.

45. [illegible]

Les corrections suivantes ont été admises par Westergaard :

A [illegible] au lieu de [illegible].
B [illegible] au lieu de [illegible].
C [illegible] au lieu de [illegible].
D [illegible].

La première et la troisième sont indubitables. La seconde est une simple variante déduite de l'incertitude même où s'est trouvé Westergaard sur le terrain, en voulant transcrire ce caractère; enfin, la dernière me paraît fort heureuse.

Voici maintenant le texte persan correspondant, d'après Rawlinson.

47. *Thatiya Da-*
48. *rayavush khshayathiya : aita tya karta-*
49. *m, awa visma washna Auramazdaha ak-*
50. *unavam, Auramazdamaiya upastam aba-*
51. *ra, yata kartam akunavam. Mam A-*
52. *uramazda patuwa hacha sara..... utama-*
53. *iya vitham, uta imam dahyaum. aita ada-*
54. *m Auramazdam jadiyamiya. aitama-*
55. *iya Auramazda dadatuwa.*

Le roi Darius dit : tout ce qui a été fait, je l'ai tout accompli par la grâce d'Ormuzd. Ormuzd m'a apporté son secours, lorsque j'accomplissais l'œuvre. Puisse Ormuzd garan-

tir du mal moi et ma maison et ce pays. J'adresse cette prière à Ormuzd. Puisse Ormuzd accomplir cela pour moi.

Lassen, au lieu d'*aita tyam*, lit *aim tyam*, et Westergaard *aim mam* (lig. 48);

Visam, au lieu de *visma* (lig. 49);

Auramazdaiya, au lieu de *Aurazda maiya* (lig. 50);

Aqunwa, au lieu d'*aqunawam* (lig. 51);

Hada kartam, au lieu de *hacha sara*... (lig. 52);

Zachiyamiya, au lieu de *jadiyamiya* (lig. 54);

Et enfin *adatadiya*, au lieu de *aitamaiya* (lig. 54, 55).

Voici, de plus, la version adoptée par ces deux savants :

Generosus (sum) Darius
rex; ille (ego) hoc palatium
ad commorandum e voluntate Auramazdis
extruxi, Auramazdi adorationem attulere
..... palatium extruexre, me
Auramazdes tuere heic arcem tum
hanc gentem tum hanc regionem; illud
ego Auramazdem oro, sapientissime
Auramazdes sustenta (me).

Passons maintenant au texte médique. Il se transcrit :

DaRiYaWaOUCH
Keï NaARi; HouDè GHKi HouTaÇTa HouDè BiRi-
Da Za OUViY AOURaZDaNa HouTaDa; AouRaZ-
Da Bi ?KHTi Ma DaCHKouCH HouTaDa Dè ?Wa ? Ma
AOuRaZDaOUô NiCHAyCHN SaHou ?NiKa
KhKaBi KouTaDa HaDiSaTiMi KouTaDa Sa
DAYAouCH HouDè Ma AOuRaZDa Ya?-
DaMi HouDè AouRaZDa Ma HaChNiChN.

Les trois premiers mots se traduisent immédiatement : « Darius roi dit ». Nous lisons ensuite : HouDè GHKi HouTaÇTa, « cela que j'ai bien accompli », HouDè BiRiDa, « cela rempli, complet », Za OUViY AouRaZDaNa HouTaDa, « par la volonté d'Ormuzd, j'ai bien posé », de धा, « poser ». BiRiDa, me paraît correspondre ici au *visma* persan, qui signifie « tout », et provenir du radical PRi, « remplir, compléter ». Cette première phrase se traduit donc :

Le roi Darius dit : ce que j'ai fait, je l'ai accompli en entier par la volonté d'Ormuzd.

Viennent ensuite les mots AouRaZDa? KhTi Ma DaChKouCh HouTaDa Dèwa?? « Ormuzd . . . . . à moi . . . . . a donné ».

Le deuxième mot de cette phrase copié sur place [cuneiform], et corrigé en [cuneiform] par Westergaard, m'est absolument inconnu; le premier signe [cuneiform] ne se rencontrant que là.

Quant à la correction proposée par Westergaard, elle est purement gratuite, et comme elle ne nous fournit aucun secours qui la légitime, je n'ose l'admettre ; peut-être faudrait-il lire [cuneiform] ThaKhTi, et alors je serais tenté d'assimiler ce mot au persan *dokht?*

Le sens serait ainsi : « Ormuzd m'a éclairé, m'a assisté, m'a secouru », en rattachant à ces deux mots le pronom Ma, qui correspond au datif persan *maiya.* Les mots suivants DaCHKouCH HouTaDa doivent comporter le sens des mots persans *yata*

kartam akunawam. HouTaDa représentait, une ligne plus haut, l'imparfait *akunawam;* il le représente encore ici; quant aux mots *yata kartam,* ils doivent nécessairement se trouver représentés par le mot médique [cuneiform] DaChKouCh, que je ne comprends pas. Ce mot est suivi d'une lacune qui contenait un signe seulement, et que clot le signe [cuneiform] Wa ou Ma. Westergaard a rempli cette lacune en lisant [cuneiform]; pour lui le signe [cuneiform] est une lettre inconnue, et l'ensemble de cette lettre et de la suivante [cuneiform], constitue une simple désinence d'un mot [cuneiform], correspondant à l'imparfait persan *aqunwa.* Je ne saurais admettre la présence de cette désinence adoptée ici, et supprimée une ligne plus haut, lorsqu'il s'agit d'un seul et même mot. J'aime mieux avouer que la lacune en question ne saurait être convenablement fermée par moi.

La phrase suivante commence par les mots Ma AOuRaZDaOUô NiChaYChN, « moi ô Ormuzd, protége », SaHouNiKa KhKabi, « telle est ma prière? », pour « conformément à mes paroles, à ma prière? ». Dans le mot [cuneiform], que je lis SaHouNiKa, Westergaard fait une seule lettre des signes [cuneiform], et j'ai quelque répugance à admettre l'exactitude de cette hypothèse. Ce même mot se retrouve un peu plus loin en corrélation avec les mots persans *hauwataiya gasta,* dans lesquels Westergaard pense retrouver un adjectif signifiant quelque chose comme « entêté, opiniâtre ». Rawlinson

reconnaît dans *hauwataiya* un pronom démonstratif, et il n'est pas hors de propos de faire remarquer que notre groupe médique commence par la lettre qui sert de pronom démonstratif, , « ce ». Quant à la finale , j'ignore entièrement ce qu'elle peut signifier, et à quelle origine il serait possible de la rattacher.

Nous lisons ensuite KouTaDa, « ainsi que », HaDiSaThiMi, « ma maison » (ce mot HaDiSaThi a été examiné un peu plus haut). Quant au suffixe Wi ou Mi, qui l'accompagne cette fois, il correspond sûrement au *maiya* persan, et peut-être au pronom possessif turk م, *m* de la première personne. Voilà tout ce qu'il est permis d'en dire. KouTaDa, « ainsi que », Sa DaHyaOUCh, « ce pays ».

La phrase entière nous fournit ainsi le sens suivant :

Ormuzd m'a secouru lorsque j'ai accompli cela. O Ormuzd, protége-moi, telle est ma prière? ainsi que ma maison, ainsi que ce pays.

La phrase suivante nous fournit les mots :

HouDè, « cela », Ma, « moi », AOuRaZDa, « Ormuzd », Ya?DaMi ou Ya?TaMi (peut-être YaDDaMi), « je prie ». Ce dernier mot est écrit :

Le second signe nous est tout à fait inconnu, parce qu'il ne se rencontre que là. Ce mot correspond au persan *jadiyamiya*, que Rawlinson traduit par « je confie », en le comparant au sanscrit जद्याम्.

J'y vois une première personne du présent de l'indicatif d'un thème [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme], dont je ne connais ni le sens précis ni l'origine. Sa position dans la phrase en question nous montre toutefois que ce mot doit signifier quelque chose comme « je confie à Ormuzd, je recommande à Ormuzd, ou mieux je prie Ormuzd ». Il est assez curieux, du reste, de remarquer que ce mot offre une certaine analogie de consonnance avec le mot persan correspondant *jadiyamiya*.

Si nous supposons que le signe [cunéiforme], si voisin de forme de [cunéiforme], est un D quiescent, nous obtenons le mot IaDDaMi ou IaDTaMi, qui, débarrassé du suffixe Mi, désinence de la première personne du présent de l'indicatif, devient IaDDa ou IaDTa. Ce mot doit signifier « prier »; il a, dès lors, avec le grec *αἰτέω*, une similitude qui ne pourrait que difficilement être attribuée au hasard seul.

Nous lisons ensuite HouDè AOuRaZDa, « cela Ormuzd », Ma, « à moi », HaChNiChN, « accorde ». Nous trouvons encore ici un impératif caractérisé par la désinence [cunéiforme] N, ou peut-être [cunéiforme] [cunéiforme]. J'ignore tout à fait quelle est l'origine du mot en question, dont le sens est parfaitement fixé par celui du mot persan correspondant, *dadatuwa*. La dernière phrase signifie donc : « j'adresse cette demande à Ormuzd, qu'Ormuzd me l'accorde ».

Sur le roc de Nakch-i-Roustam, une ligne en blanc est laissée après le texte que nous venons d'exa-

miner, comme pour en séparer tout à fait la portion de texte qui termine l'inscription; celle-ci se compose de trois lignes seulement, les voici :

46. [cuneiform]

47. [cuneiform]

48. [cuneiform]

Westergaard fait subir à ce texte les corrections suivantes :

A [cuneiform] au lieu de [cuneiform].

B [cuneiform] au lieu de [cuneiform].

C [cuneiform] au lieu de [cuneiform].

La première de ces corrections est tout à fait hypothétique; la deuxième est certaine, et la troisième, enfin, me paraît fort probable.

Le texte persan correspondant est le suivant, d'après Rawlinson.

Martiya, hya Auramazdah-

a framana, hauwataiya gas-
ta, ma thadaya. Pathim
tyam rastam ma
awarada. Ma stabava.

O peuple! la loi d'Ormuzd, qui vous a été rendue, ne peut pas périr. Prenez garde d'abandonner la vraie doctrine, prenez garde de l'opprimer (ou de broncher).

Cette traduction diffère notablement de celle de Lassen et de Westergaard; en effet, le premier de ces deux savants, sans reconstituer le dernier mot STa.Wa, donne la version suivante :

Genera mortalium ab Auramazdis auctoritate (pendent); eorum ipsorum consilia labant. Ne derelinquant viam hanc rectam, ne offendant, ne prosternant.

Westergaard, de son côté, traduit :

Homines qui Auramazdis subjecti sunt, obstinatè viventes ne derelinquant viam hanc rectam, ne offendant, ne prosternant.

Arrivons enfin au texte médique. Celui-ci se transcrit :

MoThiLaRa GhKi AouRaZDaNa FiNiM HouDẹ
ANi SaHouNiKa? KiBiMiTi Ha?Thi GhKi PiThaKiaKa
ANi PaFFiYTi? ANi AThaDaYTi.

Les cinq premiers mots nous sont bien connus; ils signifient :

Mortels, (ce) que d'Ormuzd la loi, cela.

Évidemment, ce premier membre de phrase comporte un mot sous-entendu signifiant quelque chose comme : « vous savez être, vous connaissez être, ou

vous avez reçu ». En effet, le mot MoThiLaRa est un nominatif ou un vocatif pluriel; GhKi est le pronom relatif régime; AOuRaZDaNa est un génitif, et FiNiM est une forme d'accusatif que nous avons étudiée dans la composition du mot FiNiM DaTaTiRa, correspondant au persan ancien *framataram*, le فرماندار moderne.

Toute cette analyse ne peut subsister qu'en admettant l'existence d'une assez forte ellipse, que nous offrirait également le texte persan, puisque nous y lisons *martiya, hya Auramazdaha framana, hauwataiya*, etc.

Le pronom démonstratif médique [cunéiforme], se retrouve dans le composé persan *hauwataiya*, la négation persane *ma* se présente trois fois dans ce texte. Un seul mot se présente également trois fois et aux places correspondantes dans notre texte médique, c'est [cunéiforme] *ani;* cette particule est donc, très-certainement, la négative médique. En kurde, non, ne pas, se dit *na, nina*, et ce mot, comme le *ne* et le *non* latins, le *nein* allemand et tous les congénères, provient de la même souche, qui est le न sanscrit [1]. Les mots persans *taiya gasta* ne peuvent avoir d'équivalents dans le médique, que si l'idée qu'ils renferment se trouve dans le mot SaHouNiKa

[1] En géorgien *non* se dit არა et არ, *ara* et *ar*. L'affinité de l'*n* et de l'*l* (*anya* sanscrit, *alius* latin, et tant d'autres) est bien établie, ainsi que la presque identité de l'*l* et de l'*r*. La négation géorgienne est donc réellement comparable à la négation médique, et elle dérive de la même source. Le ⲁⲛ copte n'a probablement rien à faire ici.

que nous avons déjà rencontré plus haut et à peu près abandonné. Ce qui peut laisser du doute sur la correspondance de ces deux portions de texte, c'est que les négations *ma* et *ani*, une fois à leur place, il semble qu'à son tour le persan n'offre pas de mot correspondant au SaHouNiKa médique. Celui-ci nous avait semblé comporter en composition le pronom démonstratif, et nous avions été tenté d'y voir l'idée « conformément ». Ici cette version paraît assez peu à sa place; quant à la présence du pronom, elle est rendue plus que douteuse par celle du pronom, qui précède.

Le mot qui suit est KiBiMiTI (si toutefois ne forme pas un seul et même signe, ainsi que le pense Westergaard). Cette terminaison en Ti, que nous retrouvons deux fois encore dans la même phrase, est évidemment une désinence verbale, et les mots qu'elle caractérise sont en relation avec le nom « les mortels », MoTHiLaRa. Quoi qu'il en soit, ce mot correspond au mot *thadaya* du texte persan, et celui-ci, Rawlinson l'assimile, avec toute apparence de raison, au sanscrit शद्, « périr, décheoir ». Quant à notre mot médique, je renonce prudemment à en chercher l'origine, parce que sa lecture matérielle même est loin d'être certaine.

Le mot qui vient ensuite correspond au persan *pathim* (avec le *th* anglais). Ce mot médique est tronqué; il commence par Ha, et finit par Thi. Westergaard y voit une transcription du *pathim*

persan, et, en conséquence, il met à la place du signe oblitéré, le signe . Cette correction me semble tout à fait gratuite, et j'aimerais mieux encore substituer le signe au signe perdu, puisque alors nous aurions au moins similitude de consonnance. Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas en mesure, tant s'en faut, de reconstruire *a priori* les mots tronqués d'un idiome dont nous entrevoyons à peine la nature, et on approuvera, je l'espère, la réserve entière avec laquelle je préfère m'abstenir dans les cas pareils à celui-ci.

On trouve, après le mot que je viens d'abandonner, le pronom relatif GhKi, « qui », ou « que », puis un mot PiTHaKiaKa, dont la transcription ne peut être acceptée comme sûre, puisque le signe que je remplace par Kia , est considéré par Westergaard comme n'offrant qu'une seule lettre. Les quatre derniers mots sont ANi, que nous avons déjà reconnu pour la négation médique, un mot douteux qui se transcrit PaFFiYTi, la même négation ANi, et enfin le mot ATHaDaYTi. Il est certain que PaFFiYTi correspond au persan *awarada*, et ATHaDaYTi au persan *stabawa*. Sans m'arrêter à une analyse purement hypothétique de tous les mots incertains qui composent cette dernière partie de l'inscription de Nakch-i-Roustam, je me bornerai à émettre une supposition que me suggèrent d'abord l'étrangeté de l'ellipse impliquée par le premier membre de phrase, et la structure matérielle de la phrase entière. Si le pronom GHKi, que nous avons

partout jusqu'ici rencontré jouant le rôle du pronom relatif régime, pouvait être considéré comme voulant dire, en certaines circonstances, « celui qui », nous aurions une phrase qui contiendrait, à peu de chose près, le sens suivant, les trois verbes terminés en Ti devenant de vrais futurs :

O mortels, celui qui ne violera pas la loi d'Ormuzd (cette règle vénérable ?), celui qui ne s'écartera pas de la droite voie, ne sera pas opprimé.

Le contexte du persan ne s'oppose en rien à cette version; l'ellipse, si difficile à expliquer du premier membre de phrase, disparaît, et la phrase entière s'enchaîne convenablement.

Nous sommes arrivés à la fin de l'inscription de Nakch-i-Roustam; bien des points ont dû être prudemment abandonnés par nous; de plus heureux réussiront sans doute à éclaircir tout ce que nous nous trouvons forcés de laisser dans l'obscurité. Nous allons maintenant procéder à l'analyse des autres textes médiques à notre disposition.

N° 6.

CACHET DE DARIUS.

Nous placerons ici la légende du précieux cachet de Darius, conservé au British Museum. Au texte persan

Adam Daryawush naqa,

correspond le texte médique

Ma Da Ri Ya Wa OU CH

Keï.

Ce texte n'a plus besoin d'explication; il est parfaitement clair et lisible.

N° 7.

(L de Lassen et de Westergaard, 10 de Rawlinson.)

INSCRIPTION DU BORD SUPÉRIEUR DES FENÊTRES DE L'ÉDIFICE COTÉ G DANS LE PLAN DE PERSÉPOLIS PUBLIÉ PAR NIEBUHR.

Le texte persan de cette inscription trilingue est transcrit de la manière suivante par Rawlinson :

Ardastana athagaina Darayavahush naqahya vithiya karta.

Westergaard le transcrit de même, sauf qu'il lit *narphahya* au lieu de *naqahya*.

La version attribuée par ce dernier est ainsi conçue :

Alta (hæc) arx (est) Darii regis gentis palatium.

Rawlinson ne dissimule pas l'embarras qu'il éprouve pour expliquer convenablement ce texte si court. Le mot *ardastana* se trouvant transcrit dans le texte médique peut, à son avis, représenter un nom propre; mais, ajoute-t-il aussitôt, cela n'est nullement certain, car le texte assyrien ne fournit plus le même mot, et il convient que l'apparition de certains mots persans dans les textes médiques est assez fréquente pour que l'on puisse expliquer

par un fait du même genre la présence du mot en question dans les deux textes à la fois. Il décompose ensuite le mot en *arda*, attribut d'excellence », dérivé de अर्ध *ardha*, « fleurir, être prospère, et de स्थारं *staram*, « place ». La désinence *na* lui paraît analogue à la désinence ण: du génitif ou de l'ablatif de la cinquième déclinaison.

Le mot *athagaina* lui semble excessivement difficile à expliquer. Il pense, néanmoins, y retrouver le sanscrit सग ou षग, *saga* ou *chaga*, « couvrir », d'où sont venus les mots *στέγω* et *tego*. Après une discussion approfondie du même genre pour chacun des mots de cette courte phrase, il la traduit, soit par : « fait par Ardasta, l'architecte, pour la famille du roi Darius », soit par : « palais dignement édifié, ou édifice d'Ardastana, construit pour la famille du roi Darius », et il finit par donner la préférence à la première de ces deux versions.

Le texte médique est le suivant :



Il se transcrit :

ArDaChTaNa HaArSYNa DaRiYaWaOuCH Keï HaDiSaTi? Wa HouTaÇTa.

Les deux premiers mots ArDaChTaNa AaArSY-Na, sont certainement au génitif; l'hypothèse de Rawlinson, sur la présence de deux génitifs de la cinquième déclinaison, dans les deux mots persans *ardastana athagaina*, est donc pleinement vérifiée, du moins nous le pensons. Westergaard a parfaitement identifié le persan *athagaina* avec le mot latin *arx*, dont le génitif *arcis* se rapproche singulièrement, d'ailleurs, du génitif HaaRSYNa. ARDaChTana signifie, très-probablement, « demeure excellente, noble, vénérable, somptueuse, illustre ». Nous avons donc, pour nos deux premiers mots : « du palais, demeure illustre ».

Viennent ensuite les deux mots connus *Dariawaouch keï*, « de Darius roi », puis HaDiSaTi? Wa HouTaÇTa.

Le premier groupe HaDiSaTi? Wa nous offre tout d'abord le mot bien connu HaDiSaTi, *ædes*, correspondant partout, dans les textes, au persan *vitha* (avec le *th* anglais), « maison ». HouTaÇTa est un participe passé, comme le *karta* persan; *vithiya* est donc peut-être un adjectif pris substantivement, et signifiant littéralement « un pavillon fait pour être habité, un pavillon particulier, réservé ». Ceci posé, je n'hésite pas à voir dans notre texte médique une phrase signifiant simplement : « pavillon réservé (pour pavillon royal) du roi Darius », littéralement « du noble palais de Darius roi, pavillon d'habitation bien construit ».

INSCRIPTIONS DE XERXÈS.

N° 8.

(F de Lassen et de Westergaard, n° 11 de Rawlinson.)

INSCRIPTION DE L'ELVEND.

Cette inscription a été analysée en détail dans mon premier mémoire; je n'ai donc plus à y revenir ici.

N° 9.

(E de Lassen et de Westergaard, n° 13 de Rawlinson.)

INSCRIPTION DES PILASTRES DU PALAIS DE XERXÈS (COTÉ I SUR LE PLAN DE NIEBUHR) ET DE L'ESCALIER PRINCIPAL QUI CONDUIT À LA TERRASSE DE CET ÉDIFICE.

Tout le commencement de cette inscription est identiquement copié de l'inscription de l'Elvend. Cette introduction se termine à la dix-septième ligne, à partir de laquelle nous trouvons le texte suivant :

17. .... [illegible]

18. [illegible]

19. [illegible]

20. [illegible]

21. [cuneiform]

22. ..... [cuneiform]

23. [cuneiform]

Le texte persan correspondant est le suivant :

Thatiya khshayarsha khshayathiya w-
azarka, washna Auramazdaha ima had-
ish adam akunavam; mam Auramaz-
da patuwa, ada bagaibish, utama-
iya khshatram, uta tyamaiya kartam.

En voici le sens :

Xerxès, le grand roi, dit : par la volonté d'Ormuzd, j'ai construit ce palais. Ormuzd, protége-moi, avec les dieux, ainsi que mon empire, et ceci qui est mon œuvre.

Le texte médique se transcrit ainsi qu'il suit :

NaARi Kh-
SaRaCha Keï LaChaLaRa Za OUVi-
Y AOURaZDaNa Sa HaDiSa-
Ti Ma HouTaDa Ma AOURa-
ZDaô NiÇhAïChN ANaGh-
..... IDaKa KouTaDa A ?ô-
MaŽ KouTaDa GhKi HouTaDaRa.

Tout le commencement ne présente plus aucune difficulté; en voici la traduction mot à mot :

Dit Xerxès roi très-grand : par la volonté d'Ormuzd, cet édifice moi j'ai bien établi; moi ô Ormuzd, protége, les dieux avec, ainsi que (mon empire), ainsi que ce que j'avais bien établi.

C'est-à-dire :

Xerxès le roi très-grand dit : c'est par la volonté d'Ormuzd que j'ai construit ce palais; ô Ormuzd, protége-moi avec les dieux, ainsi que mon empire, ainsi que ce que j'ai construit.

Un seul mot est nouveau dans ce texte, c'est le mot qui correspond au persan *khshatram;* ce mot est le suivant :

Le second caractère que nous avons [illegible]vé dans le mot :

«je prie, je confie, je recommande à»? nous est inconnu; peut-être faut-il le lire D, ce qui nous donnerait HaDoMaZ pour l'équivalent de *khshatram*, et IaDDaMi ou IaDTaMi pour l'équivalent de *jadiyamiya;* mais cette lecture est purement hypothétique. S'il en était ainsi, le mot IaDDami ou IaDTaMi se rapprocherait au moins autant du sanscrit जह्याम् *djahyam*, que le *jadiyamiya* persan.

Quant au mot HaDôMaZ, j'ignore complétement son origine. Il est bien possible que la syllabe finale MaZ ne soit que le pronom possessif suffixe de la première personne. Le texte persan porte, en effet, *utamaiya khshatram*, et le pronom

possessif *maiya* ne peut manquer d'être exprimé dans le texte médique ; or, en turk, le pronom possessif de la première personne du pluriel est notre مز, qui se prononce maintenant *muz*, ainsi de اوغل. On dit اوغلومز *oghloumuz*, « notre fils », comme au singulier اوغلوم *oghloum*, « mon fils », et nous aurions identité entre ce pronom turk et le pronom médique de même valeur. Notre mot ne se rencontre que dans le texte qui nous occupe, mais il se présente sous une autre forme dans un autre texte, et nous allons examiner le passage qui le contient.

Dans l'inscription D de Westergaard nous lisons, ligne 18 :

Kou Ta Da Ha D? Ô Kou Ma

Mi.

et ces mots correspondent aux mots persans *utamaiya khshatram*. Dans cet exemple, Westergaard prend le groupe pour un pronom démonstratif (il eût été plus exact de dire un pronom possessif), qu'il retrouve à la ligne 43 de l'inscription de Nakch-i-Roustam, dans un passage où ce signe peut seul remplacer le pronom exprimé dans le texte persan.

Dans le texte qui nous occupe, le signe final Z, semble, à Westergaard, jouer le même rôle que le OUi ou Mi de l'exemple précédent, c'est-à-dire faire fonction de désinence pronominale plu-

tôt que de pronom réel. Dans le passage extrait de l'inscription de Nakch-i-Roustam (ligne 43), nous avons les mots

Kou Ta Da Ha Di Sa Ti Mi.

qui correspondent au persan *utamaiya vitham*, « et ma maison ».

Il est donc bien évident, ainsi que l'a pensé Westergaard, que la désinence OUi ou Mi représente cette fois le pronom possessif de la première personne, c'est-à-dire le persan *maiya*. Nous venons de le dire tout à l'heure en turk, le pronom singulier de cette classe est م *m*, de telle sorte que اوغلو *oghlou*, « fils », fait اوغلوم *oghloum*, « mon fils ». Il y a donc une très-grande ressemblance entre le pronom possessif médique et le pronom possessif turk. Quant à la forme

,

je ne sais s'il est permis de traduire « notre empire », et de supposer que, dans l'idiome médique, le thème étant terminé par la syllabe Ma, le pronom possessif qui, chez les Turks, conserve la forme constante مز *maz*, perdait euphonétiquement sa première articulation pour éviter la rencontre de deux syllabes commençant l'une et l'autre par *m*. Si cela n'est pas exact, nous devons admettre que le pronom possessif suffixe de la première personne était rendu dans l'idiome médique

indifféremment par Mi[1] et par Z. Nous trouverions peut-être la raison de ce fait grammatical dans l'existence des deux pronoms personnels kurdes *az* et *men*, signifiant « je » ou « moi » dans la conjugaison, le premier avec le présent, et le second avec le prétérit. Comme en kurde on dit *kolame ta*, « ton serviteur » (*ta* étant le pronom de la deuxième personne), et *kolame men*, « mon serviteur », il se pourrait que la même construction eût eu lieu dans l'idiome médique.

Quant au mot , que nous trouvons compliqué de la lettre , une autre fois , je ne sais à quelle origine le rapporter. Y a-t-il quelque analogie entre ce mot HaDôMa, HaDôKouMa, et le mot grec ancien *ταγεύω* ou *ταγέω*, « être chef, régner, commander », d'où *ταγός*, « chef, commandant », nom du magistrat suprême en Thessalie, d'où enfin *τάγμα*, que l'on fait ordinairement dériver de *τάσσω*, « commander, ordonner, mettre en ordre »? Je suis bien tenté de le croire; en effet, il n'y a pas très-loin de *τάγμα* à HaDoKouMa.

Quoi qu'il en soit, notre inscription ne présente

[1] Nous avons déjà plus haut, dans une note écrite bien postérieurement à la rédaction de ce Mémoire, exprimé les doutes sérieux que nous avons conçus à propos du signe . Plus que jamais nous croyons qu'il doit se transcrire par un M, accompagné probablement d'une voyelle telle que E ou I. La comparaison des deux lettres qui nous occupent ici semble légitimer l'opinion qui rapprocherait le signe du signe .

absolument de difficulté réelle que pour ce mot correspondant au persan *khshatram.*

N° 10.

(Inscription D de Lassen et de Westergaard, 15 de Rawlinson.)

INSCRIPTION DES PORTES DU PALAIS DE PERSÉPOLIS, PLACÉES IMMÉDIATEMENT AU-DESSUS DU GRAND ESCALIER QUI CONDUIT DE LA PLAINE À LA PLATE-FORME.

Jusqu'à la ligne 10, nous retrouvons la formule ordinaire renfermée dans les inscriptions de l'Elvend. A partir de cette ligne 10, nous trouvons le texte suivant :

10.

11.

12.

13.

14.

A

15.

16.

B

17.

18.

19.

20.

Le texte persan correspondant est ainsi conçu :

Thatiya khshayarsha khshayathiya : washna Auramazdaha imam duwarthim visadahyaum adam akunavam. Wasiya aniyashchiya nibam kartam ana Parsa, tya adam akunavam, utamaiya tya pita akunaush, tya patiya kartam vainatiya nibam, awa visma washna Auramazdaha akuma. Thatiya khshayarsha khshayathiya : mam Auramazda patuwa, utamaiya khshatram, uta tya mana kartam uta tya maiya pitra kartam, awashchiya Auramazda patuwa.

Voici maintenant la traduction de Lassen adoptée par Westergaard :

Generosus (sum) Xerxes rex, e voluntate Auramazdis hanc portam populis intrandam ego extruxi majora ..... propylæa palatium; isti Persæ quod ego exstruxi et quod pater exstruxit ..... palatium ..... propylæa, e voluntate Auramazdis exstruximus. Generosus (sum) Xerxes rex : me ô Auramazdis tuere, tum hoc regnum, tum hoc meum palatium, tum hoc patris palatium; o propitiunde Auramazdis tuere.

Rawlinson interprète tout autrement ce même texte. Voici sa version :

Le roi Xerxès dit : par la grâce d'Ormuzd j'ai construit cette porte d'entrée (ou ce portique public). Ici il y a beaucoup d'autres nobles édifices, hors de (ou dans) cette Persépolis, que j'ai construits, et que mon père a construits. Quels que soient les nobles édifices que l'on aperçoit, nous les avons tous exécutés par la grâce d'Ormuzd. Le roi Xerxès dit : qu'Ormuzd protége moi et mon empire, ce qui a été construit par moi-même, et ce qui a été construit par mon père; qu'Ormuzd protége l'un et l'autre.

Le texte médique se transcrit de la manière suivante :

NaARi KhSaRaChCha
Keï Za OuViY AouRaZDa Sa Ha?? ViChCha-
DaAHouCh Ma HouTaDa; RaSaKho DaA? Phi ChiCh-
NNa HouTaÇ HaBaRaCha SaWa GhKi Ma HouTaDa-
Ra KouTaDa GhKi ThDaDa HouTaKDa GhKi ChaKiPa?
HouTaÇTa KChiYaWaK ChiChNNa HouDè PiRiDa
Za OuViY AouRaZDaNa HouTaChTaDa NaA-
Ri KhSaRaChCha Keï Ma AouRaZDaô
NiChAïChN KouTaDa HaDôKouMaMi KouTaDa
GhKi Ma HouTaDaRa KouTaDa GhKi ThDaDa
HouTaKTa HouDèDa AouRaZDa NiChAiChN.

J'ai à peine besoin de dire que j'ai corrigé la lettre marquée A en Ta, et la lettre marquée B en Ch.

Voici maintenant ce que nous donne mot à mot le texte médique précédent :

NaAri KhSaRaChCha Keï, « dit Xerxès roi », Za OuViY AouRaZDa (par abréviation pour AouRaZDana), « par la volonté d'Ormuzd », Sa ViChChaDa-OuCh Ma HouTaDa, « cette porte? de tous les peuples (ou par où pénètrent les peuples), moi j'ai bien établi ».

Le mot reste pour moi imprononçable comme pour Westergaard. A en juger par l'analogie des signes et , Ra et Rou, on serait tenté de croire que les signes et sont reliés entre eux à peu près de la même manière, et que, par suite, devait se transcrire Nou, mais c'est là une hypothèse toute gratuite. Ce qui est certain, c'est que ce mot, dont le dernier signe ne se trouve que là, et peut bien, par conséquent, être incorrect, correspond au persan *duwarthim* « portail » (*th* an-

glais), le द्वार् sanscrit, le θύρα grec, le *thur* allemand, le *door* anglais, etc. je ne pense pas qu'il puisse avoir de l'analogie avec le mot mongol ᠡᠭᠦᠳᠡ *akoutan*, « porte ». Jusqu'à plus ample informé donc, nous devons abandonner ce groupe médique dont nous connaissons seulement le sens précis. Le mot ViChChaDaOuCh rappelle une expression de l'Écriture sainte où il est question des portes des peuples brisées à la prise de Jérusalem : « Euge confractæ sunt « portæ populorum », dit la ville de Tyr, qui se réjouit des désastres de la ville sainte. (*Ezechiel*, cap. XXVI, v. 2). Notre expression persane et médique n'a donc rien qui doive nous étonner.

Cette expression peut, du reste, se traduire directement de deux façons différentes, soit par : « de tous les peuples », le ViChCha médique se trouvant assimilé au sanscrit विश्व *visva*, « tout », soit, comme l'a pensé Westergaard, par : « populis intrandam », de विश् *vis*, « pénétrer », d'où sont évidemment venus le *vitha* du persan cunéiforme, et le *vîç* zend, signifiant tous les deux « maison ». (Il y a bien quelque analogie entre ces deux derniers mots et le mot sémitique בית, بيت). Quant au sens à adopter en définitive, nous sommes conduits à choisir un sens intermédiaire par l'existence de la variante

Vi Ch Cha Da Na Ch Da Na,

que nous fournit le texte de Nakch-i-Roustam, dans

le passage où, d'ordinaire, la même idée est rendue par le mot

Pa Rou Za Na Na M.

« contenant beaucoup de races ». signifie indubitablement « plusieurs, nombreux », doit donc signifier ni plus ni moins que , c'est-à-dire, encore « plusieurs, nombreux », heureusement le sanscrit nous fournit encore l'origine précise de notre composant médique, c'est le mot विषु *vichou*, qui signifie « plusieurs ».

Poursuivons l'examen de notre texte. Nous lisons ensuite : RaSaKhoDa, « et le grand nombre », A? Phi, « autre? », ChiChN, « de la demeure » (ce mot dont nous ne pouvons reconnaître la signification, correspond partout au persan *nibam*), HouTaÇ, « bien établi » (ce mot est certainement un participe écrit ainsi par abréviation), HaPaRaCHa SaWa, « dans cette Persépolis? dans ce palais? » Nous devons nous arrêter ici un instant. Le pronom démonstratif SaWa nous est connu avec cette inflexion, mais le mot HaPaRaCHa a besoin d'être examiné. Westergaard y voit le nom des Perses; j'ai déjà fait remarquer que cette leçon n'était pas admissible. Rawlinson l'a bien senti, et il a, en conséquence, entrepris une discussion fort intéressante (p. 232), pour démontrer que là se trouvait nécessairement un nom propre de la capitale de l'empire, Persépolis, ou du palais même, nommé Πέρσαι par Xenophon,

par Ælien, par Justin, et par Ctésias lui-même. Rawlinson penche à croire, de plus, que le nom de Pasargade pourrait bien cacher les mots *parsa karta* que nous offre notre texte persan. Quoi qu'il en soit, je crois que notre mot HaPaRaCHa doit signifier « palais ». En sanscrit, परिषद् *parichad* signifie bien « assemblée, audience, réunion », mais la ressemblance de notre mot médique avec celui-ci ne me satisfait pas. पर् signifie « au-dessus, prééminent, suprême »; सद्ः ou सद्न, « maison, demeure », et, par conséquent, पर्सद्ः, « demeure auguste, demeure suprême, palais »; or, de même que ce mot est devenu le *pallast* allemand et le *palatium* latin, la dentale, conservée dans l'allemand seulement, a pu s'évanouir dans le médique comme dans le latin. De *Πέρσαι*, nom du palais de Persépolis, à HaPaRaCha et à पर्सद्, il y a bien près, à mon avis, du moins.

Poursuivons : GhKi Ma HouTaDaRa, « que j'avais bien construits », KouTaDa GhKi ThDaDa HouTaKTa, « comme ce que mon père a bien édifié ». Nous rencontrons ici, pour la première fois, le mot [cunéiforme] ThDaDa, « père », c'est évidemment le तात *tâta* sanscrit, devenu le turk دده *dedeh*, « aïeul ». Je n'ai rien de plus à en dire que de constater cette identité première. GhKi Cha*KiPa?* (ces syllabes en italique sont fort douteuses, le signe [cunéiforme], qui les représente, pouvant très-bien, ainsi que le pense Westergaard, n'être qu'un caractère unique). HouTaÇTa KChiYaWaK ChiChNNa:

ces mots correspondent au persan *tyapatiya kartam vainatya nibam*, dont le sens est assez douteux, bien que la traduction mot à mot nous donne : « quoi que ce soit, avec quoi (Rawlinson admet que la particule suffixe *patiya* donne la forme d'un instrumental au pronom *tya*) construit est vu le palais », ce qui fournit probablement avec les premiers mots, « et les autres constructions quelles qu'elles soient, qui constituent ce palais ».

Nous avons d'abord le pronom relatif régime GhKi, « que », puis le mot incertain que nous avons déjà reconnu plus haut comme équivalent constant du persan *patiya*, assimilé par Rawlinson à la particule distributive प्रति *prati*, pour « quelles qu'elles soient ». HouTaÇTa, « bien construit », KChiYaWaK, ce mot correspond à *vainatiya*, « est vu », mais je n'en saurais reconnaître l'origine qui devrait se rattacher au radical क्षि, *kchi*, « habiter » ou « gouverner », ChiChNNa, « du palais ».

Ce membre de phrase est donc condamné, jusqu'à présent, à rester fort obscur. Nous lisons ensuite : HouDè PiRiDa, « ces choses pleines, remplies », c'est-à-dire « tout cela », Za OuViY AOuRaZDaNa, « par la volonté d'Ormuzd », HouTaChTaDa, ce mot est probablement une troisième personne du pluriel d'un prétérit passif, « ont été bien établies, bien construites ». En résumé, la phrase latine que nous venons d'examiner, comporte le sens :

Les nombreux bâtiments d'habitation de ce palais (de ces haparacha), que j'ai construits, comme ceux que mon père

a construits, quelles que soient les constructions que l'on voie dans l'édifice, tout cela a été construit par la volonté d'Ormuzd.

La phrase suivante est ainsi conçue : NaARi KhSaRaChCha Keï, « dit Xerxès roi », Ma AouZaZDaô NiChaïChN, « moi ô Ormuzd, protége », KouTaDa HaDoKouMaMi, « comme mon empire », KouTaDa GhKi Ma HouTaDaRa, « comme ce que moi j'avais bien construit », KouTaDa GhKi ThDaDa HouTaKDa, « comme ce que (mon) père a bien construit », HouDeDa AouZaZDa NiChaïChN, « et cela, ô Ormuzd, protége ». On doit remarquer ici la présence de l'enclitique [illegible] placée après le pronom démonstratif HouDè. Cette enclitique est l'équivalent du *schiya* persan, placé après les pronoms *aniya* et *awa*, dans les composés *aniyaschiya* et *awaschiya*. C'est l'équivalent du *tchit* sanscrit, चित्, suffixe donnant aux noms une signification indéfinie. Nous avons ici l'enclitique [illegible] après le pronom HouDè, dans la phrase correspondante à celle où se trouve *aniyaschiya;* cette enclitique est placée après le mot RaSaKho, « en grand nombre, nombreux ». J'y vois l'équivalent pur et simple du δέ grec. On remarquera, de plus, dans ce dernier membre de phrase, un nouvel exemple d'abréviation, le vocatif entier du nom d'Ormuzd est [illegible]; nous l'avons ensuite trouvé écrit plus simplement, avec suppression du signe [illegible]. Nous le rencontrons enfin ici, mais sans la désinence vocative [illegible] ô.

En dernière analyse, notre phrase signifie :

Le roi Xerxès dit : ô Ormuzd, protége-moi, ainsi que mon empire, ainsi que ce que j'ai construit, ainsi que ce que mon père a construit. Or, ô Ormuzd, protége cela.

N° 11.

(K de Lassen et de Westergaard, n° 16 de Rawlinson.)

INSCRIPTION DU KHORKHOR, CÔTÉ SUD DU CHÂTEAU DE VAN.

Cette inscription découverte et copiée pour la première fois par Schulz, a été publiée dans le Journal asiatique (IIIe série, t. IX, n° 52, p. 277). Elle commence par la formule ordinaire des inscriptions de l'Elvend, laquelle se termine à la ligne 16 du texte persan. A partir de ce point, la portion lisible du texte est ainsi conçue :

Thatiya khshayarsha
khshayathiya : Darayawush khshaya-
thiya, hya mana pita, hauwa wash-
na Auramazdaha wasiya tya nibam
akunaush, uta ima st-
anam hauwa niyashtaya; vataniya
yaniya dipim niya naprischt-
am akunaush. Pasawa adam ni-
yashtayam, imam dipim nip-
ishtanu . . . . .

Voici la traduction de Rawlinson :

Xerxès roi dit : le roi Darius, qui fut mon père, a, par la volonté d'Ormuzd, exécuté maint noble ouvrage : il a aussi visité cette place : pourquoi? en commémoration? (de ce fait)? n'a-t-il pas fait graver une inscription? Après cela je suis arrivé ici, j'ai fait graver cette inscription.

(Le reste manque).

La traduction de Lassen et de Westergaard est un peu différente; la voici :

Generosus (sum) Xerxes rex, Darius rex qui meus pater, ipse e voluntate Auramazdis majora hæc propylæa exstruxit, tum hunc locum ipse inhabitavit.

Cette traduction, qui ne va pas plus loin, me paraît serrer de plus près le sens réel du texte, c'est du moins ce que me fait penser l'examen du texte médique. Celui-ci est fort altéré dans la copie de Schulz, mais un philologue aussi habile que Westergaard ne pouvait être arrêté par des incorrections palpables. Il a pensé que tout le monde lirait aussi nettement et aussi promptement que lui la formule d'introduction, et, en conséquence, il n'a donné que quelques lignes nouvelles du texte médique. Comme je ne saurais partager la confiance de mon savant devancier, je crois devoir reconstruire ici tout ce qu'il me sera possible de fixer avec certitude du texte médique en question.

[illegible]

Voici maintenant la transcription de ce texte :

1. ANaGh LaChaLaRa AOuRaZDa
2. KKa LaChaLaRa ANaGhBiDèNa
3. KKa Sa HaMaRouO DèChDa KKa
4. AKhouKh HouDè DèChDa KKa Mo-
5. ThiLaRaRa DèChDa KKa ChiYaTi-
6. M DèChDa MoThiLaRaNa KKa
7. KhSaRaChCha KeïRa HouTaKTa
8. KhoRa LaSaKhoOuYNa Keï KhoRa
9. LaSaKhoYNa FiRaMaDaRa-
10. Na Ma KhSaRaChCha Keï LaCha-
11. LaRa Keï KeïOULaRa Keï
12. DaAOuChDèNa PaRouZaNaCh-
13. DèNa Keï HaMaRouô Sa MaKou ÂZa-
14. Ka FiChaTiNKa DaRiYaWaOu-
15. Ch Keï ChaKRi ÂKaMiNi-
16. ChChiYa NaARi KhSaRaChCha

17. Keï DaRiYaWaOuCh Keï K-
18. Ka Ma ThDaDa HouFiRi Za Vi-
19. Y AOuRaZDaNa LaSaKho GhKi
20. ChiChN NiOuTaK KouTaDa Sa Ha-
21. ChDaNa HouFiRi SaRaK? Sa
22. Ta (ou Ka) ZaWaNaYaNa A..... Y.....
23. RiGh? Cha DèZ..... Ma SaRa.....
24. ..... RiGh? WaRa Ma AOuRa...
25. ....Na
26. ....Cha
27. ....

Voici maintenant la traduction littérale de ce texte :

(C'est un) dieu très-grand (qu') Ormuzd, qui (est) le plus grand des dieux, qui ce monde a créé, qui ciel ce a créé, qui les mortels a créé, qui la fortune (ou la vie) a créé des mortels, qui Xerxès roi a bien fait unique de beaucoup roi, unique de beaucoup empereur. Moi Xerxès, roi très-grand, roi des rois, roi de contrées habitées par de nombreuses races, roi de monde ce étendu, immense, soutien, de Darius roi fils, achéménide. Dit Xerxès roi : Darius roi qui (fut) mon père, lui par la volonté d'Ormuzd, les nombreux palais il a bien établis ici, ainsi que cette place lui a habité? ce......... moi j'ai habité.. .... moi ô Ormuzd ....

C'est-à-dire :

C'est un très-grand dieu qu'Ormuzd, qui est le plus grand des dieux, qui a créé ce monde, qui a créé ce ciel, qui a créé les mortels, qui a donné la vie aux mortels, qui a fait Xerxès roi, seul roi de l'univers, seul empereur de l'univers. Je suis Xerxès roi très-grand, roi des rois, roi du monde habité, roi de cet univers immense, son soutien illustre, fils de

Darius roi, achéménide. Le roi Xerxès dit ; Darius, qui fut mon père, par la volonté d'Ormuzd, a visité cet immense palais, et a séjourné dans cette demeure. . . . .
. . . . j'ai habité . . . .
. . . . ô Ormuzd, protége-moi . . . .

Peu de mots se présentent ici pour la première fois ; nous allons les examiner successivement.

A la ligne 9 nous lisons, au lieu du *framataram* persan, le nom FiRaMaDaRaNa. J'ai quelque lieu de croire que le dernier signe [cuneiform] de ce mot y a été placé, soit par une faute de copie, soit par une erreur imputable au lapicide lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas possible de méconnaître dans ce mot le فرماندار *firmandar* du persan moderne.

A la ligne 14 nous trouvons le mot [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform], au lieu de [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform]. Cette variante semble confirmer l'assimilation du thème [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] à un dérivé du σάττω grec, « mettre sur les épaules, faire porter ».

Aux lignes 18 et 21 nous trouvons le mot [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] HouFiRi, qui correspond chaque fois au pronom persan *hauwa*, qui a le sens du *ille* latin. Je ne sais absolument à quel mot connu comparer ce mot médique dont la consonnance et le sens sont indubitables[1].

[1] En turk le nombre بر, « un », est un véritable article indéfini, qui sert, dans plusieurs cas, à former des expressions composées, telles que هربری, signifiant « tout, chaque, chacun ». HouFiRi a-t-il quelque anologie de formation avec ce mot turk ? Je ne me permettrai pas de le décider. HouFiRi signifierait-il : « bien une fois » ?

A la ligne 20 nous trouvons le mot , qui paraît être un prétérit comportant la particule préfixe Ni, équivalente au *in* latin.

A partir de ce point, tout est tellement incertain dans la copie que nous possédons, qu'il n'est pas possible de faire autre chose que ce qu'a prudemment fait Westergaard, c'est-à-dire que nous renoncerons à nous lancer dans le brouillard des hypothèses.

N° 12.

(C de Lassen et de Westergaard, n° 17 de Rawlinson.)

INSCRIPTION DES PILASTRES PLACÉS À L'ANGLE SUD-OUEST DU PALAIS DE DARIUS, COTÉ G DANS LE PLAN DE PERSÉPOLIS LEVÉ PAR NIEBUHR; ELLE EST RÉPÉTÉE SUR L'ESCALIER SUD.

Les quinze premières lignes contiennent la formule d'introduction analysée dans notre premier mémoire; à partir de ce point, le texte médique présente les mots suivants :

15. ....

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

24.

25.

Le texte persan correspondant est le suivant :

Thatiya khshayarsha naqa wazarka : washna aurahya mazdaha ima hadish Darayavush naqa akunaush, hya mana pita; mam Auramazda patuwa hada bagaibish; uta tyamaiya kartam, uta tyamaiya pitra Darayawaush naqahya kartam, awaschiya Auramazda patuwa hada bagaibish.

Le grand roi Xerxès dit : par la volonté d'Ormuzd, le roi Darius, qui fut mon père, a construit ce palais. Qu'Ormuzd me protége avec les dieux, aussi bien que ces constructions, aussi bien que les constructions de mon père, le roi Darius. Qu'Ormuzd, avec les dieux, les protége donc.

Voici maintenant la transcription du texte médique :

15. Na-
16. ARi KhSaRaCha Keï LaChaLaRa
17. Za OuViY AouRaZDaNa Sa HaDi-
18. SaTi DaRiYaWaOuch Keï HouTa-
19. K KKa Ma ThDaDa Ma A-
20. OuRaZDaOuô NiChAïChN
21. ANaGhBiDè IDaKa KouTaDa Gh-
22. Ki HouTaDaRa KouTaDa GhKi Th-
23. DaDa DaRiYaWaOuCh Keï Hou-
24. TaKDa HouDè Phi AouRaZDa Ni-
25. ChAïChN ANaGhBiDè IDaKa.

Le sens littéral, fourni mot à mot par le texte, est le suivant :

Dit Xerxès roi très-grand : par la volonté d'Ormuzd, ce palais Darius roi a bien construit, qui de moi père; moi ô Ormuzd protége lés dieux avec, ainsi que ce que j'avais bien établi, ainsi que ce que le père Darius roi a bien construit, ces choses donc, ô Ormuzd, protége, les dieux avec.

C'est-à-dire :

Xerxès le très-grand roi dit : par la volonté d'Ormuzd, le roi Darius mon père a construit ce palais. O Ormuzd, protége-moi avec tous les dieux, ainsi que ce que j'ai construit, et ce que mon père le roi Darius a construit. O Ormuzd, protége donc tout cela avec les dieux.

Nous n'avons que peu de remarques à faire sur

ce texte. Avant tout, nous devons remarquer la présence, à la ligne 18, du mot [cuneiform], qui, à la ligne 24, est écrit [cuneiform]. Il est donc bien certain que la première forme est une abréviation.

A la ligne 24 nous trouvons le mot [cuneiform] HouDèFi, et ce mot correspond indubitablement au persan *awaschiya*, dans lequel il n'est pas possible de méconnaître le pronom démonstratif *awa*, lié à une particule enclitique *schiya*, très-probablement équivalente du चित् *tchit* sanscrit. Dans l'inscription D, ligne 20, nous avons déja rencontré le groupe [cuneiform] pour l'équivalent du persan *awaschiya*. Nous en devrions conclure que la particule suffixe [cuneiform] Fi ou Phi jouait exactement le même rôle que la particule [cuneiform] Da, que j'ai cru pouvoir assimiler au grec δέ, et cependant je n'ose admettre ce fait grammatical. Est-il bien vraisemblable, en effet, que dans un idiome évidemment assez peu riche, comme l'idiome médique, deux particules suffixes aussi différentes que Da et [cuneiform] Fi ou Phi, aient été destinées à remplir exactement les mêmes fonctions? Je proposerai donc une autre hypothèse, sans y attacher plus d'importance qu'elle n'en a réellement. En turk, le vocatif se forme du nominatif laissé intact, mais précédé d'une interjection telle que أى *aï*, بره *breh*, بهى *beheï* ou يا *ya*. Que trouvons-nous ici? Un vocatif AouRaZDa, différent du vocatif à inflexion, [cuneiform]

AouRaZDaOUô, identique de forme avec le nominatif, et précédé d'une particule , qu'il est très-possible d'assimiler au [illegible] turk. Je suis donc bien tenté de croire que Fi AouRaZDa est un véritable vocatif de forme turke.

Maintenant que j'ai épuisé tous les textes médiques à ma disposition, je ne puis que confirmer pleinement toutes les conclusions par lesquelles j'ai terminé mon premier mémoire, et qu'insister une fois de plus sur l'importance évidente des textes médique et assyrien de l'inscription de Bisitoun.

F. DE SAULCY.

Paris, 4 juin 1849.

ALPHABET MÉDIQUE.

VOYELLES SIMPLES.

et A. Â. I. Y. OU bref.

ou Ou. Ô.

VOYELLES ASPIRÉES.

? et Ha. He ou E? Hou.

VOYELLES ACCOUPLÉES.

Ya. Aï? Oui. Voir aux labiales.

CONSONNES.

GUTTURALES.

	Quiescente.	Avec la motion A.	E ou I.	O ou U.
K.				
Q.				
Kh.				
G dur.				
Gh.				
Kch.				

DENTALES.

T.				
Th.				
D ou T.			(Dè.)	
Dh.				

LABIALES.

P.				
B ou P.		ou	ou	
F ou Ph.	?	?		
M. W.	ou			

SIFFLANTES.

S.

Ç.

Ch.

Z.

NASALES.

N.

LIQUIDES.

R ou L.

RR.

Ar.
(Semi-voyelle).

SIGNE D'ATTENTION IMPRONONÇABLE.

SIGNE FIGURATIF DU PLURIEL, EMPRUNTÉ À L'ÉCRITURE ASSYRIENNE.

REDOUBLEMENTS DE CONSONNES.

KKa. KhKhou.

GhCha. NNa. ChChi.

KhKa. GhKi.

FIN.



